







(N^o. 1.) I^{er}. Prairial an VI.

M A G A S I N

ENCYCLOPÉDIQUE,

O U

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

R É D I G É

Par A. L. MILLIN.



A V I S D E S É D I T E U R S .

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois ,

18 francs pour six mois ,

36 francs pour un an ,

tant pour Paris que pour les Départemens, frans de port.

On peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLE, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLES, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MABNON, MENTELLE, BARBIER-DUBOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER,

Tome I. (4^{me}. An.)

VAN-MONS, TRAUILLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER, GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BORTTIGER, VISCONTI, etc. etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences : on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant ; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte ; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes *in-8°*. par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, chez la veuve Changuion et d'Hengst, et chez Van-Gulik.

A Bruxelles, chez Lemaire.

A Florence, chez Molini.

A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.

A Genève, chez Manget et Paschoud.

A Hambourg, chez Hoffmann.

A Leipsic, chez Wolf.

A Leyde, chez les frères Murray.

A Londres, chez de Boffe, et Gerard Street.

A Strasbourg, chez Leyrault.

A Vienne, chez Degen.

A Wäsel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

IV. ANNÉE.

TOME PREMIER.

\$.1000.

M A G A S I N
E N C Y C L O P E D I Q U E ,
O U
J O U R N A L D E S S C I E N C E S ,
D E S L E T T R E S E T D E S A R T S ,

R É D I G É

P A R A. L. M I L L I N ,

*CONSERVATEUR du Muséum des Antiques à la
Bibliothèque nationale, Professeur d'Histoire
et d'Antiquités ; des Sociétés d'Histoire natu-
relle et philomathique de Paris, d'Emulation
de Rouen et d'Abbeville; de l'Académie des Cu-
rieux de la Nature à Erlang; de l'Académie
de Dublin, de la Société Linnéenne de Londres,
de celles de Médecine de Bruxelles, des Scien-
ces physiques de Zurich, d'Histoire naturelle
d'Iena.*

I V. A N N É E.

T O M E P R E M I E R.

A P A R I S ,

Chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins,
maison de Cluny, n^o. 334.

A N V I. — 1798.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

1951

RESEARCH REPORT

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

REPORT NO. 100
BY
J. R. SCHROEDER
AND
R. W. WOOD
DEPARTMENT OF PHYSICS
UNIVERSITY OF CHICAGO
CHICAGO, ILLINOIS
1951

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

A

PIERRE LATREILLE,

PROFOND ENTOMOLOGISTE,

CITOYEN RESPECTABLE,

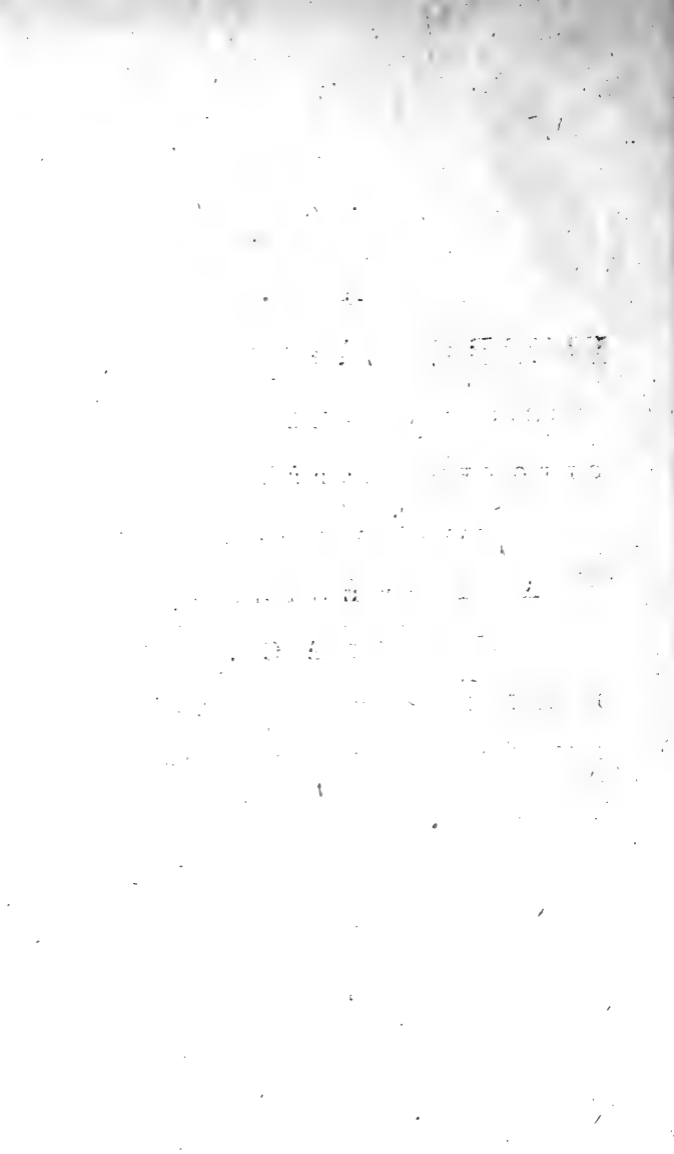
SAVANT MODESTE,

AMI PRÉCIEUX.

H O M M A G E

DE MON ESTIME POUR SES TALENS,

DE MON ATTACHEMENT POUR SA PERSONNE.



M A G A S I N N C Y C L O P É D I Q U E .

A R T S C H Y M I Q U E S .

MOYEN de fabriquer une corne artificielle , communiqué à l'Institut national , par le citoyen ROCHON.

LE défaut de cornes , pour en faire les fanaux des vaisseaux , a porté le citoyen Rochon à imaginer le moyen suivant , qui donne une substance peut-être supérieure à la corne , par la grandeur des pièces que l'on peut faire , et par son incombustibilité. On plonge des pièces plus ou moins grandes et bien tendues , de gazes métalliques , formées de fils de laiton , dans une décoction de colle de poisson qui en remplit toutes les mailles , et qui s'y coagule par le refroidissement. On les y replonge autant de fois qu'il le faut pour donner à la lame de colle l'épaisseur nécessaire , puis on la vernit pour empêcher l'action de l'humidité. La transparence des lames que l'on obtient par ce procédé , égale celle de la plus belle corne , et on n'en emploie presque plus d'autres dans nos arsenaux maritimes. On peut suppléer à la colle de poisson du commerce , par des décoctions de toutes les membranes du corps des poissons.

*MANIÈRE de fabriquer les alcarrazas , décrite
à la Société Philomatique , par le citoyen
LASTÉRIE.*

ON appelle ainsi en Espagne, des vases de terre très-poreux , destinés a faire rafraîchir l'eau que l'on veut boire, au moyen de l'évaporation continuelle qui a lieu sur toute la surface. Tous les ménages de Madrid ont de ces vases , qui portent les différens noms de *jarras*, *botisas* et *cantaros*, selon leur grandeur. On sait qu'ils ont été introduits dans ce pays par les Arabes, et qu'ils sont également en usage en Syrie, en Perse, à la Chine, en Ægypte, etc. Ceux de Madrid sont faits avec une terre marneuse , prise sur les bords du ruisseau *Tanusoro*, à un quart de lieue de la ville d'*Auduxar*, dans l'Andalousie. Elle contient, d'après une analyse que le citoyen Darcet vient d'en faire, un tiers environ de terre calcaire, un d'alumine, un tiers de silex, et une très-petite portion de fer.

Pour faire les alcarrazas, après avoir fait sécher la terre, on la divise en petits morceaux de la grosseur d'une noix, qu'on répand dans un bassin ou cuvier : on la recouvre d'eau, et on la laisse détrempier pendant douze heures : on la pétrit ensuite. Lorsqu'elle a été bien divisée, on l'étale en couches, de l'épaisseur de six doigts sur un emplacement uni, recouvert en briques, sur lequel on a répandu un peu de cendre tamisée. On la laisse dans ce lieu jusqu'à ce qu'il se soit formé des retraits : on en détache

la cendre, et, la transportant dans un lieu carrelé et propre, on mêle à cette terre à peu près la vingtième partie de son poids de sel marin, si on doit en faire des jarres, et la quarantième seulement lorsqu'elle est destinée pour des vases d'une plus petite capacité. On pétrit de nouveau ce mélange avec les pieds, et on la met sur le tour, après avoir eu soin d'ôter toutes les pailles ou petites pierres qui pourroient y rester. Ces vases sont mis alors dans des fours de potier; mais on ne leur donne qu'une demi-cuisson. C'est à cela, et au sel marin qu'on y ajoute, qu'ils doivent leur porosité; car on fait avec cette même terre des poteries ordinaires, en n'y ajoutant point de sel, et la faisant cuire davantage.

On fait, dans l'Estramadure, à un lieu nommé Salvatierra, des vases rouges, appelés *bucaros*, qui servent aussi à rafraîchir l'eau, à laquelle ils communiquent un goût argilleux désagréable, mais cependant recherché des femmes de Madrid. Les filles ont un goût particulier pour cette espèce de poterie, et en mangent lorsqu'elles ont les pâles couleurs. Des vases à peu près semblables servent dans le Portugal, à humecter le tabac. On les plonge pour cela dans l'eau, après les avoir remplis de cette poudre.

A. B.

M E D E C I N E.

MEMORIA sobre una dificultad de respirar periodica , que manifiesta el influxo de la luna en el cuerpo humano , etc. MÉMOIRE sur une difficulté de respirer périodique , qui prouve l'influence de la lune sur le corps humain ; imprimé dans le premier tome des Mémoires de l'Académie royale de Madrid , et lu dans cette Académie par son vice-président le docteur don ANTONIO FRANSERI , médecin de la famille royale , etc. Madrid , imprimerie royale , 1797.

L'AUTEUR , après avoir rappelé les opinions des anciens sur l'influence exercée par la lune sur le corps humain (1) , opinions, dit-il, abandonnées et

(1) Dans l'état ordinaire , l'homme n'éprouve point d'une manière sensible les effets de l'influence lunaire : il n'en est pas non plus affecté sensiblement dans le cours des maladies les plus communes , et les affections périodiques n'ont elles-mêmes aucune relation avec les phases de la lune. Cependant des médecins célèbres , même parmi les modernes , *Pitcairn , Mead* , etc. nous ont transmis des observations qui semblent attester dans quelques cas la réalité de cette influence sur des organes et dans des constitutions dont la sensibilité s'est trouvée portée à un extrême degré. C'est sur-tout dans les pays chauds et dans les contrées voisines des tropiques, que ces observations se sont présentées le plus fréquemment ; et *Lind* , un des écrivains les plus exacts , les plus judicieux et les plus philosophes , nous en donne un exemple remarquable , en rapportant ce que lui et d'autres ont observé sur des fièvres épi-

rejetées depuis comme des préjugés ridicules, renouvelées ensuite par le célèbre Mead et d'autres médecins anglais, exprime son désir de rétablir à cet égard et en général l'esprit d'observation. Il présente à l'académie l'histoire d'une *dyspnée* ou difficulté de respirer, accompagnée d'*asthme* et d'*orthopnée* (2), tellement soumise à l'influence des périodes lunaires, que, pendant l'espace de 21 ans consécutifs, elle s'est renouvelée constamment à l'époque des pleines et

démiques, et sur l'époque de leurs rechûtes dans les provinces de *Bengale* et de *Bencoolen*. (V. *Essay on diseases incidental to europeans in hot climates* ; Lond. 1768 , p. 80 et 81). Mais nulle part on ne trouve d'observation aussi singulière, aussi détaillée, aussi long-temps continuée, et, autant qu'on peut en juger, aussi authentique que celle dont nous allons donner la traduction. Le mémoire qui la contient est divisé en deux parties : la première donne l'histoire de la maladie, telle qu'elle est ici ; nous n'en avons retranché que quelques pléonasmes et quelques phrases superflues, dont les lacunes sont annoncées par des points ; la deuxième contient les réflexions de l'auteur, dont nous pourrions donner l'extrait dans un autre numéro de ce journal (H).

(Note du traducteur).

(2) Les mots d'*asthme* et d'*orthopnée* se distinguent du mot de *dyspnée*, en ce que l'*asthme* est une difficulté de respirer périodique, avec sentiment de resserrement dans la poitrine, (voy. Cullen, nosol. méthod. gen. 52) et l'*orthopnée* est principalement distinguée de l'*asthme*, par la grande précipitation des mouvemens de la respiration, l'état de contraction dans lequel sont alors tous les muscles du cou et ceux qui s'attachent à la poitrine, qui la tiennent élevée, le cou tendu, et le tronc dans un état de roideur extrêmement violent.

(Note du traducteur).

des nouvelles lunes, en sorte que, l'amanach en main, on pouvoit avec certitude annoncer, et le moment où devoit commencer l'accès, et celui où il devoit se terminer.

Le sujet de cette observation est une dame de la cour d'Espagne, très-connue (dona *Maria-Francisca de Partearroyo y Avendanno*, veuve de sennor don *Francisco Eduardo Paniagua*, du conseil de sa majesté, son secrétaire et grand-official de la secrétairerie des Indes, pour ce qui regarde le Pérou), et quantité de personnes instruites et de médecins de réputation, ont été témoins des phénomènes de cette singulière infirmité.

L'auteur divise la maladie en trois époques. Nous allons offrir une traduction fidèle de cette singulière description, dont nous ne retranchons que quelques pléonasmes inutiles, ou quelques répétitions évidemment superflues.

Première époque.

En 1775, une dame d'un tempérament bilieux, d'une constitution sèche, ayant le système nerveux très-susceptible, des règles très-abondantes, ayant joui d'une santé très-foible pendant presque toute sa vie, parvenue à l'âge de 43 ans, éprouva au mois de septembre une difficulté de respirer, fort semblable à l'asthme, qui cependant ne l'empêcha pas de sortir et de faire différentes choses. Cela dura deux jours : peu de temps après le même accident se renouvela, et dura deux autres jours.

La seule cause apparente qui eût précédé cette affection étoit une grande frayeur.

Après trois attaques pareilles, il y en eut une quatrième qui fut accompagnée d'une telle oppression et d'un tel serrement de poitrine, que la malade prioit qu'on la lui ouvrît, et faisoit avec ses mains comme des efforts pour y parvenir Dans cet état elle ne pouvoit avaler une goutte d'eau ; et si, pour humecter sa gorge desséchée par la fréquence de sa respiration, elle essayoit de le faire, il lui sembloit qu'elle suffoquoit ; la sueur du front, de la poitrine, la douleur de dos, des cris rauques et douloureux accompagnoient cet état ; la précipitation de la respiration parvint subitement à un tel point, qu'elle ne pouvoit plus aller au-delà, et que la malade ne pouvoit subsister dans cet état. Arrivée à ce point, il lui survint tout-à-coup une défaillance ; le corps, par son propre poids, se précipita sur le lit ; la respiration ainsi que l'usage des sens internes et externes furent suspendus, tellement qu'on l'eût prise pour un cadavre, sans le pouls qui se maintenoit toujours dans *l'état naturel*. Pour la tirer de cette sorte de mort apparente, on lui jetoit au visage de l'eau froide ; aussitôt elle revenoit à elle ; mais la même foule de symptômes et la suffocation se renouvelant, la malade se trouvoit de nouveau au même point, et étoit de nouveau reprise d'une pareille défaillance, avec la même suspension de respiration. Cette alternative de suffocations extrêmes et de défaillances, avec suspension de la respiration et perte de tous les sens, duroit environ deux heures, à la fin desquelles la respiration restoit telle que dans un asthme ordinaire, laissant à la

malade la liberté de se jeter sur son lit, et d'y reposer quelques heures seulement, parce que de pareils accès se renouveloient plusieurs fois dans l'espace de deux jours. Ce temps passé, tous les maux s'évanouissoient; la malade se trouvoit très-bien, la respiration comme dans l'état naturel, et de pleine santé. Ce bien-être duroit ainsi pendant dix à douze jours, au bout desquels, sans cause apparente, la difficulté de respirer recommençoit de la manière qui vient d'être décrite, pour disparaître encore pendant dix à douze jours, et revenir ensuite comme auparavant.

Le retour de ces paroxysmes, au bout d'un certain nombre de jours, sans cause sensible, me porta à soupçonner cette régularité d'être l'effet de l'influence lunaire; cela me parut digne d'examen, encore que j'eusse bien peu de confiance en cette idée. Je consultai alors mon almanach, pour voir quel jour de la lune se rencontroit avec le paroxysme actuel, et je trouvai que c'étoit l'avant-veille de la pleine lune; je réfléchis, et je me rappelai les jours auxquels étoient arrivés les paroxysmes antérieurs; je remarquai que c'étoit exactement dans les deux jours qui avoient précédé la nouvelle et la pleine lune: néanmoins je laissai passer les deux jours du paroxysme actuel, et j'attendis, pour m'assurer davantage de ce que je soupçonnois, que l'avant-veille de la nouvelle lune arrivât; le terme venu, je vis en effet que l'accès se renouveloit au jour précis . . . et depuis, la constance de ces retours m'a pleinement convaincu

que le renouvellement périodique des mêmes maux étoit l'effet de l'influence de la lune

Les jours d'intermission se comptoient depuis le jour même de la nouvelle lune, jusqu'à l'avant-veille de la pleine lune suivante, et du jour de la pleine lune à l'avant-veille de la nouvelle. Dans le jour qui précédoit l'avant-veille, la malade éprouvoit une certaine oppression dans toute la cavité de la poitrine; c'étoit une annonce certaine de la dyspnée ou difficulté de respirer qui devoit survenir à la tombée du jour suivant. C'étoit alors que la malade étoit contrainte de se mettre au lit. L'accès d'*orthopnée* arrivoit précisément de neuf à onze heures de nuit. Pendant le reste de la nuit, et tout le jour suivant, la gêne de la respiration se soutenoit, mais de manière que la malade pouvoit rester couchée, et reposer sans autre tourment, jusqu'à ce que neuf heures du soir fussent arrivées, et avec cette heure l'accès d'*orthopnée* comme dans la soirée précédente et avec la même durée de deux heures. A la pointe du jour suivant, qui étoit celui de la pleine ou de la nouvelle lune, la respiration se remettoit pleinement dans son état naturel; la malade quittoit le lit, et se portoit bien jusqu'à la nuit de l'avant-veille de la prochaine lunaison....

A force d'éprouver les retours de ces accès violens et redoutables, il étoit impossible qu'il ne s'ensuivît un grand renversement et un trouble extrême dans l'économie animale. En effet, les jours paisibles de l'intermission se changèrent en des jours de fatigue

et de douleur. A l'état d'orthopnée des paroxysmes se joignirent de nouveaux symptômes. Ainsi on observa que, dans les jours d'intermission même, la foiblesse devenoit si grande, ainsi que la susceptibilité des organes de la respiration, qu'au moindre effort de la malade pour se mouvoir, ou sortir de son lit, ou faire deux pas, la respiration se précipitoit au point que, si la malade ne demeurait tranquille, elle se sentoit étouffer. Elle ne pouvoit même exécuter le foible mouvement de coudre et de tricoter. Si elle l'essayoit, la respiration en devenoit affectée. Dans le cœur de l'hiver, et au plus fort de l'été, il étoit peu de jours où elle pût quitter le lit, à cause de la continuité de la gêne qu'éprouvoit sa respiration. Dans les saisons tempérées seules, elle passoit les jours d'intermission avec moins de fatigue. Les jambes, les cuisses et le ventre se tuméfoient; les urines étoient en petite quantité, le dégoût au comble, la soif excessive ne s'éteignoit par aucune boisson, et mettoit la malade dans un état de désespoir auquel elle préféroit les souffrances mêmes de ses accès, dans lesquels sa vie paroissoit être dans un pressant danger. Elle se retenoit, à la vérité, de boire; mais ce n'étoit pas de peur d'augmenter l'enflure, mais seulement parce que sa soif ne s'éteignoit nullement par la boisson. Le gosier se desséchoit, et les lèvres se peloient de sécheresse. La langue n'étoit pas aride, mais il sembloit à la malade que la pointe en fût continuellement chargée de poivre. Il survint, outre cela, un flux blanc très-abondant, extrêmement âcre et bilieux.

Dans

Dans l'état orthopnoïque des paroxysmes , on observoit que les symptômes ci - dessus exposés alternoient avec une espèce de somnolence ou d'assoupissement, accompagnée de respiration difficile et stertoreuse. Cela duroit cinq à six minutes et se dissipoit par un bâillement, et aussitôt se renouveauient la précipitation de la respiration, l'évanouissement et tous les autres symptômes. On en provoquoit aussi le retour en excitant dans les narines un chatouillement, au moyen d'une mèche trempée dans le vinaigre; moyen auquel on avoit recours lorsque, le bâillement tardant trop, la malade paroissoit menacée de léthargie. C'est dans ces alternatives que se passoit la triste période de neuf à onze heures; et il est remarquable que, jusqu'à dix heures, la force et la violence de l'accès n'éprouvoient pas la moindre diminution, et que c'étoit toujours avec une extrême impatience que l'on attendoit cette heure pour être assurés de voir la malade échapper cette nuit au danger imminent qui paroissoit menacer sa vie.

Dans l'espace de *plus de quatre ans* passés dans ces tourmens, il ne s'étoit point manifesté de fièvre; mais vers le commencement de janvier 1780, on observa une fièvre quotidienne qui s'annonçoit vers la nuit avec de légères horripilations. La chaleur étoit forte et mordante : il n'y avoit ni soif, ni sécheresse à la langue. La respiration étoit un peu accélérée, mais non pas autant que dans les accès d'asthme, et seulement en proportion de la fréquence des battemens du cœur et de la force de la fièvre.

Celle-ci baissoit après minuit, et se dissipoit à la pointe du jour par une sueur douce et générale. Cette fièvre se soutint pendant six mois, prenant tous les jours à la nuit, excepté dans les jours du paroxysme lunaire. Il arriva cependant quelquefois que la fièvre se montra une des deux nuits du paroxysme : c'étoit toujours la seconde, et pour-lors l'accès d'orthopnée manquoit ce jour-là de neuf à onze heures.

Les évacuations menstruelles ne manquèrent jamais d'arriver en leurs temps. Elles duroient six à huit jours ; et quand (3) elles se rencontroient dans les paroxysmes lunaires, l'évacuation s'arrêtoit le jour même, ne paroissoit pas jusqu'à la fin du paroxysme, et, ce temps passé, reprenoit son cours, et se complétoit dans le nombre de jours accoutumés. Le flux blanc s'arrêtoit également, et reprenoit aussi à l'expiration de l'accès.

Je n'ai jamais cru à propos de faire aucun remède, dans l'intention de faire cesser cette fièvre nocturne. En effet, voyant qu'elle n'aggravoit pas l'état de la malade, il me paroissoit qu'il valoit mieux la laisser, et qu'elle pouvoit être considérée comme utile et capable de diminuer le poids de tant de souffrances. — Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à la suite de ces six mois de fièvre nocturne, l'enflure

(3) Il est à remarquer que, dans une personne si singulièrement susceptible de l'influence des périodes lunaires, la période des évacuations menstruelles n'avoit aucune relation avec cette influence.

(*Note du traducteur*).

des jambes, des cuisses et du ventre se dissipa ; les urines devinrent plus abondantes, le flux blanc moins âcre et moins considérable, la soif plus modérée, l'appétit plus grand, l'agilité et l'activité des mouvemens plus sensibles : la malade pouvoit se promener sans fatigue ni lassitude ; elle prenoit plus d'embonpoint et une meilleure couleur ; enfin, l'impression vive que les différentes causes extérieures, hormis l'influence lunaire, faisoient sur sa respiration, étoit sensiblement moindre. On n'observoit pas une égale amélioration dans les accès d'orthorinée, qui continuoient avec la même intensité et le même danger aux époques lunaires, excepté, ce qui étoit fort rare, lorsque la fièvre se manifestoit dans le second jour de l'attaque. Le calme des jours d'intermission ne devint pas non plus plus considérable : nous en allons voir les raisons dans l'exposition de ce qui s'est passé dans l'époque suivante.

Deuxième époque.

La malade étoit dans la quarante-septième année de son âge, et dans la cinquième de sa maladie : alors commencèrent les irrégularités de l'évacuation menstruelle, qui ordinairement se font remarquer quand cette évacuation disaroît, conformément à la loi de la nature. Elle manquoit tantôt un mois, tantôt deux et trois ; tantôt elle avoit lieu deux fois dans le mois, tantôt avec profusion, tantôt très-faiblement. Pendant cette menstruation irrégulière, la malade éprouva de nouvelles et de plus grandes douleurs :

il s'y joignit des douleurs très-aiguës qui prenoient naissance à la ceinture, s'étendoient aux lombes, aux épaules, au ventre, et duroient une, deux ou trois heures ; elles se faisoient sentir sans ordre ni période certains. A leur approche, le flux blanc se suspendoit ainsi que l'évacuation menstruelle si elle avoit lieu, et ces évacuations reparoissoient sitôt que les douleurs étoient passées. Ce qu'il y avoit de plus pénible, étoit que dès que les douleurs devenoient très-violentes (ce qui arrivoit souvent), parvenues à leur plus haut point, elles se terminoient par la dyspnée et l'orthopnée, et alors elles cessoient aussitôt ; toutes fois, que les douleurs précédassent ou non les paroxysmes lunaires, ceux-ci avoient lieu en leur temps ;..... mais il y avoit cela de nouveau, qu'on n'y observoit plus cette somnolence stertoreuse et ces défaillances qui alternoient avec les angoisses de la respiration. Cet accident étoit remplacé par des mouvemens convulsifs du tronc, de la tête, des bras et des mains, tels que celles-ci se serroient au point de pouvoir à peine s'ouvrir par les plus grands efforts. Au milieu de sa suffocation, la malade, semblable à une désespérée, faisoit effort pour sortir de son lit, se frappoit la tête contre le mur ou le chevet, se donnoit des coups de poing dans la poitrine et la tête, et luttoit avec la plus grande force pour se débarrasser de ceux qui la maintenoient... Dans ces mouvemens convulsifs, la gêne et l'accélération de la respiration n'étoient pas, à beaucoup près, aussi extrêmes et si dangereuses que précédemment : il sembloit

que le mal se partageât entre les organes de la respiration et les muscles des bras et des jambes, etc. et la preuve de cela, c'est que, quand les convulsions étoient plus modérées ou n'avoient pas lieu, l'accès orthopnoïque reprenoit sa première vivacité et la même force que dans la première époque. On observoit aussi que si, pendant l'accès orthopnoïque, cette dame voyoit de l'eau près d'elle, ou si on lui en humectoit les lèvres et la bouche, elle éprouvoit un tremblement excessif par l'effet de l'horreur qu'elle en concevoit. C'est une chose remarquable, que cette aversion qui duroit tout le temps du paroxysme malgré la soif, tandis que, hors de l'accès, la malade éprouvoit à boire un plaisir délicieux.

Ce n'est pas là tout ce que cette seconde époque a présenté de nouveau. Tant de mouvemens convulsifs... d'orthopnées... avoient donné une délicatesse et une sensibilité particulière aux organes de la respiration, en sorte que la vue d'un rat, un léger dégoût, un changement dans l'atmosphère, excitoient aussitôt la difficulté de respirer dans les jours d'intermission. Bien plus, toute sonnerie des cloches en volée un peu forte, du moment qu'elle commençoit, lui occasionnoit peu à peu la dyspnée, qui croissoit successivement jusqu'à dégénérer en une orthopnée qui mettoit ses jours en péril. Cet accident ne se calmoit que long-temps après que le bruit des cloches avoit cessé; et comme la demeure de cette dame étoit place *del Cordon*, et à une grande proximité des deux tours ou *campaniles* des églises paroissiales de *Saint-Pierre*, et de *Saint-Just* et

Saint-Pasteur, on avoit de fréquentes occasions d'observer ces accidens toutes les fois qu'on sonnoit en volée ; ce qui arrivoit souvent à cause des fêtes nombreuses célébrées dans ces deux temples : la précaution de fermer toutes les fenêtres, les portes, et de tenir la malade dans son alcove, ne servoient de rien ; le grand bruit lui parvenoit suffisamment de toutes parts. De quelque manière qu'on s'y soit pris pour obtenir que les volées fussent moins prolongées, en avertissant ceux qui pouvoient y mettre ordre du danger dans lequel la malade étoit par l'effet d'une longue et violente sonnerie, on n'en put venir à bout, parce que les cloches sont confiées à de petits garçons qui ne pouvoient jamais se déterminer à les laisser tranquilles ; il falloit donc se résigner et patienter. . . . Par bonheur, tandis que j'étois à bout et désolé, il me vint à l'esprit un moyen de prévenir une impression si funeste, et ce moyen fut suivi du succès : le voici. J'imaginai que ce bruit si implacable des volées de sonneries pourroit être combattu et affoibli par d'autres bruits agréables à la malade, et qu'ainsi elle pourroit être mise à l'abri des inconvéniens du premier. Je fis en sorte que, du moment où les cloches sonnoient, jusqu'à la fin de leur volée, on tint près de la malade une mandoline dont on joueroit en accompagnant de la voix, sans cesser un instant : ce son agréable ainsi continué, rendoit insensible celui des cloches, et la malade n'éprouvoit plus de difficulté de respirer. Au contraire, cette dyspnée survenoit inmanquablement si, par hasard ou par oubli, la volée com

mençoit avant l'instrument : néanmoins alors même le son de la mandoline , quoique venu un peu tard , étoit utile et même nécessaire pour empêcher les progrès de la dyspnée , qui sans cela seroit devenue plus violente et même dangereuse , en proportion de la continuité du bruit des volées.

Il sembloit incroyable que cette dame pût résister à une telle continuité de maux accumulés qui l'ont affligée presque sans intervalle pendant toute la durée d'environ cinq années qui forment cette époque , d'autant qu'il s'y étoit joint une palpitation de cœur très-pénible et continuelle. Ce fut un grand bonheur qu'alors , c'est-à-dire vers la moitié de janvier 1786 et au plus fort de tant de troubles et de malheurs , la fièvre nocturne se déclara... Les heureux effets dont elle avoit été suivie dans l'époque antécédente , la faisoient regarder comme une étoile de bon augure et comme l'aurore de la tranquillité : elle se manifestoit à la tombée du jour avec les mêmes symptômes que précédemment , et disparoissoit au point du jour suivant. Ses retours périodiques se soutinrent plus de quatre mois , et disparurent à la fin de mai... On doit avertir ici que , quoiqu'en général la fièvre n'eût pas lieu dans les deux jours du paroxysme lunaire , on a observé néanmoins qu'elle s'est montrée plusieurs fois la seconde nuit , et même une ou deux fois la première , et qu'alors elle avoit l'avantage de faire manquer l'accès orthopnoïque de neuf à onze heures. Jamais , dans la première époque , on n'avoit vu la fièvre se montrer dans la première nuit.

A mesure que les accès de la fièvre se succédoient, la malade éprouvoit un grand relâche dans toutes ses souffrances, en sorte que l'effet en fut de faire disparaître les douleurs des lombes, des hanches et du ventre; de détruire l'impression que produisoit auparavant le bruit des cloches, de diminuer la puissance des causes externes qui occasionoient si facilement la dyspnée et l'orthopnée dans les jours d'intervalle; de dissiper les mouvemens extraordinaires qui se joignoient à l'accès d'orthopnée, qui dès-lors n'eut plus ni la violence ni le danger qui l'avoit accompagné jusqu'alors; de rendre les palpitations du cœur extrêmement modérées; enfin, de mettre un terme aux évacuations menstruelles et aux fleurs blanches.

Epoque troisième.

Après un changement si grand et si heureux opéré par la fièvre, il sembloit que cette disposition du corps, qui le rendoit si susceptible de l'influence lunaire, devoit cesser et être remplacée par un état qui n'eût aucun rapport avec cette influence. On n'obtint pas entièrement cet effet: néanmoins on éprouva que l'intensité des paroxysmes asthmatiques alloient en diminuant successivement et par degrés; ils changèrent aussi dans l'ordre de leur invasion et dans leur durée.

Dès le commencement de cette époque le paroxysme lunaire, qui constamment se manifestoit à la tombée du jour, la surveillance de la pleine et de la nouvelle lune, se déclara à l'aurore du troisième

jour avant les lunaïsons. Dans l'espace d'un an il anticipa encore d'un jour, en sorte que la durée du paroxysme lunaire fut dès-lors de quatre jours, se déclarant à la pointe du quatrième jour avant les lunes, et se terminant à la pointe du jour auquel se rencontroit la pleine ou la nouvelle lune, ayant cependant cela de particulier, que, pendant plus de dix ans, il n'est point arrivé que l'accès d'orthopnée soit survenu dans les deux premiers de ces quatre jours, mais toujours précisément dans les nuits de la veille et de la surveillance des lunaïsons. Pareillement aussi dès le commencement de cette époque, l'accès orthopnoïque eut cela de nouveau, qu'il avança d'une heure, en sorte que, comme il se manifestoit auparavant de neuf à onze, il eut lieu dès-lors de huit à dix heures du soir.

Suivons le fil de l'histoire de cette maladie, telle qu'elle s'est présentée dans cette époque. Au point du quatrième jour avant la lunaïson, la respiration devenoit tant soit peu fréquente et courte : cela obligeoit la malade à rester au lit ; car quand elle essayoit de se lever, elle se fatiguoit extrêmement. Cette difficulté n'augmentoît ni ne diminoit jusqu'à peu de minutes avant huit heures du soir de la surveillance de la lunaïson. Alors la malade sentoît dans tout son corps une certaine anxiété tourmentante, semblable à ce qu'on appelle *des inquiétudes* : elle éprouvoit un sentiment de compression dans la poitrine, des bâillemens répétés qui accéléroient la respiration, et la serroient jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à l'état d'orthopnée, c'est-à-dire, de ne pouvoir respirer sans

être sur son séant. Peu après huit heures la respiration s'exécutoit avec une telle vivacité et tant de rapidité, qu'en cinq secondes il se faisoit dix à douze respirations et plus, c'est-à-dire, autant d'inspirations et d'expirations. Cela duroit une demi-minute ou un peu plus : si cela eût duré davantage, la malade eût été suffoquée. Cette extrême précipitation de la respiration se suspendoit tout-à-coup pendant quatre, six ou huit minutes, et reprenoit ensuite de la même manière : ces alternatives duroient deux heures, jamais moins d'une heure et demie. Pendant que la respiration étoit si rapide; la tête se remuoit avec la même célérité, tantôt en haut, tantôt en bas, s'élevant dans l'expiration, s'abaissant dans l'inspiration jusqu'à la poitrine (4). Les muscles du cou, qui s'attachent à l'occiput, avoient une telle dureté et une telle roideur, qu'ils ressembloient à une corde très-dure qui se renfloit et se rétrécissoit très-rapidement. On voyoit en même temps des mouvemens de con-

(4) Pour modérer le mouvement violent de la tête, on la serra avec une bande qui alloit du front à l'occiput. Cela ne fut pas tout-à-fait inutile; mais ce soulagement étoit court, parce que les élévations et abaissemens successifs de la tête ne permettoient pas au bandage de la serrer également ni graduellement par-tout. On fut obligé d'en venir à serrer la tête, en plaçant une main sur le front et une sur le derrière de la tête, tenant les bras écartés, les coudes en dehors, pour que la compression fût plus forte. De cette manière on serroit la tête de la malade tant qu'elle le demandoit, et à un certain degré on faisoit cesser à point le mouvement de la tête et celui de la respiration, à la grande surprise des assistans.

(*Note de l'auteur*).

traction dans les muscles des lèvres et du nez , mais non pas avec la même alternative de dilatation et de contraction qui avoit lieu dans ceux du cou. Sans doute de pareils mouvemens avoient lieu également dans les autres muscles du visage , puisque l'on observoit des larmes , des étternuemens , des distillations par les narines : la malade éprouvoit dans tout le front et la tête un sentiment de resserrement et de constriction ; le gosier et la bouche étoient secs. Elle ne pouvoit alors proférer une parole , avaler sa salive ni une goutte d'eau : souvent elle jetoit un plaint douloureux et lamentable qui se formoit à chaque respiration, et s'entendoit de fort loin. Au milieu de tout cela le pouls ne différoit pas de l'état naturel : les intermissions de quelques minutes , dont nous avons parlé , étoient plus ou moins courtes , selon qu'un bâillement ou une toux survenoit plus ou moins vite , ou que la malade essayoit de se tourner sur le côté , d'avalcr sa salive ou une goutte d'eau ; car sitôt que quelqu'un de ces mouvemens avoit lieu , dans l'instant la respiration reprenoit sa précipitation. Il étoit si vrai que le bâillement étoit la cause la plus fréquente de cette reprise , que dans ce cas ils redoubloient et se multiplioient ; et quand il survenoit un bâillement qui n'étoit pas suivi de ces symptômes , c'étoit le signe le plus infallible de la cessation de l'accès pour cette nuit. Cela arrivoit lorsque le terme de deux heures approchoit : ce temps accompli , la respiration devenoit tranquille comme auparavant , la malade avoit la liberté de se livrer à quelque occupation que ce fût , de boire ,

de prendre des alimens, etc. Ce calme duroit jusqu'à huit heures de la nuit suivante, où les accidens décrits se renouveloient encore ; mais à l'approche du jour de la nouvelle et de la pleine lune, la malade se trouvoit bien, et sa respiration devenoit telle que dans l'état de parfaite santé.

Ces accidens ayant continué dans cet ordre pendant plus d'une année, on s'aperçut enfin que l'accès d'orthopnée de la seconde nuit, c'est-à-dire, celui de la veille de la lunaïson, manquoit, pourvu cependant qu'il ne survînt pas *ce jour-là d'éclipse de soleil ou de lune*, auquel cas l'accès étoit immanquable ; il survint aussi de nouvelles fièvres nocturnes dans le solstice d'hiver de 1787 ; elles durèrent trois mois : il étoit rare que la fièvre manquât dans la nuit de la surveillance des lunaïsons ; alors seulement l'accès d'orthopnée se manifestoit de huit à dix heures. Enfin, par suite de ces fièvres, cet accès de la première nuit manqua un assez grand nombre de fois ; cependant quand il survenoit ce jour-là une éclipse de soleil ou de lune, l'accès prenoit constamment ; mais dès-lors il n'y avoit plus d'accès la seconde nuit.

A la fin de l'année 1788, les accès d'orthopnée cessèrent absolument : on savoit seulement qu'ils se renouveloient dans les circonstances suivantes : 1°. quand la malade se trouvoit prise d'un grand dégoût et d'une pesanteur vers le commencement du paroxysme ; 2°. quand, dans le début et pendant le cours de ce paroxysme, elle éprouvoit une profonde mélancolie sans cause connue ; 3°. quand, dans le

cours du paroxysme, elle sentoit une grande aversion pour l'eau; 4°. principalement et constamment quand il y avoit *éclipse de lune ou de soleil*. Bientôt l'accès orthopnoïque vint à manquer une ou deux fois malgré les éclipses de soleil, puis il manqua tout-à-fait dans ces occasions. La malade n'eut pas ce bonheur pendant les éclipses de lune jusqu'à l'année 1793; et jusqu'à cette époque ces éclipses autorisoient à prédire avec sûreté l'accès, quand elles se rencontroient dans la nuit de l'avant-veille de la lunaïson. Vers le solstice d'hiver de cette même année, il survint une nouvelle reprise de fièvres nocturnes qui durèrent tout le mois de janvier suivant. Le 14 février d'après, jour auquel arriva la première éclipse de lune de l'année 1794, l'accès orthopnoïque manqua pour la première fois; ce qui eut également lieu dans la deuxième et dernière éclipse de la même année, au 21 août, en sorte que dans cette année il n'y eut aucun accès d'orthopnée. Cependant il en parut un pendant l'éclipse du 3 février 1795, mais moins fort que de coutume. Dès ce moment jusqu'à présent (à la fin d'octobre 1796) les paroxysmes d'asthme se sont suivis régulièrement dans les nouvelles et les pleines lunes, avec la même ponctualité dans l'ordre des jours, tant pour l'invasion que pour la terminaison, sans qu'on y ait observé aucun accès d'orthopnée, soit dans les éclipses de lune, soit dans celles de soleil. Cependant dans les deux nuits qui précèdent la nouvelle et la pleine lune il se manifeste toujours de 8 à 10 heures, quelque peu d'accélération dans la

respiration avec quelques bâillemens, quelques inquiétudes dans tout le corps, sur-tout lorsqu'il y a éclipse. Du reste, cette dame est devenue agile, alerte, a repris un bon teint et autant d'embonpoint que peut le permettre sa constitution naturellement grêle. Elle n'éprouve plus d'impression désagréable de la rigueur des froids et de l'excès de la chaleur, ni de la part des changemens de temps et des autres circonstances qui précédemment renouveloient si facilement, hors des périodes lunaires, la difficulté de respirer. Au total, à 64 ans accomplis, elle jouit d'une santé et d'une bonne mine qu'il n'étoit pas naturel d'attendre après des souffrances si longues, si opiniâtres et si pénibles.

On ne doit pas passer ici sous silence un phénomène singulier qui a été observé depuis cinq ans, et qui dure encore. Le voici : le jour qui précède le paroxysme, il paroît sur les bords de la narine une petite pustule dont l'inflammation et la suppuration se terminent toujours dans l'espace des quatre jours que dure le paroxysme. Passé ce temps, elle se sèche.

Pour terminer l'histoire de cette maladie, je rapporterai en peu de mots les effets qu'ont produits quelques remèdes. Dans le paroxysme lunaire lui-même, les saignées, les calmans, les anti-spasmodiques, et tous remèdes tant externes qu'internes, ont constamment été sans effet : la difficulté de respirer ne s'est jamais terminée avant le terme de la durée accoutumée du paroxysme; mais hors de ce paroxysme, c'est-à-dire, dans l'intervalle de l'un et de l'autre, encore que bien souvent les calmans

les anti-hystériques, etc. ne produisissent rien sur les accès d'asthme qui pouvoient survenir pendant cet intervalle, ces accès néanmoins cédoient constamment aux saignées, en sorte que, quelque difficile, laborieuse et accélérée que fût la respiration, la malade n'avoit pas perdu deux onces de sang qu' aussitôt elle respiroit profondément, pleinement, librement, et comme dans l'état naturel, et s'écrioit : *Enfin me voilà bien.* Si une ou deux fois la difficulté de respirer a manqué de céder au moment même de la saignée, toujours ne s'est-il pas passé un quart - d'heure, une demi - heure au plus sans que la malade fût rétablie dans son état naturel; et comme l'expérience avoit appris que, pour opérer ce calme, il suffisoit de deux ou trois onces de sang, jamais on n'en a tiré davantage.

Dans un des intervalles de la première époque il se manifesta une violente attaque d'orthopnée qui revint périodiquement tous les jours, commençant à 3 heures après midi, et finissant à quatre passées. On administra le quinquina en substance dans les heures libres. Demi-heure après la première prise, l'attaque eut lieu, et se calma entièrement au bout de deux heures. La seconde prise eut le même effet. On pensa que l'action du quinquina sur l'estomac provoquoit la difficulté de respirer : on l'employa en lavemens, à la dose de demi-once : on donnoit ces lavemens toutes les trois heures ; par ce moyen on parvint à abréger les accès. Enhardis par cette observation, on pensa que si la malade prenoit le quinquina pendant tout le temps d'un paroxysme à l'autre, et à doses plus

fortes et plus répétées dans les deux jours qui précédoient l'invasion du paroxysme lunaire, on pourroit parvenir à le faire cesser. On le fit, mais, sans se déranger aucunement, le paroxysme vint à la même heure que de coutume, la surveillance de la lunaison, et avec les mêmes circonstances et la même vivacité que les autres fois. On n'observa ni cette fois, ni dans aucune des autres occasions où la malade prit le quinquina par la bouche, que la respiration ait été altérée par la présence de ce remède dans l'estomac. A l'égard des cautères potentiels, on a toujours été obligé d'y renoncer. La sensibilité de la peau étoit telle, que la malade ne pouvoit même supporter une légère friction sur les jambes ou le dos, sans éprouver aussitôt la difficulté de respirer, ou sans en éprouver l'augmentation si elle avoit déjà lieu. Jusqu'à présent même, la respiration étant dans son état naturel, la seule action de se frotter doucement les pieds et les jambes en les lavant à l'eau tiède, suffit pour altérer la respiration, en sorte qu'on est obligé de s'arrêter sur le champ pour permettre à la malade de se calmer et de reprendre haleine.

J. N. H.

MÉTAPHYSIQUE.

THÉORIE des sentimens moraux , ou ESSAI analytique sur les principes des jugemens que portent naturellement les hommes , d'abord sur les actions des autres , et ensuite sur leurs propres actions ; suivi d'une dissertation sur l'origine des langues , par ADAM SMITH ; traduit de l'anglais , sur la septième et dernière édition , par S. GROUCHI , veuve CONDORCET ; elle y a joint huit lettres sur la sympathie : 2 vol. in-8°. A Paris , chez Buisson , imprimeur-libraire , rue Haute-Feuille , n°. 20.

LES bons esprits étoient surpris que cette histoire du cœur humain, publiée depuis quarante ans en Angleterre, et qui y étoit devenue un livre classique, ne nous fût encore connue que par une traduction informe, inexacte, et même nuisible. On avoit traduit des histoires estimables, des voyages instructifs, quelques romans intéressans, et les grands principes de la morale, si nécessaires à l'homme pour se connoître lui-même et pour se guider dans la route de la vie, avoient été oubliés. Faudroit-il accuser de cette insouciance la futilité de nos goûts, l'instabilité de nos jouissances, la légèreté du caractère national, notre inaptitude à sonder les mystères de la pensée? Ah! si ce n'étoit pas de pareils obstacles, qu'on peut appeler indigènes, qui nous privent de tant de bons ouvrages sur la science de

L'homme, nous lirions les profondes spéculations philosophiques d'un Butler, d'un Hutton, d'un Blair, d'un Fergusson, d'un Benthan, d'un Stewart, qu'on peut placer au premier rang des connoissances humaines. La France a eu quelques philosophes sans doute qui se sont occupés de cette étude. Montagne est, depuis quelque temps, beaucoup cité, mais il n'est pas plus médité; Charron, son disciple et son ami, est ignoré; la Bruyère a été lu tant qu'on a cru avoir sous les yeux les originaux qu'il vouloit peindre; Duclos a ramassé, dans la société de quelques hommes du monde qui se rassembloient chez le comte de Forcalquier, les meilleurs chapitres de ses *Considérations*; mais ces moralistes ont vu l'homme tel qu'il se présenteoit à eux, avec les diverses modifications du caractère que le despotisme social produit sur ses goûts, sur ses passions, sur ses vertus mêmes. Smith a été jusqu'à la source de ses actions; il a fouillé dans la profondeur de son ame; il a mis à découvert les ressorts qui le font mouvoir; il a deviné le secret de son existence morale. On ne devoit pas s'attendre que l'ouvrage du plus grand philosophe de notre temps nous fût transmis par une femme, faite plutôt pour embellir la société, que pour s'enfoncer dans les aspérités de la métaphysique. La citoyenne Condorcet s'est chargée de cette tâche, qui n'étoit point sans difficulté: nous lui devons de la reconnoissance pour l'avoir entreprise avec courage, et des éloges pour l'avoir terminée avec succès. On auroit désiré qu'elle nous eût fait connoître l'homme avant que de nous présenter le pli-

losophe. Nous allons y suppléer par un précis de sa vie, que nous emprunterons en partie de celle que M. Stewart son ami, a donnée en publiant les Opuscules philosophiques de ce grand observateur.

Adam Smith naquit le 5 juin 1723, quelques mois après la mort de son père; c'étoit le seul enfant qu'il eut eu de Marguerite Douglas. La foiblesse de sa constitution fut si grande pendant son enfance, qu'il ne dut qu'aux soins assidus de la tendresse maternelle, et même à une complaisance sans bornes, de n'y pas succomber; il fut assez heureux pour lui en témoigner sa reconnoissance pendant soixante ans. Un événement assez singulier faillit priver cette bonne mère d'un fils d'autant plus cher, qu'il lui avoit causé plus d'inquiétude: il n'avoit que trois ans lorsque des vagabonds, connus sous le nom de *Chaudronniers*, l'enlevèrent: son oncle se mit à leur poursuite, et le leur reprit; il ne pouvoit soupçonner alors quelles obligations la société lui auroit un jour, de lui avoir conservé un génie fait pour l'éclairer.

Il fit ses premiers exercices d'instruction dans l'école de Kirkaldy sa patrie, et il s'y fit remarquer par son ardeur pour l'étude, et par l'étendue de sa mémoire. Il passa de là à l'Université de Glasgow, et ensuite à Oxford, où il s'occupa principalement des mathématiques et de la physique. Ce n'étoit pas cependant à ces sciences que son goût naturel le destinoit, goût que les leçons du docteur Hutcheson développèrent. L'étude de la nature humaine, et sur-tout l'histoire politique de la société,

furent dès-lors l'objet direct de ses méditations ; la belle littérature en fut le délassement. Les langues anciennes et modernes , les auteurs grecs , latins , français , italiens , lui devinrent familiers , et lui apprirent à connoître le caractère , les mœurs , le gouvernement de ces diverses nations. Ses amis le destinoient à l'état ecclésiastique ; mais ses goûts s'y opposoient , son inclination devoit avoir la préférence sur les vues de fortune qu'on avoit eues pour lui. Les membres de l'Université de Glasgow , qui avoient su l'apprécier et le distinguer , le nommèrent , en 1751 , à la chaire de logique , et l'année suivante à celle de philosophie morale. Placé alors dans le centre des travaux vers lesquels son penchant l'entraînoit , rappelé tous les jours par devoir à ses études favorites , son esprit se familiarisoit avec les profondes et ingénieuses spéculations dont il a donné depuis les résultats dans les deux ouvrages que nous avons de lui. L'empressement à suivre ses leçons , et la méthode d'instruction qu'il avoit créée , firent de l'étude de la morale une mode : ses opinions jetoient , dans les sociétés littéraires et politiques , des semences de discussion dont cette science profitoit. Ce fut dans ce moment d'effervescence métaphysique que M. Smith publia son système des sentimens moraux : il y joignit une dissertation sur l'origine des langues , et sur le différent génie de celles qui sont originales et composées. Le grand succès qu'eut cet ouvrage , et la réputation qu'il fit à son auteur , décidèrent le lord Townsend à lui proposer d'accompagner le

duc Bucklengh dans ses voyages. Cette invitation, jointe à des offres avantageuses, et le desir de connoître par lui-même des peuples qu'il n'avoit aperçus que par les yeux des autres, le tirèrent du cercle très-circonscrit d'une Université, et il abandonna ses occupations d'habitude. Son génie d'observation s'enrichit du grand spectacle que le monde lui offrit. Il y puisa sans doute des notions nouvelles, qui furent autant d'acquisitions pour les gouvernemens et pour les peuples. Le séjour qu'il fit à Toulouse, avec son Télémaque, pendant dix-huit mois, le mit en liaison avec les hommes les plus instruits de la magistrature, et lui fournit des renseignemens exacts sur la politique intérieure de la France. Après avoir parcouru nos provinces méridionales, les voyageurs viurent à Paris, où, recommandé par M. Hume son ami, M. Smith jouit de tous les agrémens et de tous les avantages de sa réputation. Turgot, Necker, Quesnay, Helvétius, d'Alembert, Marmontel, furent les hommes qu'il connut le plus, et plusieurs devinrent ses amis; mais il ne se borna pas à ces liaisons littéraires; il cultiva aussi son goût pour les beaux arts, sous les rapports qu'ils ont avec les principes généraux de l'esprit humain, et sur-tout eu raison de l'application qu'il en faisoit à ses théories. Il avoit cherché, pendant son séjour chez les peuples qu'il avoit visités, à fortifier les idées particulières qu'il avoit sur les arts d'imitation. « Si regardoit, dit » M. Stewart, comme un principe fondamental, » qu'une grande partie du plaisir qu'ils donnent, est

» due à la difficulté qui accompagne l'imitation. » Mais, peut-être poussa-t-il trop loin l'application de ce principe, sur-tout dans ses opinions sur la poésie et sur la composition dramatique. « Une des conséquences » de ce système étoit que les mêmes circonstances » qui, dans la tragédie, donnent l'avantage aux » vers blancs sur la prose, doivent donner l'avantage à la poésie rimée sur les vers blancs, et » M. Smith avoit toujours été entraîné par cette » opinion; il appliquoit même cette doctrine à la » comédie, et il regrettoit que les excellens tableaux » de la vie et des mœurs qu'on trouve dans le » théâtre anglais, n'eussent pas été exécutés sur les modèles de l'école française. L'admiration qu'il avoit » pour les grands auteurs dramatiques de la France, » tendoit à le confirmer dans cette opinion : cette admiration résulloit du caractère général de son goût; il » avoit plus de plaisir à observer cette flexibilité de » génie qui sait se conformer à des règles reçues, » qu'à suivre les élans hardis d'une imagination » indisciplinée; il éprouva ce plaisir d'admiration » lorsqu'il vit exécuter, sur la scène française, les » chef-d'œuvres qui l'avoient charmé dans le cabinet. »

De retour en Angleterre, M. Smith se réunit à sa famille, et passa dix ans dans une retraite qu'il consacra à des études de son goût, et aux jouissances de l'ame : il vivoit avec une mère chérie, avec une parente estimable, avec d'anciens camarades d'école, et c'est peut-être l'époque de sa vie où il sentit plus vivement le bonheur de l'existence. Cette éclipse

littéraire produisit cependant l'ouvrage qui lui a assuré la réputation dont il a joui : la publication de ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduites en français par l'infortuné Roucher, jeta un grand jour sur l'administration des états, et doit devenir le rudiment de tous ceux qui auront le malheur d'être destinés à gouverner.

Le duc de Bucklengh, qui étoit resté l'ami de M. Smith après avoir été son pupille, crut devoir reconnoître les sacrifices qu'il lui avoit faits ; il lui obtint un poste considérable dans les douanes d'Ecosse sa patrie. Les devoirs de cet office nuisirent à ses occupations littéraires ; mais l'augmentation de son revenu sembla le dédommager, en quelque sorte, des privations de son goût, en lui donnant les moyens de satisfaire sa générosité naturelle. Livré, pendant douze ans, à l'exercice de son emploi, il put à peine s'occuper des engagements qu'il avoit contractés avec le public, et de ce qu'il se devoit à lui-même : ce ne fut qu'averti par les infirmités, qu'il réunit les principaux matériaux des ouvrages qu'il avoit annoncés dans la *Théorie des sentimens moraux*, et dans ses *Recherches sur la richesse des nations* : les additions à sa première production ne furent écrites et imprimées que pendant sa dernière maladie, qui, au mois de juillet 1790, a privé l'Angleterre et la république des lettres d'un de ces hommes que les annales de l'humanité mettront au rang de ses bienfaiteurs. On lit même dans le petit avertissement de la septième édition de cet ouvrage,

sur laquelle la traduction dont nous allons parler est faite, que ses occupations multipliées l'avoient détourné de le revoir avec le soin et l'attention qu'il vouloit y mettre, d'y faire les corrections, d'y donner les développemens qui s'étoient offerts à ses réflexions.

« Les principaux changemens de cette édition se » trouvent dans le dernier chapitre de la troisième » section de la première partie, et dans les quatre » premiers chapitres de la troisième. La sixième » partie est entièrement neuve. J'ai aussi cherché à » exposer plus complètement, et à examiner d'une » manière plus analytique, quelques parties de la » doctrine des Stoïciens. Dans la dernière section de » la septième partie, j'ai rassemblé plusieurs obser- » vations relatives au *devoir de la véracité* : le » lecteur trouvera peu de changement dans le reste » de l'ouvrage. »

Quelques jours avant sa mort, M. Smith fit détruire plusieurs manuscrits : c'étoit sans doute des sacrifices faits à l'amour-propre ; quelques essais détachés furent seuls exceptés : ce sont ceux que M. Stewart, son disciple et son ami, a publiés sur *l'astronomie des anciens, sur leur physique, sur les arts d'imitation* ; morceaux précieux que M. le professeur Prévost, de Genève, a traduits avec cette élégante exactitude que la profonde connoissance des deux langues peut seule donner, et qui ne permet pas de regrets sur l'impuissance où l'on est de lire un ouvrage dans l'original (1). Ce mérite,

(1) Cette traduction se trouve à Paris, chez Agasse, libraire, rue des Poitevins.

rare dans les traductions , se trouve dans celle que nous allons faire connoître.

Dans les sept parties , divisées en sections et en chapitres , qui composent ce vaste édifice de philosophie morale , M. Smith place d'abord l'homme vis-à-vis de lui-même , et examine le caractère propre de ses actions ; il établit ensuite ses rapports avec ses semblables sur la sympathie , base de tout son système ; il passe de là aux différentes passions qui s'accordent avec la bienséance sociale ; ce qui le conduit à parler de l'origine de l'ambition , de la distinction des rangs et de la corruption de nos sentimens moraux ; ce qui produit nécessairement l'analyse des sentimens du mérite et du mérite de nos actions , de celui de la justice et de la bienfaisance , et des causes de l'influence de la fortune sur nos sentimens. La troisième partie traite des motifs des jugemens que nous portons sur nos propres sentimens , de l'amour de la louange et de la crainte du blâme , du pouvoir de la conscience et du sentiment du devoir comme principe de nos actions. On trouve dans la quatrième partie deux chapitres sur la valeur que l'apparence de l'utilité donne au caractère , à la conduite des hommes et aux productions des arts. La cinquième partie est le développement d'une opinion de l'auteur , qui penchoit à regarder *la mode* et *l'usage* comme ayant une influence directe sur la manière de juger de la beauté ; il regarde ces deux véhicules comme dirigeant , même en matière de morale , nos sentimens d'approbation ou d'improbation : le caractère de prudence de l'individu

relativement à son propre bonheur, à celui de son semblable, comme particulier, et comme réuni en société, est la matière de la sixième partie intitulée : *Caractère de la vertu*. Les divers systèmes des philosophes anciens et modernes qui ont traité des affections morales, et les diverses questions à discuter dans l'examen de cette théorie, terminent l'ouvrage de M. Smith. On aperçoit, par cette simple indication, toute l'étendue de cette anatomie morale dans laquelle l'auteur parcourt, avec la sonde de l'observation, tous les replis de ce composé de vertus, de contradictions, d'erreurs, de passions et de crimes qu'on nomme le cœur humain. On voit, en même temps, qu'il est impossible de pouvoir analyser, avec une certaine étendue, ce qui n'est que le résultat de la méditation et de l'étude approfondie de l'homme de la nature et de l'homme de la société. Il faudra donc se borner à faire connoître la base sur laquelle le philosophe écossais pose son système de la science morale, dans l'intention seulement d'engager ceux qui s'occupent de cette même étude, à méditer un ouvrage qui nous développe les principes, les causes et les effets des divers sentimens qui nous déterminent dans nos penchans bons ou mauvais, raisonnables ou extrêmes, justes ou déréglés.

« Quelque degré d'amour de soi qu'on puisse sup-
 » poser à l'homme, dit M. Smith, il y a évidem-
 » ment dans sa nature un principe d'intérêt pour ce
 » qui arrive aux autres, qui lui rend leur bonheur
 » nécessaire, lors même qu'il n'en retire que le plaisir

« d'en être témoin. C'est ce principe qui produit
» la *pitié*, la *compassion* et les diverses émotions
» que nous éprouvons pour les infortunes des autres. »
La source de notre sensibilité , pour les souffrances
ou pour les satisfactions des individus , est dans la
faculté que nous avons de nous mettre , par l'ima-
gination , à leur place ; faculté qui nous rend capables
de concevoir ce qu'ils sentent , et d'en être affectés :
c'est cette sensation qui nous fait partager également
les peines et les plaisirs , les douleurs et les jouis-
sances de nos pareils , les revers et les succès des
héros de romans ou de tragédies. « On se sert des
» mots de pitié , de compassion , pour exprimer ce
» qui nous affecte dans les autres , quoique le mot
» de *sympathie* fût originellement borné à cette si-
» gnification ; cependant on peut , sans impropriété ,
» l'employer pour exprimer la faculté de partager
» les passions des autres , quelles qu'elles soient. » C'est
dans cette sympathie que l'auteur trouve toutes les
sensations que nous éprouvons à l'aspect ou au récit
de celles qui affectent nos semblables , quoiqu'il as-
signe différens degrés d'intérêt et de sensibilité aux
effets qu'elles produisent : on jugera peut-être que
le principe est trop généralisé. Peut-on croire , en
effet , que ce soit le même sentiment qui nous inté-
resse au sort de celui que le crime conduit à l'écha-
faud , et à l'homme innocent , victime de la tyrannie ?
D'ailleurs , les modifications de la sensibilité doivent
être en raison des individus : n'ont-elles pas des causes
résultantes de la constitution physique , de l'éduca-
tion , de l'amour de soi , de la corruption des mœurs ,

de l'effervescence des passions, de ce monstre social trop connu sous le nom d'égoïsme ?

L'application de cette sympathie à toutes les situations de peine et de plaisir dans lesquelles l'homme peut se trouver, sert de développement aux preuves de l'auteur. Les douleurs morales sympathisent, selon lui, bien plus vivement avec nous, que la douleur physique, à moins qu'elle ne soit accompagnée de quelque danger ; c'est par la même raison que les passions heureuses nous intéressent moins que celles qui sont mêlées de crainte et de tristesse, parce que la crainte est une passion créée par l'imagination, qui nous livre aux fluctuations de l'incertitude et au sentiment, non de ce que nous souffrons réellement, mais de ce que nous pouvons souffrir. « Nous sommes » profondément émus de l'amour de Phèdre, dans » Racine, malgré l'extravagance et le crime où cette » passion l'a conduite, et qui peut-être même sont » un des motifs de notre intérêt : la crainte, la honte, » le remords, l'horreur, le désespoir auxquels Phèdre » est livrée, nous en paroissent plus vrais et plus » déchirans. Toutes ces passions secondaires (s'il en » est auxquelles on puisse donner ce nom) qui » naissent des situations où le coupable amour de » Phèdre est placé, en deviennent nécessairement » plus violentes et plus furieuses, et c'est principa- » lement avec elles que nous sympathisons. » M. Smith parle ensuite de l'effet que produisent sur notre ame les passions insociales, la haine, le ressentiment, la colère, la vengeance ; et des passions sociales, la générosité, la bonté, l'humanité, la com-

passion, l'amitié, l'estime mutuelle, et enfin des passions qui ont pour objet l'amour de nous-mêmes. Cette vivacité de sympathie qu'excite en nous la douleur plutôt que le plaisir, a sa source dans les peines qui nous rappellent celles que nous avons éprouvées, ou qu'il est possible que nous éprouvions; au lieu que le plaisir qu'occasionne quelque circonstance heureuse, ne nous affecte que passagèrement. Lorsque de grands malheurs sont soutenus avec courage, nous sommes attendris et frappés de l'effort qui excite notre admiration. Caton, accablé par ses ennemis, et *nécessité* de se donner la mort, s'occupant, à son dernier moment, des ordres que demande la sûreté de ce qui lui est cher; Socrate, buvant la ciguë avec tranquillité, environné de ses amis en pleurs, nous entraînent vers cette approbation sympathique que commande l'héroïsme, de quelque nature qu'il soit, et nous ne pardonnons pas cette extrême foiblesse que montra au moment de son supplice le duc de Biron, qui avoit tant de fois bravé la mort sur le champ de bataille.

Le moraliste, après avoir considéré en quoi consiste le sentiment que nous avons de la propriété ou de l'impropriété de nos actions, traite de leur mérite et de leur démérite, des objets naturels de notre reconnoissance et de notre ressentiment. « Quand » nous lisons dans l'histoire quelque trait de grandeur d'ame et de bienfaisance, avec quelle passion » nous en partageons tous les sentimens ! avec quelle » ardeur nous désirons les voir couronnés par le » succès ! combien nous sommes affligés lorsque la

» fortune les déjoue ! Nous devenons , dans notre
 » propre pensée , la personne même qui agit : notre
 » imagination nous place au milieu de ces événe-
 » mens si éloignés de nous , et nous croyons un
 » moment jouer le rôle de Scipion ou de Camille ,
 » de Timoléon ou d'Aristide. Nos sentimens sont donc
 » alors fondés , et sur une sympathie directe avec la
 » personne qui agit , et sur une sympathie indirecte
 » avec la personne pour laquelle l'action de l'autre
 » est un bienfait. Quand nous nous mettons à la
 » place de la personne obligée , avec quelle tendre
 » et vive sympathie nous partageons sa reconnois-
 » sance ! Notre cœur s'unit aux plus ardens transports
 » de sa gratitude ; nous applaudissons également au
 » retour de services qu'elle cherche à rendre à son
 » bienfaiteur , et nous sommes blessés lorsqu'elle pa-
 » roît n'avoir qu'un foible sentiment du bienfait
 » qu'elle a reçu ; en un mot , le sentiment que nous
 » avons du mérite de ces sortes d'actions , de la
 » convenance qui se trouve à les récompenser , naît
 » entièrement des émotions sympathiques de recon-
 » noissance et d'amour que nous éprouvons pour un
 » bienfaiteur généreux , en nous mettant à la place
 » de la personne obligée. » Dans le chapitre où M.
 Smith compare la justice à la bienfaisance , il met
 l'ame à découvert ; et dans celui où il analyse le
 mérite de nos actions , il fait de l'homme livré à l'ac-
 tivité du remords , un portrait que nous ne pouvons
 ne pas transcrire. Que d'hommes pourront s'y recon-
 noître , si l'excès de la perversité n'étouffe pas en eux
 le tourment des souvenirs ! « Celui qui viole les lois

» les plus sacrées de la justice , ne sauroit réfléchir
» sur les sentimens qu'il inspire aux hommes , sans
» éprouver toutes les angoisses de la terreur , de la
» honte et du désespoir. Quand la passion qui l'a
» conduit au crime est satisfaite , et qu'il commence
» à réfléchir sur sa conduite passée , il ne peut ap-
» prouver aucun des motifs qui l'ont déterminé ; il
» se trouve aussi haïssable qu'il le paroît aux autres ;
» il devient pour lui-même un objet d'effroi , par une
» espèce de sympathie pour l'horreur qu'il inspire à
» tout le monde. Le sort de la personne qui a été
» victime de son crime , lui fait connoître , malgré
» lui , la pitié : la seule pensée de la situation où il
» l'a réduite , le déchire ; il déplore les funestes effets
» de sa passion ; il sent qu'ils la rendent l'objet de
» l'indignation publique. Cette pensée s'attache au
» fond de son cœur , et le remplit d'épouvante et
» d'horreur ; il croit être rejeté de la société des
» hommes , et pour jamais banni de leur affection.
» Dans l'excès même de son malheur , il ne peut es-
» pérer les douces consolations de la sympathie ; ce
» sentiment est banni sans retour du cœur de ses
» semblables , par le souvenir de son crime. Les sen-
» timens qu'il leur inspire sont précisément ceux
» mêmes qui le remplissent de terreur ; il voit par-tout
» des ennemis ; il voudroit fuir dans un désert in-
» hospitalier , où jamais l'aspect d'un être humain
» ne puisse se rencontrer ; mais la solitude est encore
» plus redoutable pour lui que la société. Sa pensée
» ne peut rien lui offrir que de désastreux ; elle n'est
» que la sombre prévoyance de sa misère et de sa

» ruine : l'effroi de la solitude le rejette dans le
 » monde ; il y cherche quelque appui , quelque pro-
 » tection dans la présence de ces mêmes juges , par
 » lesquels il sait bien que sa condamnation est presque
 » unanimement prononcée. Telle est la nature du
 » remords, de ce sentiment le plus redoutable de
 » ceux qui peuvent entrer dans le cœur humain ; il
 » naît de la honte, il naît de la conscience même du
 » crime, du regret de ses effets, de la crainte du
 » châtiment, suite certaine et reconnue du juste res-
 » sentiment de tout être raisonnable. »

Dans la troisième partie, le philosophe écossais s'attache plus particulièrement à chercher l'origine et la cause des jugemens que nous portons de nous-mêmes, et il pense que les principes d'après lesquels nous nous jugeons, sont les mêmes que ceux par lesquels nous approuvons ou nous désapprouvons la conduite des autres, et qu'en nous mettant, en imagination, à leur place, nous sympathisons ou non avec les sentimens et les motifs qui l'ont dirigée. Le désir de la louange, la crainte du blâme, sont les deux ressorts actifs des actions des hommes : mais rien ne prouve plus la foiblesse et la légèreté, que d'être flatté des éloges qu'on ne mérite pas : c'est ce qui est proprement *la vanité*, source des vices les plus ridicules et les plus méprisables, de cette affectation de mensonge habituel qu'on trouve dans le commerce du monde. L'insensé habileur qui veut captiver l'attention d'un cercle par le faux récit de ses aventures ; le fat important, qui se donne les airs d'un rang et d'un mérite qu'il sait

sait bien ne pas avoir, s'enivrent tous les deux des applaudissemens qu'ils excroquent ; mais celui qui, par sa conduite, s'est assuré de l'estime de ses semblables, se comploit dans l'idée que tôt ou tard elle lui obtiendra leur approbation. Que d'actions de courage ! que de sacrifices de ses veilles, de la vie même, sont perdus d'abord vis-à-vis des contemporains, et ne le sont pas pour celui qui les fait ! Il se place dans l'avenir pour être témoin de sa renommée ; il est la postérité pour jouir de sa gloire : le bruit des applaudissemens qu'il ne devoit pas entendre, retentit autour de lui ; la pensée de l'admiration des siècles erre avec complaisance au milieu de ses pensées. Désirer et même accepter les louanges non méritées, peut être uniquement l'effet d'une vanité méprisable. Désirer les louanges véritablement dues, c'est seulement désirer qu'on remplisse envers nous un devoir de justice. Un homme très-sensible est souvent plus abattu par le blâme qu'il a mérité, qu'il n'est heureux par les éloges qu'on lui donne. Un homme sage repousse toujours avec mépris des éloges non mérités, et il est quelquefois profondément affecté d'une censure injuste. Racine annonçoit à son fils, que les critiques les plus absurdes lui causoient toujours plus de peine que les éloges les plus flatteurs : ce fut le peu de succès de Phèdre, la plus belle tragédie peut-être de toutes celles qui existent dans aucune langue, qui l'éloigna du théâtre. On connoît ce que les plus légères critiques ont fait vomir de méchancetés et d'injures à Voltaire, et la Dun-

ciade de Pope est le produit de sa successibilité à quelques misérables pamphlets : c'est dans les arts de l'esprit principalement, que ceux qui les cultivent sentent plus vivement les éloges ou la critique : ceux qui s'occupent des mathématiques et des sciences naturelles, dont les travaux ont la vérité et la démonstration pour base, sont indifférens sur les jugemens qu'on en porte. La tranquillité de Newton ne fut point altérée par l'oubli où on laissa, pendant plusieurs années, son immortel ouvrage *des Principes mathématiques de la philosophie naturelle*. Les poètes et les grands écrivains en prose excitent toujours des factions littéraires où, des deux côtés, chacun est l'ennemi mortel de la réputation de son rival, et emploie souvent les moyens d'intrigue et de sollicitation les plus bas, pour assurer l'opinion publique à son parti. En France, Racine et Despréaux ne dédaignèrent pas de se mettre à la tête d'une cabale, pour abaisser d'abord la réputation de Perrault et de Quinault, ensuite de Fontenelle et de la Mothe (2). En Angleterre, l'aimable Adisson ne jugea pas indigne de la modestie de son caractère, de former une cabale du même genre, dont le but étoit d'étouffer le génie naissant de Pope. M. Smith attribue l'im-

(2) Racine n'a pu être un des chefs du parti qui étoit opposé à Fontenelle, mais sur-tout à la Mothe; celui-ci n'étoit encore connu, à la mort de Racine en 1699, que par une mauvaise pièce jouée aux Italiens : c'est à Boileau seul qu'il faut attribuer les persécutions du parti des anciens contre celui des modernes.

passibilité des uns et la sensibilité des autres à l'incertitude des jugemens qu'on porte sur les ouvrages de ceux-ci, dont le degré de mérite et de perfection dépend de la pureté et de la délicatesse du goût, au lieu que le succès des premiers est le produit de démonstrations évidentes et de faits incontestables.

En parlant des louanges ou du blâme que nous avons mérités ou démerités, l'auteur prouve que nous avons en nous un censeur sévère, mais impartial, qui nous présente nos actions telles, qu'elles sont indépendantes des jugemens des hommes : « Cet esprit intérieur, cette espèce de demi-dieu qui juge dans nos ames, semble, comme les demi-dieux des poètes, avoir une origine immortelle et une origine mortelle. Il paroît obéir à son origine céleste, quand ses jugemens sont l'empreinte ineffaçable du sentiment de ce qui mérite la louange et de ce qui mérite le blâme ; il semble rester soumis à son origine terrestre, quand il se laisse ébranler et confondre par les jugemens de l'ignorance et de la foiblesse humaine. Dans ce dernier cas, la seule consolation efficace qui reste à l'homme abattu et malheureux, est d'en appeler au tribunal suprême du juge clairvoyant et incorruptible des Mondes. Une ferme confiance dans la rectitude immortelle de ses jugemens, qui, en dernier ressort, proclament l'innocence et récompensent la vertu, nous soutient seule contre l'abattement et le désespoir d'une conscience qui n'a d'autre témoignage que le sien

» propre , quoique la nature ait cependant destiné
 » la conscience à être la sauve-garde de la tran-
 » quillité de l'homme comme de sa vertu. »

» Tous les hommes , mais sur-tout ceux qui pré-
 » tendent à la pénible fonction de gouverner leurs
 » semblables , doivent lire et méditer le profond cha-
 » pitre du *Pouvoir de la conscience* ; c'est dans
 » un de ses paragraphes qu'on trouve le portrait du
 » sage. « L'homme , d'un caractère ferme et constant ;
 » le sage , qui , dès l'aurore de sa vie , cherche à
 » se rendre maître de lui-même , reste supérieur
 » à ses passions au milieu du bruit du monde et
 » du soin des affaires , parmi l'agitation et l'injus-
 » tice des partis , au sein même des dangers de la
 » guerre , et semble garder la même contenance ,
 » et être affecté de la même manière , soit qu'il
 » vive avec les hommes , soit qu'il reste dans la
 » solitude. Il reconnoît souvent que cette mâle in-
 » dépendance lui est nécessaire dans les succès comme
 » dans les disgrâces , dans la prospérité comme dans
 » l'adversité , devant ses amis comme devant ses
 » ennemis. Jamais il n'oublie le jugement qu'un
 » spectateur impartial peut porter de ses sentimens
 » et de sa conduite ; jamais il ne permet à sa cons-
 » cience de cesser un moment de les surveiller. Il
 » s'est accoutumé à juger tout ce qui a rapport à
 » lui , avec les yeux de ce témoin intérieur. L'ha-
 » bitude lui a rendu comme nécessaire , de modeler
 » ou au moins de chercher à modeler , et sa con-
 » duitte extérieure , et ses sentimens sur ceux de ce
 » juge impartial et redoutable : il finit par s'iden-

» tifier tellement avec lui, qu'il en adopte tous les
» sentimens, et ne peut plus éprouver que ceux
» vers lesquels il le dirige. » Le philosophe oppose à
son sage l'homme dominé par l'avarice, l'ambition,
la vaine gloire, l'esprit de domination, par les
passions extravagantes qui attaquent et troublent la
paix de la société. • Examinez toutes les pages de
» l'histoire; rappelez-vous ce qui vous est arrivé
» dans le cercle de votre propre expérience; étu-
» diez avec soin la conduite de tous les hommes
» célèbres par leurs malheurs publics ou privés,
» et vous reconnoîtrez que la plupart de leurs in-
» fortunes n'ont eu lieu que parce qu'ils ont ignoré
» qu'il ne leur manquoit rien pour être bien, et
» qu'ils n'ont pas su qu'ils devoient rester tran-
» quilles et se trouver satisfaits. On peut appli-
» quer, avec justice, à l'avarice et à l'ambition;
» trompées dans leurs poursuites, cette inscription
» gravée sur la tombe d'un homme qui avoit essayé
» de perfectionner, par les médicamens, une consti-
» tution physique passablement bonne : *J'étois bien,*
» *j'ai voulu être mieux, et je suis ici.* » Les ra-
vages des passions sont bien plus funestes à la société,
lorsqu'elles s'emparent d'une nation entière divisée
sur ses intérêts. • Il y a souvent plus d'animosité
» entre des factions ennemies, pour des causes re-
» ligieuses ou politiques, qu'entre des nations, même
» en guerre l'une contre l'autre, et souvent aussi
» leur conduite est plus atroce. Les auteurs les plus
» graves, en établissant ce qu'on appelle *les lois*
» *des factions*, ont moins fait encore attention

» aux règles immuables de la justice, qu'en parlant
» de celles des nations. Jamais un homme de parti
» n'a mis en doute si on doit tenir sa parole à un
» ennemi, et même les plus célèbres professeurs
» de droit civil ou ecclésiastique ont débattu
» entr'eux, avec une sorte de fureur, la question
» de savoir si on doit tenir sa parole à un rebelle,
» à un hérétique. Il n'est pas, ce me semble,
» nécessaire d'observer que ces ennemis publics,
» ces rebelles, ces hérétiques ne sont autre chose
» (quand on en est venu aux plus violentes extré-
» mités), que les infortunés qui ont le malheur de
» se trouver du parti le plus foible. Dans une na-
» tion déchirée par les factions, il y a sans doute
» bien plus d'hommes dont l'animosité contagieuse
» de l'esprit de parti n'ait pas corrompu le juge-
» ment : si on peut en découvrir un seul, c'est un
» individu solitaire, isolé, sans aucune influence,
» exclus des deux partis, privé de leur confiance par
» sa candeur et par sa vertu, et qui, parce qu'il
» est un des hommes les plus sages, devient pré-
» cisément un des plus inutiles. De tels hommes
» sont l'objet de la dérision, du mépris, et souvent
» même l'aversion des chefs les plus violens des
» deux partis. Un véritable homme de parti hait
» et méprise la sincérité; et en effet, cette vertu
» le rend, plus qu'aucun vice, incapable d'agir
» comme homme de parti. Le spectateur impar-
» tial est, dans toutes les circonstances possibles,
» à une très-grande distance de ceux qu'entraînent
» la violence et la rage des factions ennemies. On

» peut dire que pour ceux-là il existe à peine un tel
 » spectateur sur la terre ; ils vont même jusqu'à
 » prêter leurs préjugés haineux à la divinité , et
 » ils la supposent animée de toutes leurs passions
 » furieuses. Les factions et le fanatisme sont donc les
 » plus fortes causes de la corruption de nos senti-
 » mens moraux. »

M. Smith étoit persuadé , comme nous l'avons observé , que l'usage et la mode avoient une influence sensible sur nos sentimens d'approbation ou d'improbation , en matière de morale ; aussi dans la cinquième partie de cet ouvrage , il appuie cette opinion sur des raisonnemens , sur des faits , sur des exemples. « La mode est différente de l'usage ,
 » dit-il , ou plutôt elle est elle-même un genre particulier d'usage ; la mode n'est point ce que tout
 » le monde porte , mais ce que portent les personnes
 » qui sont dans un rang et dans une situation élevée ;
 » les formes qu'elles adoptent sont regardées comme
 » élégantes et agréables , quoiqu'indifférentes en elles-
 » mêmes ; elles ne perdent leurs graces et leur
 » charme que quand elles sont adoptées par le
 » peuple. » Rien n'est plus inconstant que la mode qui décide du goût des habillemens et des meubles. Il n'en est pas de même des productions des arts : leur invention n'est pas si immédiatement soumise à l'empire de la mode. Un grand monument peut exister des siècles ; une chanson est conservée par une espèce de tradition , et passe à travers plusieurs générations : un beau poëme peut durer autant que le monde , et , pendant plusieurs siècles , fixer le style ,

le goût et la forme des ouvrages du même genre. Quand un auteur a été loué pour avoir épuré le goût de sa nation, le plus grand éloge qu'on puisse peut-être donner à un autre, c'est de dire qu'il l'a corrompu. Quintilien accusa Sénèque d'avoir corrompu le goût des Romains; Saluste et Tacite essayèrent le même reproche : on prétendoit qu'ils avoient fait adopter un style qui, quoique très-concis, très-élégant, manquoit de grace, de simplicité, de naturel. Quelles grandes qualités cependant, que celles qui couvrent de charmes tant de défauts ! Pope et Swift ont introduit dans la langue anglaise, l'un pour les longs vers, l'autre pour les courts, des formes différentes de celles qui étoient en usage avant eux dans les ouvrages de poésie rimée. L'élégance de Butler a fait place à la simplicité de Swift; la fougue indomptable de Dryden et la correction souvent prosaïque et fatigante d'Adisson, ne seroient plus des modèles maintenant, tandis qu'on cherche à imiter la nerveuse précision de Pope.

La coutume et la mode n'influent pas seulement sur les productions des arts; elles dominent encore nos jugemens relativement à la beauté des objets naturels. Combien les idées de la beauté, de la figure et du corps humain ne sont-elles pas différentes chez les différentes nations? La blancheur du tein passe pour un défaut sur la côte de Guinée; les lèvres grosses ou un nez écrasé y sont une beauté. Chez quelques peuples, les oreilles pendantes jusqu'aux épaules excitent l'admiration : en Chine,

une femme passe pour un monstre de laideur, si elle a le pied assez grand pour pouvoir marcher. Quelques sauvages d'Amérique attachent quatre planches autour de la tête de leurs enfans, et en pressent les os encore tendres et flexibles, de manière à lui donner une forme absolument carrée. Il ne faut cependant pas croire que le sentiment que nous avons de la beauté des formes extérieures soit absolument fondé sur l'usage. L'utilité de chaque forme, la convenance, relativement au but qui l'a fait choisir, nous la rend agréable, même indépendamment de la coutume.

Nos sentimens moraux ne sont pas indépendans, en totalité, de la mode et de l'usage; les formes les plus bizarres, les plus capricieuses auxquelles la mode nous accoutume, l'habitude nous les rend aimables; mais le caractère des hommes tels que Tibere, Claude Neron, Caligula, Robespierre, Marat, etc. est tel que la mode et l'usage ne sauroient nous empêcher de le détester. Les premiers nous inspirent toujours de l'effroi et de l'horreur; les seconds nous paroîtront toujours méprisables et odieux. Les sentimens moraux de l'estime et du blâme sont fondés sur les passions les plus fortes de la nature humaine: si on peut les employer, on ne peut jamais les pervertir entièrement. « La » mode va même quelquefois jusqu'à mettre en » vogue certains défauts, jusqu'à faire excuser cer- » tains vices, jusqu'à décrier certaines qualités qui » méritent de l'estime. Sous le règne de Charles II, » sous la régence de Philippe d'Orléans, on regar-

» doit le libertinage et la débauche comme la
 » marque d'une belle éducation : dans les idées
 » de ces temps, ces vices paroissent inséparables
 » de la générosité, de la franchise, de la grandeur
 » d'ame, de la loyauté.»

Les différentes professions dont les hommes s'occupent, habituent à certaines passions, et les conduisent nécessairement à des dispositions et à des mœurs très-diverses : ces mœurs particulières ont une convenance indépendante de la coutume. Un ecclésiastique a d'autres mœurs, d'autres goûts que ceux d'un militaire. Celui dont toute l'occupation a pour but de parler aux hommes de l'avenir qui les attend, de leur montrer les suites du crime, de les confirmer dans la pratique de leurs devoirs, ne peut s'éloigner des manières qui conviennent à cette profession, sans perdre l'estime et la confiance qui lui sont nécessaires pour persuader.

Les siècles et les climats donnent aux hommes des caractères différens, et leurs opinions sur le degré de bonté et de méchanceté varient selon l'usage de leur pays et de leur siècle. Le degré de politesse, dont on fait tant de cas en Angleterre, passeroit peut-être pour une basse adulation en Russie, ou pour de la grossièreté en France ; de même, le degré d'économie et de frugalité qui seroit regardé parmi la noblesse polonoise comme une avarice excessive, auroit l'air d'une prodigalité extravagante chez un bourgeois d'Amsterdam. Dans chaque siècle et dans les pays divers, la conduite des personnes les plus distinguées ou les plus estimées, est

la mesure du degré où l'on doit porter les vertus et les qualités ; mais les différentes circonstances faisant varier cette mesure , ont plus ou moins converti ces vertus en habitudes : les opinions des hommes sur l'exacte convenance du caractère de telle ou telle conduite , varient en conséquence.

Dans la sixième partie, qui traite du caractère de la vertu , M. Smith considère l'homme sous deux aspects différens ; d'abord , relativement à ce qu'il est pour son propre bonheur ; en second lieu, relativement à l'influence qu'il peut avoir sur le bonheur des autres. « La prudence est le premier caractère qui » peut contribuer au bonheur de l'individu ; le soin » de notre santé , de notre fortune , de notre rang , » de notre réputation , de tout ce qui peut intéresser » notre sureté , notre tranquillité , est proprement » l'objet de la vertu que l'on nomme *prudence*. » L'auteur entre ensuite dans l'énumération des qualités qui constituent l'homme prudent : une de ces qualités , la plus essentielle , est le respect pour les usages établis dans le monde. « Il doit donner à cet » égard , ajoute-t-il , un autre exemple que celui qui » a été donné par des hommes supérieurs en talens » et en vertus , qui , dans divers âges , depuis Socrate » et Aristipe jusqu'à Swift et Voltaire , depuis Philippe et Alexandre jusqu'au czar Pierre I^{er}. , se » sont trop souvent distingués par un mépris insolent et inconvenable des manières établies dans le » monde et dans la conversation ; exemple contagieux qu'ont fidèlement suivi tous ceux qui cherchoient à leur ressembler , et qui , ne pouvant

» atteindre à leurs talens , vouloient au moins imiter
 » leurs défauts. La prudence , unie aux autres vertus ,
 » constitue le plus noble caractère , comme l'impru-
 » dence , jointe au vice , constitue le caractère le plus
 » abject. »

En examinant quelle est l'influence utile ou nuisible du caractère de l'individu sur le bonheur de ses semblables, M. Smith traite de l'ordre dans lequel la Nature appelle nos soins et notre attention sur chaque individu. La Nature y a placé d'abord ceux pour qui notre sympathie est plus directe et plus déterminée, nos enfans, nos frères, nos sœurs : il observe que cette sympathie, cette affection naturelle s'affoiblissent à mesure que les liens du sang s'étendent et se relâchent. C'est dans ce chapitre qu'il discute les avantages et les désavantages de l'éducation publique et de l'éducation domestique, et il se décide pour la dernière. Cette question, qui a été si long-temps une matière d'observation et de discussion pour les hommes d'état et pour les philosophes, a plus généralement obtenu des résultats contraires à celui de notre auteur. Si nous osions manifester notre opinion particulière sur ce sujet, il nous seroit aisé de démontrer par des faits, et d'après les recherches que nous avons été chargés de faire, les avantages incontestables de l'éducation publique, envisagés sous tous les rapports, sur l'éducation particulière.

Après les liaisons du sang, les personnes qui, par leurs qualités personnelles, ont obtenu une affection d'estime, sont celles qui ont mérité notre confiance

et notre amitié : il y en a d'autres qui n'ont droit qu'à des égards, à quelques bons offices. De ces diverses modifications de sympathie, le moraliste écossais passe aux sentimens d'affection que la société nous demande : le pays qui nous a vu naître, le gouvernement sous lequel nous vivons, doivent nécessairement nous intéresser davantage ; ils nous sont chers, et pour nous-mêmes, et parce qu'ils réunissent tous les objets de nos affections. L'amour du bien public résulte nécessairement de ce sentiment : c'est cet attachement qui fait le vrai citoyen ; c'est lui qui, s'exerçant avec plus d'étendue et d'utilité, fait l'homme d'état, forme des alliances avec les nations, soit pour conserver, entretenir ce qu'on appelle la balance des pouvoirs, soit pour y maintenir la paix et l'harmonie. C'est ce désir du bonheur général qui, selon le cardinal de Retz, auroit fait sacrifier au comte d'Anaux sa propre vie, pour que le traité de Westphalie assurât la tranquillité de l'Europe. Le roi Guillaume montrait un grand zèle pour l'indépendance de tous les souverains de l'Europe ; mais ce sentiment n'étoit-il pas excité par sa haine pour la France, qui, à cette époque, sembloit menacer la liberté des autres puissances ? Cet esprit public ne se montre jamais mieux en bien ou en mal, que dans les temps de faction. « Au milieu même des troubles » et des désordres civils, un certain esprit de système se mêle souvent au véritable esprit public, » qui est fondé sur l'amour de l'humanité, et sur une » profonde sympathie pour les maux auxquels une

» partie de nos concitoyens est exposée. Cet esprit
 » de système a le même but que le plus noble esprit
 » public ; il l'exalte toujours, et souvent il l'enflamme
 » jusqu'à la folie du fanatisme. Les chefs du parti
 » mécontent ne manquent jamais de proposer quelque
 » plan plausible de réforme, par lequel ils prétendent
 » remédier aux maux actuels, et prévenir leur re-
 » tour ; ils présentent donc un nouveau modèle de
 » constitution, et altèrent, dans ses parties les plus im-
 » portantes, les systèmes du gouvernement qui a fait,
 » pendant plusieurs siècles, la paix, le bonheur et
 » la gloire de tous les sujets d'un grand Empire. La
 » majorité du parti réformateur est enivrée de la
 » beauté imaginaire du nouveau système qui n'a
 » point subi l'épreuve de l'expérience, mais qui leur
 » est présenté par leurs chefs, sous les couleurs les
 » plus brillantes : les chefs eux-mêmes, quoiqu'ils
 » n'aient songé dans l'origine, qu'à l'agrandissement
 » de leur fortune, deviennent peu à peu dupes de
 » leurs propres systèmes, et se passionnent pour une
 » réforme générale, comme leurs moindres partisans
 » et comme leurs plus zélés disciples. Mais, lorsqu'ils
 » se sont préservés de cet enthousiasme fanatique,
 » (ce qui arrive le plus souvent), ils n'osent pas
 » toujours tromper l'attente de leurs partisans, et
 » ils sont souvent obligés d'agir, malgré leur cons-
 » cience et leurs principes, conformément à l'illu-
 » sion générale : la violence des partis, repoussant
 » tout palliatif, tout tempérament, tout accord rai-
 » sonnable, en exigeant trop, n'obtient souvent rien ;

» et les abus qu'on eût pu détruire ou affoiblir par
» la modération, restent sans aucun espoir de re-
» mède. »

C'est à cette époque de notre histoire que nous devons engager les Français de lire et de méditer tous les chapitres de cette sixième partie, sur-tout ceux de l'*Amour* de la *Patrie* et de l'*Empire sur soi-même* : ils se convaincront que le vrai intérêt de notre propre bonheur doit nous conduire à la prudence ; que l'intérêt du bonheur des autres nous porte à la justice et à la bienfaisance. La justice nous éloigne de tout ce qui peut nuire au bonheur d'autrui ; la bienfaisance nous fait rechercher tout ce qui peut y concourir : la pratique de ces trois vertus ne peut produire que des effets agréables ou utiles, soit pour nous, soit pour les autres.

Les différentes questions qu'on doit examiner dans une théorie des sentimens moraux, terminent ces grands développemens que l'étude de l'homme a présentés au profond observateur de l'ame humaine. Il parcourt tous les systèmes des philosophes, tant anciens que modernes ; il analyse les uns avec clarté, il combat les autres avec force. Platon, Aristote, Zénon, font consister la vertu dans la propriété ou la convenance de nos actions ; Clarke la fait agir d'une manière conforme au rapport que les choses ont entr'elles ; elle règle notre conduite selon la convenance ou l'inconvenance qu'il peut y avoir dans l'application de certaines actions à certains objets, ou à certaines relations. Wollaston veut qu'elle agisse conformément à la vérité des choses ; Shasterbury

la place dans un certain équilibre entre toutes les passions : tous ces systèmes sont l'exposition plus ou moins exacte des idées fondamentales de la vertu. Epicure veut que la vertu soit la prudence : ce système, par lequel la vertu n'agit que de la manière la plus convenable pour obtenir les principaux objets de nos désirs naturels, s'accorde essentiellement avec ceux de Platon, d'Aristote et de Zénon. Les philosophes qu'on a nommés *Eclectiques* ou *Platoniciens modernes*, et dont le système a été dominant avant et après le siècle d'Auguste, faisoient consister cette même vertu dans la bienveillance. Les Pères de l'Eglise y trouvèrent tant de rapport avec le principe d'amour et de bienveillance, qui est le principal attribut de la nature divine, qu'ils le mêlèrent à leur ascétisme ; et après la réformation, il fut adopté par les hommes les plus savans et les plus religieux. Hutcheson, dans *ses Considérations sur la vertu*, a encore resserré ce principe de bienveillance, en observant que, lorsque des motifs étrangers se mêlent à une action qu'on croyoit dictée par la bienveillance, elle perd à nos yeux du mérite que nous lui trouvions, à proportion de l'influence que ces mêmes motifs ont sur elle. Par une conséquence naturelle, l'amour de soi est un principe qui ne peut jamais être vertueux, à quelque degré qu'il se trouve et quelque direction qu'il donne à ses actions ; il devient vicieux quand il est contraire au bien général. Ici M. Smith s'attache à montrer que les trois systèmes de convenance, de prudence et de bienveillance renferment toutes les définitions qu'on peut donner

donner de la vertu ; car il n'en est point qu'on ne puisse rapporter à l'une d'elles , quelque éloignée qu'elle en soit en apparence.

Il s'attache ensuite à combattre les systèmes licencieux et immoraux , tels que celui de Mandeville, qui, cherchant à anéantir toute distinction entre le vice et la vertu , attribue toutes les actions que nous nommons vertueuses , à la *vanité*. Tout son ouvrage , intitulé *Fable des abeilles* , ne tend qu'à prouver qu'il n'y a point de vertu réelle , et que ce qui passe pour vertu n'est qu'une chimère qui trompe les hommes ; et il établit ensuite que les vices privés sont avantageux à la société , puisque sans eux la société ne pourroit ni prospérer ni fleurir. Smith passe aux systèmes qui se sont formés sur le principe de l'approbation , c'est-à-dire , la puissance ou la faculté de l'ame qui nous fait trouver certains caractères agréables ou désagréables , qui nous fait préférer telle ou telle conduite , considérer l'une comme l'objet de l'approbation , de l'estime et des récompenses , et l'autre comme celui du blâme , de la censure et du châtiment. Les uns ont placé ce principe dans l'amour de nous-mêmes ou dans l'intérêt personnel , comme Hobbes ; les autres , dans la raison ; ceux-ci , dans les sentimens ; ceux-là , dans l'utilité : toutes les origines de nos sentimens moraux de sympathie s'éloignent plus ou moins du système de M. Smith.

Pour ne rien laisser à désirer , le moraliste termine son ouvrage en donnant quelques aperçus sur

les règles pratiques de la morale. « Comme les dif-
 » férens principes de morale sont susceptibles de plus
 » ou de moins de rigueur, les auteurs qui les ont
 » recueillis, et qui ont tâché de les réduire en sys-
 » tème, ont adopté deux manières différentes : les
 » uns ont suivi un mode vague et incertain, auquel
 » l'examen de chaque espèce de vertu particulière
 » devoit les conduire ; les autres ont porté, dans leur
 » philosophie, cette exacte sévérité de raisonnement,
 » dont elle seule est susceptible. Les premiers ont
 » écrit comme des critiques, les seconds comme des
 » grammairiens. » Parmi les premiers, on peut placer
 les anciens moralistes, et ensuite les casuistes des der-
 nières siècles ; les seconds sont les jurisconsultes.
 L'objet de la jurisprudence est de fixer les règles
 d'après lesquelles les juges et les arbitres doivent
 prononcer, et celui des casuistes est de déterminer
 les règles de la conduite de l'homme de bien. Ces
 deux sciences, distinctes dans leur but, se rap-
 prochent par les sujets qu'elles traitent : la plupart des
 auteurs qui ont voulu écrire sur la jurisprudence,
 ont décidé les questions qu'ils ont examinées, tantôt,
 suivant les principes de la jurisprudence, tantôt
 suivant les principes de la morale des casuistes. Les
 nombreux traités de morale de ces derniers, par
 leurs distinctions subtiles, par leurs raisonnemens
 métaphysiques, font naître dans les cœurs toutes
 les inquiétudes du doute, toutes les angoisses de la
 conscience, et produisent rarement ces sentimens
 de justice, de modestie, de véracité qui doivent sans

cesse conduire l'homme vertueux. Les ouvrages des jurisconsultes , sur chaque système de loi positive, sont également inexacts et incomplets, parce que leurs raisonnemens sur les vices et sur le perfectionnement des lois, ne les ont jamais conduits à rechercher quelles sont les règles naturelles de la justice , indépendamment de toute institution politique. Cicéron, dans ses *Offices*, Aristote, dans ses *Traitées de morale*, ne parlent pas de la justice d'une manière plus précise et plus complète. M. Smith s'étoit proposé de remplir cette lacune importante de l'histoire des lois, en publiant un ouvrage sur les principes généraux des lois et du gouvernement, et sur les différentes révolutions qu'ils ont essayés dans les différens âges de la société : une santé foible, mais plus encore des devoirs entièrement opposés aux objets de ses méditations, nous ont privés d'une production qui auroit complété les travaux auxquels son amour pour le bonheur public, son désir du perfectionnement des corps politiques, et l'instruction de ceux qui les gouvernent, l'auroient occupé pendant tout le cours de sa vie.

Peut-on espérer qu'un extrait, quelque étendu qu'il soit, fasse connoître et apprécier un ouvrage de la nature de celui-ci ? Non assurément. On seroit flatté si ce qu'on en a pu dire engageoit ceux qui ne sont pas entièrement occupés des frivolités du jour ou des dissensions de parti, à le lire avec réflexion, à le méditer sans préjugé, à en comparer

les principes avec nos actions. Que d'hommes auroient à rougir d'eux-mêmes ! Quelle lumière effrayante cette lecture jetteroit dans leur ame ! Ce traité de philosophie morale est le plus beau monument que l'homme ait pu élever à l'honneur de la nature humaine. Il est de notre devoir de rendre au traducteur toute la justice qui lui est due : correction, clarté, élégance, caractérisent le produit de ses veilles. On doit lui savoir d'autant plus de gré de s'être livré à une occupation aussi peu satisfaisante pour l'amour-propre, qu'elle n'est pas ordinairement celle des personnes qui, comme elle, réunissent aux présens de la nature, les agrémens de l'esprit et le charme des qualités sociales.

On fera connoître les huit lettres sur la sympathie, qu'on trouve à la fin du second volume.

A. J. D. B.

M O R A L E.

Le sage craint quand le ciel est serein : dans les tempêtes , il marchera sur les flots et sur les vents.

Morale de CONFUCIUS.

DES CONSOLATIONS , ou RECUEIL choisi de tout ce que la raison et la religion peuvent offrir de consolations aux malheureux : 13 vol. in-18 , figures.

QUE ce titre de la *Religion* unie à la raison , n'effarouche point certains lecteurs : c'est ici , pour la plus grande partie de ce recueil , la religion naturelle chez tous les peuples de l'Univers. Ce sont les principes des premiers philosophes de l'antiquité , de Platon , de Socrate , de Plutarque , d'Epicète , de Cicéron , de Sénèque , de Marc-Aurèle , etc. des poètes les plus célèbres , Homère , Pindare , Eschyle , Sophocle , Euripide , Horace. C'est la religion et la raison de Confucius chez les Chinois ; l'extrait des livres sacrés des Indiens , des Persans , des Arabes , des Turcs et de leurs poètes les plus célèbres.

L'auteur est surpris , et avec raison , qu'il existe des recueils pour toutes les connoissances humaines , et qu'il n'en existe point encore pour la plus difficile de toutes , celle de l'adversité , c'est-à-dire , sur le sujet qui l'exigeoit davantage , le plus nécessaire à l'homme , et en même temps le plus déli-

cat et le plus difficile à traiter ; car on sait , qu'une plaie trop récente et ulcérée est bien sensible , et s'irrite alors qu'on ose y toucher.

L'auteur de cette collection a pensé à cet égard , qu'elle ne pouvoit paroître plus à propos qu'à la suite d'une des révolutions d'Etat la plus considérable de toutes celles connues dans l'histoire ; révolutions qui toujours nécessairement entraînent avec elles le renversement des plus grandes maisons , comme des fortunes les plus riches et les plus brillantes. D'ailleurs , et dans quelque temps que ce soit , l'esprit le plus borné , à moins qu'il ne veuille absolument s'aveugler lui-même sur ce qui se passe tous les jours sous nos yeux et autour de nous , pourroit-il ignorer que le faite des grandeurs et la chute la plus prompte et la plus humiliante , en un mot , que la prospérité et l'adversité se touchent presque toujours de bien près ? Et quel est l'homme qui n'ait pas un ami , qui n'ait pas un parent dans sa famille , la victime de quelque revers ? Quel est l'homme encore qui nourrit en soi quelque semence de sentiment , de vertu et d'élévation , qui ne se trouve heureux de venir au secours de son ami , de son frère ; de pouvoir essuyer ses larmes et en faire tarir la source ! Au reste , l'infortune , les revers , les pertes ne sont pas pour l'homme le comble du malheur ; c'est le défaut d'instruction et de sagesse , dans l'adversité , qui en rendent l'aiguillon trop piquant , et le poids insupportable. Dans ces momens critiques , il a donc besoin d'un véritable ami , d'un sage , d'un consolateur : mais , on l'a

dit, que cette tâche est bien délicate et très-difficile à remplir. Le sommaire du tom. IV indique à cet égard , toute la prudence et les précautions dont il faut adroitement se servir pour gagner d'abord la confiance du malade , pour parvenir ensuite à pouvoir lui être utile.

Le grand avantage de ce recueil est que le malade , ou celui qui se chargera de fermer sa blessure , trouvera ici tout aprêté en quelque sorte , le baume propre et particulier pour chaque genre de plaie qu'il aura à guérir. Il est difficile en effet d'être à la fois plus éloquent , plus persuasif et plus consolant que Plutarque et Sénèque , sur la perte d'un *fil*s , sur la perte d'une *fil*le et de plusieurs *petits-fil*s ; sur la mort d'un *époux* , sur le *bannissement* du doux pays où l'on est né , sur la perte des *richesses* , et sur celle de la *santé* , plus précieuse que tous les biens du monde. Ailleurs , c'est le premier des philosophes et des orateurs romains , qui vous encourage , qui vous fortifie , et qui amortit les plus cruelles atteintes des chagrins , de la douleur et de la mort même. Tantôt ce sont des motifs de consolations dans la patience et le courage ; dans la confiance en une divine providence , par Sénèque , Salvien , Théodoret ; dans l'espérance de l'immortalité , par Socrate et Platon. Enfin , ce sont une infinité de moyens et de ressources contre les coups diversifiés de l'adversité. Ah ! combien d'ames trop sensibles , combien d'hommes estimés *penseurs* , qui se sont eux-mêmes défait de la vie , comme d'un fardeau qu'ils n'étoient point capables de sup-

porter, seroient encore existans s'ils avoient lu les tomes IX et X de cette précieuse collection; volumes où l'auteur repasse et rend nulles les principales causes qui peuvent porter l'homme foible et malheureux au suicide ! Là, ils auroient trouvé des motifs de courage, de fermeté et d'énergie contre les craintes de la vengeance et de la terreur; de quoi remettre un esprit égaré et en démence, un malheureux, la proie du fanatisme ou des remords des plus grands crimes; enfin, ils y auroient trouvé du soulagement et des appuis dans toutes les positions les plus fâcheuses et les plus désespérées de la vie.

Pour servir la cause sublime de la vertu, qui se perfectionne dans l'adversité, rien dans ce recueil n'est plus énergique et plus lumineux à la fois, que le rapprochement de la morale des divers sages sur les épreuves réservées trop souvent aux gens de bien : c'est ici comme un faisceau d'armes et de lumières qui remplissent en même temps ce double objet.

L'auteur de cet ouvrage a su encore, par des *abrégés historiques*, et dans des *notes explicatives*, mêler aux grandes maximes de la morale, les exemples les plus frappans qui en confirment les leçons, soit par l'héroïsme de la vertu, soit par la seule inspection des revers les plus éclatans dans les différens âges du monde. A l'appui de cette morale, et de cette histoire philosophique de l'instabilité des choses humaines, l'éditeur a joint un nombre d'estampes sur des sujets choisis et re-

latifs au contenu du recueil. Ces estampes achèvent à l'œil, l'effet des impressions que la raison et l'éloquence des premiers orateurs et des plus grands philosophes de tous les siècles avoient déjà pu faire sur l'esprit et le cœur de ses lecteurs. Ces gravures, par le choix des objets et par leur correction, méritent quelques détails particuliers.

Cet intéressant ouvrage est orné de huit charmantes estampes : pour en faire l'éloge, il suffit de dire qu'elles sont gravées par le citoyen GAUCHER. Dans toutes, on reconnoît l'expression, le sentiment et le caractère des principaux personnages qui en font le sujet ; elles sont toutes exécutées avec ce burin moëlleux et suave qui distingue les productions de cet excellent artiste. Les dessins sont dus au génie du citoyen MONNET, dont le style noble et pittoresque est également estimé du public et des gens de goût. Les principaux sujets qu'il a composés pour les *Consolations*, sont : « *Marius* assis sur les ruines de » Carthage ; *Socrate* s'entretenant avec ses amis, » sur l'immortalité de l'ame avant de boire le fatal » breuvage ; *Apollonius* auprès du tombeau de » son fils ; c'est là que ce père infortuné vient lire » le traité de Consolation de Plutarque. On voit » sur la figure de ce malheureux père, que cette » lecture commence à parler à son cœur ; *Cicéron* » immolé par les satellites des Triumvirs, et plu- » sieurs autres sujets de ce genre. » Dans tous, on remarque une composition poétique, jointe à un effet piquant et harmonieux.

Pour compléter ce cours universel de morale et

de philosophie , puisées dans la religion de tous les peuples , on a eu soin de rapprocher dans les quatre derniers volumes de cette collection , les plus beaux passages de Tertulien , Basile , Cyprien , Chrysostôme , Théodoret , Salvien , Gerson , etc. Ces derniers fragmens ne départent point les premiers ; et l'on ne peut s'empêcher d'avouer avec Fontenelle et le philosophe de Genève , que la morale évangélique n'est pas moins consolante pour les malheureux , que celle de Socrate et de Platon.

L'auteur , qui a mis à contribution les moralistes les plus célèbres , anciens et modernes ; qui a su glaner jusque chez les Italiens , qui a extrait un morceau précieux de Pétrarque , auroit pu moissonner avantageusement chez le peuple entre tous , réputé *penseur* , par Montesquieu , Rousseau , Voltaire , et par plusieurs autres de nos meilleurs écrivains ; je veux dire , chez les philosophes et les poètes anglais. Les œuvres de Shakespear , de Milton , de Pope , d'Adisson , de Stœle et de quelques autres , lui auroient abondamment fourni d'excellens morceaux , qui auroient enrichi et fortifié cette série morale et philosophique. Les auteurs allemands auroient pu lui offrir encore une récolte non moins avantageuse.

On auroit pu aisément multiplier davantage les passages en vers. Les vers qui se mêlent à la prose l'embellissent , lui donnent de l'agrément , et y produisent un autre grand avantage : ils s'impriment plus aisément dans la mémoire , et s'y retiennent plus long temps. La poésie , dans un sujet aussi sé-

rieux et d'aussi longue haleine , auroit par intervalles , délassé et rafraîchi en quelque sorte le lecteur. On remarque à cet égard , plusieurs passages que les deux Racines et quelques autres poètes français ont supérieurement traduits en vers. L'auteur auroit pu rappeler ces imitations , ou en place du texte , ou au bas des passages , comme en note.

Nos académies avoient couronné un nombre de sujets traités en vers , sur la *mort d'un père , d'un fils , d'une épouse , d'un ami*, et sur plusieurs autres événemens malheureux de la vie. Divers recueils de poésies renferment encore des élégies sur la mort des personnes qui étoient chères à leurs auteurs (1). On auroit désiré que toute cette collection en prose eût été terminée par un ou deux volumes de poésies , contenant un choix des meilleures pièces en vers sur ces différens sujets : on auroit mis en tête la belle ode de Malherbe , imitée de celle d'Horace.

Ta douleur , Duperrier , sera donc éternelle ?

Ma'gré ces moyens d'améliorations que nous soumettons à l'auteur , et qu'il sera toujours temps de

(1) Voyez *Elite des poésies fugitives* , tom. V , pag 255 , une pièce de vers adressée à une mère sur la mort de son fils : *Œuvres choisies de M. Gessner , en vers français*. Paris , 1774 , in-12 , une ode de Haller , sur la mort de son épouse : *Œuvres du citoyen Vigée*. Paris , Desenne , an VI , une pièce de vers de l'auteur , sur la mort de son propre fils , etc. etc.

réaliser dans leur plus grande partie , on ne peut que lui savoir gré d'un but aussi louable , et de la manière dont il a su y atteindre.

Les traductions du grec , du latin , etc. bien choisies , sont des meilleurs littérateurs. On y distingue celles du citoyen Ricard , qui a bien mérité de la république des lettres , comme *traducteur* à la fois élégant et fidèle ; par son *poème de l'astronomie* , qui fera époque dans notre ère poétique ; et dans tous ses ouvrages , par des *notes* savantes qui montrent autant de goût que d'érudition

Ce recueil précieux par son contenu , par son exécution typographique , et par ses accessoires , les ornemens d'un burin pur , élégant et spirituel , mérite de faire suite à la bibliothèque nombreuse dans ce même format *in-18* , exécutée par les premiers artistes de la capitale , de nos meilleurs auteurs (philosophes, politiques, philologues, poètes, romanciers, etc.); bibliothèque dans sa majeure partie , plus agréable et plus amusante , je l'avoue , mais à coup - sûr moins utile et moins importante que cette nouvelle collection.

On la trouve à Paris , chez LE CLERC , imprimeur-libraire , rue Saint-Martin , près la rue aux Ours.

Le prix des 15 vol. in-18 , ornés de huit estampes , est pour Paris , de 22 liv. 10 sous , et 27 liv. franc de port pour les départemens.

Il en a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, figures avant la lettre : leur prix est de 45 liv. pour Paris, et de 50 liv. pour les départemens.

E. B.

PHILOLOGIE.

*ST.-L*** A CHARDON-LA-ROCHETTE,*

*SUR un livre rare et fort peu connu, intitulé :
Omnium horarum Opsonia. Francfort, 1614,
in-8°.*

MODICÆ fidei, quare dubitasti ? Vous pensiez, mon cher voisin, que ce livre qui m'étoit promis depuis plus de six mois, que l'on me disoit arrivé à Paris depuis cinq semaines, et que l'on ne m'apportoît pas, je ne le recevrais point ; vous regardiez la promesse de mon ami comme une gasconnade... Eh bien ! hier, trois heures après votre aimable visite, mon ami entra chez moi, le livre à la main, me priant de l'accepter et d'excuser le long retard...

Et qu'est-ce que ce livre ? Vous vous rappelez que, d'après ce que m'avoit dit le propriétaire du volume, qui ne l'avoit pas vu depuis deux ans, je vous manifestai le soupçon que j'avois sur ce titre ; et que je vous dis que ce pourroit bien être le masque de

quelque livre très-connu : vous repoussâtes ce soupçon.... J'avois pourtant raison sans le savoir. Ces prétendus *Omnium horarum Opsonia* ne sont autre chose que l'Anthologie grecque-latine, publiée par Jérôme Megiser, à Francfort, *sumptibus Authoris* (circonstance remarquable), en 1602, in-8°. J'avois heureusement encore votre exemplaire de Megiser ; il m'a servi pour me convaincre de l'identité des deux livres.

Ce Megiser, comme vous savez, présente en tête douze feuillets liminaires pour le titre, la dédicace, l'avis au lecteur, concernant le sujet de l'Anthologie ; trois tables, la première, des matières, la seconde, des auteurs des épigrammes de l'Anthologie, et la troisième, des traducteurs latins des épigrammes employées dans le volume ; enfin, deux pièces de vers élégiaques à la louange de Megiser et de sa compilation. Le fripon qui a voulu débarrasser le magasin du libraire, où étoit un certain nombre d'exemplaires du livre, a commencé par déchirer ces douze premiers feuillets ; puis il en a substitué huit autres seulement, pour son beau titre, l'avis au lecteur (1), la première des trois tables, et pour un petit poëme en vers élégiaques, de Conrad Celtès, intitulé : *Quòd diversi ad diversa studia nati sint ; se verò ad amorem natum esse scribit* (2).

(1) A la septième ligne de cet avis au lecteur, l'imprimeur de Megiser avoit mis *χρῆλον* au lieu de *κόκλον*. Le faussaire n'a pas seulement daigné corriger cette faute.

(2) Les œuvres de Conrad Celtès furent imprimées à Nu-

Le faussaire a donc retranché celles des pièces liminaires qui pouvoient faire reconnoître le livre de Megiser (3) : il a retranché les deux tables d'auteurs , et il a rempli les sixième , septième et huitième feuillets par le poëme de Conrad Celtès. C'est tout ce qu'il y a de nouveau dans les *Omnium horarum Opsonia*, imprimés à Francfort, *curante Johanne-Jacobo Porsio* , en 1614. Ces huit premiers feuillets exceptés, le volume ne présente rien, absolument rien, autre que l'ouvrage de Megiser, dont la première partie a 560 pages, et la deuxième 535. Je vous envoie les deux volumes ; voyez vous-même : *Vide pedes , vide manus ; noli esse incredulus.*

Maintenant, que M. B...., littérateur hollandais, se targue tant qu'il voudra de la possession des *Omnium horarum Opsonia* : nous savons désormais

remberg en 1502, *in-4°* , grand format , avec fig. en bois , édition très-rare, dont les exemplaires de Sainte-Geneviève et des Quatre-Nations sont défectueux de la deuxième partie toute entière. Celui de la bibliothèque nationale , est bien complet , mais court de marges : la pièce de Celtès, reproduite, on ne sait pourquoi, dans les *Opsonia*, est la dixième élégie du second livre *Amorum* de Celtès. Il y a de ce poëte, quatre livres d'Odes qui ne sont pas dans l'édition susdite de 1502, et qui furent imprimées à Strasbourg en 1513, *in-4°*.

(3) Jérôme Megiser , auteur de plusieurs ouvrages (entre'autres d'une Grammaire Turque imprimée en 1612 , et des Annales de Carinthie , publiées en 1608, *in-folio*), ne mourut qu'en 1616. Ainsi la friponnerie se fit pendant qu'il vivoit encore, à son insu ou de son aveu , c'est ce que j'ignore.

ce que c'est que ce prétendu trésor. Mais est-il concevable que Fabricius, dans sa Bibliothèque Grecque (tom. II, pag. 699 et 700), indique froidement ces *Opsonia*, imprimés en 1614, et puis l'Anthologie *cum paraphrasi metricâ Hieron. Megiseri*, Francof., 1602, sans avoir vu ni l'un ni l'autre, sans se douter seulement que c'est un seul et même ouvrage, et que ce n'est point une *paraphrase* en vers de l'Anthologie, par Jérôme Megiser, qui n'a traduit lui-même qu'un petit nombre d'épigrammes (4) ? Est-il concevable que David Clément nous donne (*Biblioth. curieuse*, tom. I) un long article sur l'Anthologie, sur sa traduction par Eilhard Lubin, etc. sans dire un seul mot de la compilation de Megiser ni des *Opsonia* ? Concevez-vous que Freytag, au tome II, pag. 781-793 de son *Adparatus litterarius*, parle de diverses éditions et traductions latines, même de l'édition donnée par les Jésuites de la Flèche, en 1624, in-8°, sans faire la moindre mention du recueil de Megiser ni des *Opsonia* ? Megiser, sous le titre *Anthologia*, 1602, est pourtant un livre peu commun, et il est encore plus rare sous le masque d'*Omniium horarum Opsonia*, de 1614. J'ai compulsé plusieurs catalogues, et je ne me rappelle l'avoir trouvé sous ce dernier

(4) M. Harles, dans sa nouvelle édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius, a-t-il laissé ces deux fautes ? Voir le tome IV de cette édition, répondant aux pages 699 et 700 de l'ancienne ; mais je n'ai que les deux premiers volumes de cette nouvelle édition.

titre, que dans la *Bibliotheca Oizeliana*, imprimée à Leyde en 1687, in-8°. , partie II, pag. 311, n°. 308. A l'égard de nos bibliographes français de livres rares, Debure, leur oracle, n'ayant point parlé de notre volume, il est tout simple que les Osmont, les Cailleau, n'en aient rien dit non plus.

Ces éclaircissemens, que j'écris rapidement à l'instant où je reçois les *Oponia*, vous seront sûrement agréables : si vous croyez qu'ils puissent être utiles aux littérateurs et aux bibliophiles, faites-les *emmagasiner* bien vite ; *per me licet*. AVE de tout le cœur.

S. L***.

P. S. Croiriez-vous que le docte abbé *Morelli* a pris, comme tant d'autres, l'*Anthologicum græco - latinum* de Michel Neander, imprimé à Bâle en 1556, in-8°. , pour une édition grecque-latine de l'Anthologie? Voyez son catalogue de Mafée Pinelli, tom. II, pag. 257, n°. 4063. La *Biblioteca portatile degli autori classici*, publiée à Venise en 1793, in-8°. , deux volumes, par Mauro Boni et Barth. Gamba, copie la même bévue à la page 84 du tome Ier. Je ne désespère pas de voir dans quelque catalogue, les *Dissertationes ANTHOLOGICÆ* de Georges-Chrét. Gebaver, imprimées à Leipsic en 1733, in-8°. , comme un livre qui traite de l'Anthologie grecque.

R É P O N S E.

VIDEO quia Propheta es tu, me suis-je écrié lorsqu'ouvrant votre gros *in-8°*. j'ai reconnu tout de suite mon bon Megiser, et me suis rappelé vos justes soupçons sur cette *fraude*, qui certes ne peut être nommée *pieuse*. Ainsi, mon cher voisin, je courois depuis dix ans après le faux Sosie, tandis que le véritable logeoit depuis douze au moins sous le même toit. Pauvre espèce humaine, tu es donc condamnée à poursuivre sans cesse des phantômes!

Vous voulez savoir si, dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, on a arraché le masque au faussaire. Non; il occupe toujours la même place parmi les extraits de l'*Anthologie*, pag. 446; mais l'éditeur, trompé par Hamberger, a cru que le véritable Megiser renfermoit l'*Anthologie* entière. Il a substitué pourtant son titre véritable au titre ridicule que lui donne la première édition de Fabricius: les trois index y sont bien énoncés; mais l'éditeur ajoute: *Hæc editio rara continet VII libros. In tertio indice enumerantur 93 interpretes. Vid. Hamberger, Zuverlässen Nachrichten, tom. IV, pag. 570. Fabricius eam editionem enumerarat in catalogo librorum singulorum vel epigrammatum selectorum.* Cependant Fabricius avoit raison de ranger parmi les *Selecta* le recueil de Megiser, puisqu'il ne renferme que des extraits des livres I, II, III, IV, VI, VII de la

collection de Planude, et qu'il ne s'y trouve pas une seule épigramme du livre V. Dans le VII, dont les fleurs si fraîches, si vivement, si diversement coloriées, invitent toutes les mains à les cueillir, 113 sur 210 ont été seulement traduites, soit que les interprètes aient craint de les faner, soit qu'ils aient été retenus par cette pudeur que j'appellerois volontiers avec Apulée, *asinalem verecundiam* (1).

Comme M. Harles donnera sans doute pour ce quatrième volume, des *addenda* et *emendanda*, il me saura gré de relever ici quelques autres erreurs qui lui sont échappées dans ce chapitre, et de lever quelques-uns de ses doutes. Un homme seul ne peut fournir une si longue et si pénible carrière : il ne peut tout voir par ses yeux ; il est obligé de s'en rapporter aux catalogues, presque toujours précipitamment et par conséquent négligemment faits, ou bien d'empunter les yeux d'amis qui souvent n'apportent pas à ce travail minutieux toute l'attention nécessaire. Chacun doit donc venir au secours de l'homme laborieux qui a eu le courage de se charger d'une entreprise aussi pénible pour lui qu'elle est utile aux lettres.

1°. Page 419, note *f*. La scholie grecque du ms. Palatino-Vatican, pages 81--82, que M. Harles a trouvée écrite de la main de Fabricius sur la marge de son exemplaire, n'est rien moins qu'exacte. Au lieu de κεφαλῆς, il faut lire κεφαλᾶς. (Dans la dernière ligne de cette page, ὑποστρακται, au lieu d'ὑποστράκται, est sûrement une faute d'impression) ; au lieu de κικλίφ, il faut lire πικρίφ. Ensuite ces

mots ὅτι ὁ Μελεάγρος κ. τ. λ. doivent former une nouvelle scholie qui finit par ceux-ci ἐν Κῶ τῆ νήσῳ. Ces deux scholies occupent, dans le ms., le milieu de la marge de la page 81 : une partie de celle de la page 82 est remplie par la scholie οἱ τῶν ἐπιγραμμάτων κ. τ. λ. dans laquelle il faut lire συνῆξεν ὁ Μ. au lieu de συνέλαξε ὁ Μ. Elle finit à Διοκλέα. Viennent ensuite les deux petites scholies suivantes :

Ζήρει τὴν πόλιν Μελεάγρος ἐν τῷ Στεφάνῳ.
Γαδάρηνος ἦν, ὡς ἐν τοῖς ἔμπροσθεν αὐτοῦ ἐπιγράμ-
μασι. Ἐμνημόνευσεν. ἤκμασεν ἐπὶ Σελεύκῳ τῷ ἑσχατῷ.

J'observerai encore que, dans la note marginale de Fabricius, plusieurs noms sont autrement orthographiés que dans le ms. ; mais cela nous meneroit trop loin.

Page 420--21, note g. On lit dans le ms. p. 83 : ὃν ἐποίησε κατὰ μίμησιν Μελεάγρος, συνῆξας δὲ κ. τ. λ. Après Κριναγόρος, il faut ajouter Ἀγησίφιλῳ.

Page 426, la scholie grecque, recueillie, comme les autres, sur la marge de l'exemplaire de Fabricius, est également tronquée. Après ces mots : τῶν μεγάλων, on lit dans le ms. page 83 ἔγραψεν δὲ καὶ ἱστορίαν καὶ τὰ ἐπονομαζόμενα Δαφνιακά. ἔγ. δὲ κ. τ. λ. Mais outre cette scholie marginale, on lit encore dans le ms. le titre suivant, en tête de la préface d'Agathias.

Ἀγαθῆς σχολαστικῆς Ἀσιανῆς Μυριναῖς συλλογῆς νέων ἐπιγραμμάτων, ἐκθεβείσα ἐν Κωνσταντινικῇ πόλει πρὸς Θεόδωρον Δεκαβρίωνα τὸν Κοσμᾶ... εἶρηται δὲ τὰ προοίμια μετὰ τὰς σιτηχεῖς ἀκροασεῖς τὰς κατ' ἐκείνο καιρῶν γενόμενας.

Cette préface, encore inédite, est composée de

46 vers iambes, et de 87 alexandrins. Les quatre que cite ici l'éditeur, sont les 104-7; mais on lit dans le ms. v. 104 :

Μιῆδ' ὑπὸ συζύγι βίῳλῳ, et v. 106, ἐξ ἐλέγγοιο.

2°. La Muse de Straton, Παιδικὴ Μῦσα, renferme 220 épig. toutes ont été disséminées dans les Analectes de Brunck.

3°. Je puis donner des renseignemens sûrs touchant le manuscrit de Philaras, qui avoit appartenu à la bibliothèque de Coislin : je l'ai copié d'un bout à l'autre ; mais comme vous et notre illustre et commun ami Van Santen désirez avoir quelques notices sur Philaras, et que j'en ai ramassé d'assez curieuses, je réserve cet article pour une autre lettre, afin de ne pas trop alonger celle-ci.

4°. Ce fut Warton qui, en 1766, fit réimprimer à Oxford, avec une préface de sa façon, les trois livres de l'Anthologie de Constantin Céphalas, que Reiske avoit publiés à Leipsic en 1754 ; mais il supprima les notes de ce dernier, où il y a beaucoup de choses inutiles, hasardées, ridicules même, mais qui fournissent pourtant beaucoup de renseignemens utiles. C'est ce même Warton qui a donné dans la même ville, en 1770, en deux vol. in-4°, une édition de Théocrite, recommandable par les dissertations excellentes dont l'immortel Toup l'a enrichie ; mais pour que les exemplaires soient complets, on doit trouver à la fin du second volume les *Curae Posteriores* de Toup, imprimées à Londres en 1772.

Ce cahier précieux manque dans beaucoup d'exemplaires.

5°. Page 430. M. Harles semble adopter la conjecture du savant évêque d'Avran ho. Il a tort. Plauude n'est point auteur des titres ou *lemmes* qu'il a mis à un petit nombre d'épigrammes. Il les avoit trouvés dans le recueil de Constantin Céphalas, et presque toujours il les a dénaturés. Par exemple, voici celui que porte dans le ms. p. 472, l'épigramme qui a donné lieu à la fausse conjecture de Huet.

Ἰωάννης ποιητῆς, τῆς Βαρθολομαίου εἰς λυγρὸν ἔχον Πίνδαρον.

"Αἶθε σε, Πίνδαρε, μάλλον ἐμοῖς ἐκάθηρα εἰέθροισι,
Καὶ κεν ἄριστον ὕδαρ τ' ἐμὸν ἔφησθα μόνον.

Mais ce savant évêque, qui n'étoit pourtant aux yeux de J. B. Rousseau qu'un *savant à vision*, un *génie assez borné* (a), a très-bien développé le sens de cette épigramme dans une note marginale de son exemplaire : *Utinam te, Pindare, aquis meis abluissem, potius quam reliquos qui huclavandi caussa venire solent; meam utique aquam duntaxat optimam dixisses.* Je remarquerai en passant, qu'une partie seulement de ces notes marginales, portées sur son exemplaire, édition de Wetchel, furent envoyées à Grævius et publiées par lui. Je les donnerai en entier dans mon édition.

6°. Pag. 434. Il est indubitable qu'il n'existe en Europe, à moins que ce ne soit dans quelque bibliothèque de Constantinople, d'autre manuscrit de

(a) Voyez ses Lettres, tom. I, pag. 133.

la collection de Céphalas , que celui qui passa de la bibliothèque palatine dans celle du Vatican , et qui fait partie de ceux que le pape nous a fournis (2). Tous les autres , répandus en Europe , et connus sous le nom d'Anthologie inédite, en sont émanés. Je ne connois que trois copies entières de ce manuscrit unique ; celle que Dorville fils tient ensevelie , avec les papiers précieux de son père , dans quelque coin de l'Angleterre ; celle que le duc de Saxe - Weimar a achetée des héritiers de Spalletti , et celle que je possède. Tous les autres manuscrits ne sont que des extraits plus ou moins étendus du manuscrit palatin , comme je l'ai déjà dit dans ce Magasin , deuxième année , tom. I , pag. 92 et suiv. Le plus considérable de ces extraits est celui de la Barberine (3), dont M. Harles donne la description , pag. 435-7, d'après une lettre de M. Schow ; mais ce savant Danois s'est trompé lorsqu'il lui a écrit : *Id autem apographum transcriptum est ipsa Holstenii manu , quæ mox agnoscitur , EX CELEBRI ILLO APOGRAPHO SALMASIANO quod , dum Lucas Holstenius Parisiis agebat , IN BIBL. REGIA servabatur.*

La bibliothèque du roi , ni aucune bibliothèque de Paris , n'a jamais possédé ce prétendu *CELEBRE APOGRAPHUM SALMASIANUM* : Saumaise avoit d'abord collationné sur un exemplaire de l'édition de Wechel que j'ai sous les yeux , les épigrammes qui composent le recueil de Planude ; ensuite il avoit porté en différens temps , sur des cahiers particuliers , à mesure qu'il les rencontroit ,

les épigrammes inédites ou qu'il croyoit telles (4). Ces cahiers, il les communiquoit avec une générosité peu commune aux savans qui le pressoient de leur faire part de ces trésors nouvellement découverts ; mais on avoit toujours soin de les lui renvoyer après en avoir pris copie(5) : on ne sait aujourd'hui ce que sont devenus ces cahiers. Jusqu'au moment où le manuscrit de Guyet, copié de la main de Guyet, entra dans la bibliothèque du roi, après la mort de Ménage (6), qui l'avoit acheté après celle de Guyet, et qui le légua à son secrétaire Simon de Valhebert, il n'y exista aucun manuscrit de l'Anthologie inédite.

7°. Pag. 439. Je suis possesseur de l'exemplaire de l'édition d'Alde, 1503, *cum notis manuscriptis viri docti sæculi XVI*, qui faisoit partie de la bibliothèque de Pinelli, n°. 4057 du catalogue. Comme ce livre étoit dans sa première reliure, assez usée, on lui avoit donné un surtout de parchemin. En l'ôtant, afin d'examiner toutes les notes dont l'intérieur de la couverture est tapissé, j'ai trouvé la suivante, d'une main italienne de la fin du seizième ou du commencement du dix-septième siècle : *Lib. precioso per le note che sonno del già ecc.º senclittico* (c). Comme le parchemin cachoit entièrement cette note, elle a sans doute échappé à la sagacité du savant abbé Morelli, qui a rédigé le catalogue de cette biblio-

(b) Arrivée le 23 juillet 1692.

(c) Je copie exactement.

thèque, catalogue également recommandable par le grand nombre de livres précieux qu'il renferme, par le portrait admirable de Pinelli, dessiné et gravé par le célèbre Bartolozzi, avec cette finesse de burin et cette grace qui le distinguent; par les belles gravures qui ornent le cinquième volume; enfin, par la manière savante avec laquelle il a été rédigé. Aucun homme, un peu au fait de l'histoire littéraire, n'ignore que M. l'abbé Morelli partage avec vous, mon cher et illustre voisin, la gloire d'être en bibliographie et en histoire littéraire, l'un des premiers hommes de l'Europe.

Je suis bien fâché que ce maudit surtout de parchemin ait dérobé à ses yeux la note italienne que je viens de rapporter; elle lui auroit peut-être donné l'éveil sur ce *già eccellentissimo sinclettico*: Ce sénateur, défunt depuis quelque temps, à qui ces notes marginales et interlinéaires sont dues. Ce savant bibliothécaire de Saint-Marc vient de m'envoyer une brochure extrêmement intéressante, élégamment imprimée sur papier fort, à Bassano, chez les Remondini, in-8°. de 66 pages.

DIONIS CASSII HISTORIARUM ROMANARUM FRAGMENTA, CUM NOVIS EARUM DEM LECTIIONIBUS, A IACOPO MORELLIO, Bibliothecæ Venetæ præfecto, nunc primum edita. Je vous la communiquerai, et en rendrai compte dans ce journal.

(La suite au numéro prochain.)

NOTES.

(1) Nous lisons dans une lettre de Pline le jeune (a) : *Si nonnulla tibi petulantiora paulo videbuntur, erit eruditionis tuæ cogitare summos illos et gravissimos viros, qui talia scripserunt, non modo lascivia rerum, sed ne verbis quidem nudis abstinuisse : quæ nos refugimus non quia SEVERIORES (UNDE ENIM ?) SED QUILA TIMIDIORES SUMUS.* Apulée, dans son Apologie (b), nous apprend que l'empereur Hadrien écrivit sur la tombe du poète Voconius son ami :

Lascivus versu, mente pudicus eras.

Plusieurs Pères, grecs et latins, rapportent des anecdotes, des traits d'érudition d'un rare cynisme; et, pour ne pas sortir de notre sujet, l'évêque d'Avranches, qui certes joignoit une grande piété à une érudition universelle, n'a pas craint de copier le manuscrit de Guyet avec les notes qui l'accompagnent, d'y joindre deux excellentes tables pour les auteurs et les matières, de noter sur les feuillets blancs du commencement et de la fin les épigrammes qui sont rapportées dans différens auteurs sacrés et profanes, et d'en transcrire quelques-unes. Celles qu'il avoit oubliées dans cette copie, il les a notées ou portées en entier sur le feuillet blanc de son exemplaire de l'édition de Vvechel : il nous apprend lui-même, selon sa coutume, que ce dernier travail fut terminé le 28 mai 1679.

(2) Le Pape étoit si jaloux de conserver ce manuscrit, qu'il le fit porter à Terracine avec ses bijoux les plus précieux ; mais nos commissaires le firent rapporter; et s'apercevant

(a) Liv. IV, 14.

(b) Pag. 13, ed. Pricœi. Paris, 1635, in-4^o.

qu'il avoit été relié à neuf et que l'Anacréon en avoit été détaché, ils firent rapporter aussi l'Anacréon, et ces deux parties ne furent comptées que pour un seul manuscrit. Je vous promets, mon cher voisin, de l'examiner *intus et in oute*, et de mettre à cet examen tout le zèle et toute la patience que vous me connoissez pour cette sorte de travail. Je vous jure qu'il ne m'échappera pas un iota.

(3) Holstenius a puisé dans ce manuscrit, copié de sa main, les nombreuses épigrammes qu'il a semées, mais en y laissant toutes les fautes qui les déparent, dans ses excellentes notes sur Etienne de Bysance, publiées après sa mort par Ryckius (c). Trois de ces épigrammes ont échappé aux recherches de l'illustre éditeur des *Analectes*.

1^o. Celle de la page 69,

Αἶολε καὶ Βοίωγε. κ. τ. λ.

C'est la XVIe. des XIX épigrammes faites sur des bas-reliefs qui ornoient les colonnes du temple consacré par les habitans de Cyzique à Apollonis, mère d'Attale et d'Eumène, rois de Pergamme : c'est aussi la seule qui ait été publiée. Nous ne connoissons que les titres de trois autres : deux avoient été publiés très - incorrectement par Meziriac (d), et Sau-maise (e) nous avoit donné celui de la dix-septième, dont il ne reste que trois mots :

Πυρὸς καὶ γαίης.

Le copiste a mis en marge : *ζήρει τὸ λοιπὸν ἐπίγραμμα. Le reste de l'épigramme manque.*

Mais cette épigramme est une preuve de ce que j'ai avancé plus haut. Holstenius y a laissé une faute qu'il a trouvée dans le manuscrit, et qui détruit le mètre. Il faut lire au second

(c) *Lugd. Bat.* 1684, in-fol.

(d) *Comm. sur les Ep. d'Ovide*, tom. II, pag. 27 et 115.

(e) *Plin. Exer.*, pag. 78.

vers : Μητέρ' ἴην, au lieu de μητέρην. Il faut lire aussi au troisième : πεφύκατε.

2°. Celle de la page 151.

Θεσσαλαί αἱ βόες. κ. τ. λ.

Elle est de Théodoridas, et doit être ajoutée à l'article de du Jon sur le statuaire Phradmon, dans le catalogue des Artistes, imprimé à la suite de son traité de *Pictura Veterum*, deuxième édition. Le titre de cette épigramme, dans le ms. est *εις βόας χαλκίας* : elle appartient, ainsi que la suivante, au livre des épigrammes descriptives (τῶν ἀποδεικτικῶν).

3°. Celle de la page 320.

Δῶρον Τερμεσσοῖο. κ. τ. λ.

elle n'a dans le manuscrit, ni titre, ni nom d'auteur.

(4) Le travail de Saumaise sur l'Anthologie grecque est perdu. J'ai fait faire sur les lieux, par les personnes les plus intelligentes, les recherches les plus actives : elles ont été infructueuses. Je ne peux donc former que des conjectures ; mais ces conjectures équivalent, ce me semble, à une démonstration. Elles sont fondées sur une lecture réfléchie de ses ouvrages, dans lesquels il a rapporté, comme on sait, un grand nombre de ces épigrammes inédites ou des fragmens de ces épigrammes, et sur l'examen non moins réfléchi de l'exemplaire de l'édition de Wechel, qu'il a collationné sur le manuscrit palatin. Il résulte de ce double examen :

1°. Que Saumaise avoit fait un index, par ordre alphabétique, du premier mot seulement lorsqu'il étoit marquant, ou des deux ou trois premiers mots de chaque épigramme. Cet index l'a souvent induit en erreur, lorsqu'il s'est agi de copier les épigrammes inédites : j'ai remarqué en effet que, quand deux épigrammes commençoient par le même mot, et que l'une d'elles se trouvoit dans la collection de Planude, celle qui ne s'y trouvoit pas restoit dans le manuscrit. J'en donnerai une preuve dans mon article sur Philaras : j'ai encore observé que quand les premiers mots d'une épigramme

n'étoient pas les mêmes dans le manuscrit et dans Planude ,
Saumaise l'avoit portée , comme inédite , sur ses cahiers.

2°. Que Saumaise , jeté tout à coup à l'âge de dix-huit ans ,
au milieu des trésors de la bibliothèque palatine , et dévoré
de l'amour du savoir , ne donna point à l'examen du manuscrit
de l'Anthologie toute l'attention qu'il méritoit. Ce furent ses
premières armes : car , arrivé à Heidelberg en 1606 , il avoit
déjà envoyé à Jos. Scaliger , dans les premiers mois de l'an-
née suivante , une partie des épigrammes inédites du manu-
scrit (f). Or , il étoit impossible qu'en aussi peu de temps il
eût pu faire un index , collationner le recueil de Planude et
relever avec soin toutes les épigrammes inédites. Je montrerai
ailleurs que cette dernière collation a été faite beaucoup trop
légèrement ; mais une preuve incontestable que beaucoup
d'épigrammes avoient échappé à ses recherches , c'est qu'il ne
les a pas employées dans ceux de ses ouvrages où elles trou-
voient naturellement leur place : je n'en citerai qu'un exemple.
Dans ses *Historiæ Augustæ Scriptores* , il n'auroit pas manqué
de citer sur Carin cette épigramme inédite , l'une des plus
élégantes de l'Anthologie , et qui fait partie des satiriques
(τῶν σαωπηρικῶν). L'auteur est inconnu.

Τῆς Ἀσίας τὰ λάφυρα λαβῶν ἔπλευσε Καρίνος ,

Ἥματι χειμερίῳ , δυσμῆων Ἐρίφων.

Εἶδε καὶ Ἀδράστεια τὸ φορητὸν (ὅς δ') ἐφορώτη

Ὠχρητο καὶ πελάγης Δαίμοσιν ἐγγελάσας.

« Chargé des dépouilles de l'Asie , Carin mit à la voile ,
» un jour d'hiver , après le coucher des Chevreaux. Ces dé-
» pouilles n'échapperent point aux regards d'Adrastée ; mais
» Carin poursuivit sa route , s'inquiétant peu d'être aperçu
» d'elle , et se moquant insolemment des Divinités de la mer. »
Dans le manuscrit il y a une lacune au troisième vers : ce que
j'ai mis entre deux onglets la supplée. On y lit aussi ἐφορώτης.

(f) Voyez la lettre 245 de Scaliger , édit. de 1626 , in-8°.
Elzevir.

3°. Que Saumaise , dans les épigrammes qu'il a publiées , a souvent et très-souvent dénaturé le texte : j'en citerai deux exemples. Dans la préface du traité de Nil , sur la *Primauté du pape* , pag. 7 , édit. de 1645 , in-4°. , Saumaise rapporte une épigramme sur un moine appelé Nil , qu'il croit être l'évêque de Thessalonique. C'est la quatre-vingt-dix-huitième du livre des épigrammes chrétiennes.

Ὡς Νείλος ποταμοῖο ῥέος χθόνα οἶδε ποτίζειν
Νείλος δ' αὖ μοναχοῖο λόγος φρένας οἶδεν λαίπειν.

« Les eaux du Nil abreuvent la terre ; les discours de Nil » rafraichissent nos ames. » C'est , comme on voit , un *con-*
cetti ; mais le manuscrit porte au premier vers : Νείλος μὲν πο-
ταμοῖο , et la correction de Saumaise est ridicule. Dans le
traité *De Homonymis Hyles Iatricæ* , imprimé après sa
mort , et joint à la seconde édition de ses *Plin. Exercit.* , on
lit , pag. 192 , le distique suivant :

Ὅπουτ' ἔρωσ φορέει φαρέγγην καὶ τόξα καὶ ἰός·
Ἄιθιόπων δὲ κόνιν ἀγρί βελῶν προχέει.

« L'amour ne porte plus ni carquois , ni arc , ni flèches : la »
poudre des Æthiopiens lui tient lieu de traits. »
Mais on lit dans le manuscrit , pag. 631 ,

Λαμπάδα μὲν πρόβηκεν ἔρωσ καὶ τ. κ. λ.

« L'amour a jeté loin de lui son flambeau , son arc , etc. »
et certes Saumaise a eu tort de changer cette leçon , qui est la
bonne.

Cette poudre des Æthiopiens est la poudre d'or qu'on donnoit
et qu'on donne encore , en échange des marchandises im-
portées , dans une partie de l'Afrique et des Indes. Saumaise
est tombé dans une étrange erreur lorsqu'il a écrit : Κόνιν
Ἄιθιόπων vocat , a nigro forte colore. *Nec enim hoc distichon*
aliter possum accipere , nisi de pulvere tormentario. . . Quo
sensu et poeta Rythmicus nostras cecinit alicubi , amorem non
amplius esse sagittarium sed sclopetarium. Dites-moi , je vous

prie, mon voisin, quel est ce poëta *Rhythmicus* dont parle ici Saumaise.

Ce distique fait partie des épigrammes énigmatiques dont vingt et une sont encore inédites. Vous ne serez pas fâché, je crois, que je vous régale de deux ou trois, en attendant le reste. Le mot de ces énigmes ne se trouve point dans le manuscrit : je suis presque sûr de l'avoir deviné, et le *post-scriptum* vous le donnera. Je n'ai point traduit la seconde, parce qu'elle joue sur le mot, et que la traduire ce seroit l'expliquer.

I.

Ἀνθρώπου μέλος εἰμὶ, ὃ καὶ τέμνει σίδηρος.
Γράμματος αἰρομένε δύετ' αἰ ἥλιος.

« Je suis une partie du corps humain : le fer me coupe ;
ôtez une lettre et le soleil sera couché. »

I I.

Εἰνεκα φῶτος ἐγὼ φῶς ἄλετα φῶς δὲ παρασῆς
Φῶς μοι ὄπασσε φίλον ποσσὶ χαριζόμενος.

I I I.

Ἄουρεσι μὲν γετόμην· δένδρον δέ μοι ἔπλετο κήληρ,
Πῦρ δὲ πάγη· βῶλος δ' εἰμὶ μελαινομένη·
Ἦν δέ μ' ἔσω κεράμοιο πάγη τήξῃ, βαθείας
Ἄερατος ἀγειλάς ἔσομαι εἰναλίς.

« Je naquis sur les montagnes ; un arbre est ma mère ; le
» feu est mon père ; je suis une masse compacte et noirâtre ;
» mais si mon père me fait fondre dans un vase de terre, je
» guéris les profondes blessures du char marin. »

4°. Que Saumaise nous auroit donné sans doute une édition excellente de l'Anthologie : personne n'en étoit plus capable que cet Hercule littéraire qui pouvoit dompter tous les monstres, et que personne ne révère plus que moi ; mais comme il n'avoit point copié entier le manuscrit pal., nous n'aurions

eu que le recueil de Planude avec un supplément; et cependant, comme je l'ai déjà dit dans ce journal, beaucoup d'épigrammes sont presque inintelligibles si elles ne sont point rapprochées des imitations qui en ont été faites. J'ai vu des hommes du savoir le plus rare, tomber dans des erreurs graves, parce qu'ils n'avoient pu faire ce rapprochement. Joseph Scaliger vouloit que Saumaise publiât le tout, et que chaque épigramme fût mise à sa place. Il lui écrivoit, au mois de mai 1607 (g) : *Non igitur parvam a studiosis gratiam iniveris, si totum 'Αρθολογίας volumen cum illis, quæ hactenus desiderata sunt, edideris, et OMNIA IN SUA CAPITA CONJECERIS.*

(5) Joseph Scaliger écrivoit à Saumaise (h) : *Si tanti desiderium meum vel potius preces feceris, ut omnium horum autographum tuum mittas, curabo ut summâ diligentia et optimâ fide omnia tibi remittantur.* Dans une autre lettre (i) il lui écrit : *Nunc ad te Chirographa tua, quæ propter molem tabellario committi non potuerunt, remitto.*

(g) Lettre 245.

(h) l. l.

(i) Lettre 246.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Les travaux présentés à la classe des sciences physiques de l'Institut, par ses membres et par ses associés, pendant le trimestre dernier, ont eu principalement pour objet l'Économie rurale, l'Art vétérinaire et la Chymie.

Des expériences récemment faites sur des chevaux, des moutons, des chèvres et des lapins, prouvent que ces animaux meurent promptement, et avec des convulsions, lorsqu'ils mangent une certaine quantité de feuilles et de baies d'if. Le citoyen *Daubenton* pense que cet arbre est dangereux, qu'on ne doit point le transporter dans les pays que la nature en a préservés, et qu'il vaut mieux le détruire que de le cultiver.

Un mémoire du citoyen *Cels*, sur l'utilité d'employer l'analogie dans les sciences naturelles, et sur son application à la Botanique pour les progrès de l'Économie rurale, a pour objet de prouver que les propriétés des corps étant la suite de leur organisation, plus il y a de rapports entre des êtres, et plus les usages auxquels nous pouvons les employer sont rapprochés.

Le citoyen *Gilbert* a fait sentir la nécessité de soumettre à des expériences comparatives toutes les opérations de l'agriculture, afin de faire faire à la science rurale tous les progrès dont elle est encore susceptible. Il pense qu'il seroit nécessaire de former des établissemens ruraux, spécialement

consacrés à la recherche des meilleures pratiques, tant pour la culture des végétaux, que pour l'amélioration des races d'animaux domestiques, dont il est si nécessaire de s'occuper, sur-tout en ce moment.

Un mémoire du citoyen *Tenon* a pour objet la comparaison des diverses manières par lesquelles se fait la manducation dans l'homme, le cheval et l'éléphant.

Le citoyen *Chabert* a communiqué ses réflexions sur une maladie du cheval, connue sous le nom d'immobilité, laquelle n'avoit pas été décrite, et qui a beaucoup de rapport avec celle connue dans l'homme, sous le nom de catalepsie

Une tumeur osseuse survenue au jarret d'un cheval, à la suite d'un effort, a été pour le citoyen *Huzard*, un sujet de réflexions sur la formation de cette maladie, et sur les moyens de la guérir, lorsqu'elle est traitée dans son principe.

Le citoyen *Teissier* a rapporté qu'un homme, après avoir été enfoncé pendant huit jours sous des décombres, en creusant un puits, en a été retiré vivant. L'auteur indique les moyens qu'on doit employer pour prévenir un pareil accident, et ceux par lesquels on peut y remédier lorsqu'il est arrivé.

Le citoyen *Lelièvre* a annoncé qu'on avoit récemment découvert en France, du sulfate de strontiane en masse striée. C'est à cinq mètres (15 à 16 pieds) de profondeur d'une glaisière qu'on exploi-

taît depuis quelques années à Bouvron, près Toul, qu'on a trouvé une masse de ce sulfate.

Le citoyen *Dolomieu* a fait voir aussi du sulfate de strontiane cristallisé, qu'il avoit rapporté de son voyage de Sicile, et qui, ainsi que le précédent, a été analysé par le citoyen *Vauquelin*.

On sait que l'acide nitro-muriatique est le vrai dissolvant de l'or, et que ce métal peut être enlevé à sa dissolution par l'éther sulfurique. Le citoyen *Sage* a fait voir l'or réduit, nageant entre l'éther et l'acide nitro-muriatique, sous la forme de réseaux, de feuillets, et au fond du flacon en petites masses brillantes, sur lesquelles on a remarqué des lames triangulaires, élémens de la cristallisation de ce métal.

Le citoyen *Chaptal* a lu un mémoire sur un nouveau moyen de fabriquer le vert-de-gris. Ce nouveau procédé, pratiqué à Montpellier depuis quelques années, consiste à faire fermenter le marc de raisin, et à le stratifier avec des lames de cuivre, pour y développer l'oxyde métallique, appelé vert-de-gris. Cette méthode a sur l'ancienne l'avantage d'être d'une exécution plus facile, et de présenter une grande économie, puisqu'on n'emploie plus de vin.

Quelques expériences du même auteur prouvent aussi qu'on peut fabriquer le blanc-de-plomb par la même méthode; ce qui fait espérer qu'on ne tardera pas à s'approprier en France ce genre très-précieux de fabrication.

Le même Chymiste a lu un autre mémoire sur

l'acétate de cuivre, ou cristaux de Vénus. Il a fait part de plusieurs expériences pour oxyder le cuivre avec plus d'avantage, et le rendre par ce moyen soluble dans l'acide acéteux.

Le citoyen *Bertholet* a communiqué une notice sur un acide particulier qu'il vient de découvrir, et auquel il donne le nom d'acide zoolnique, parce que c'est essentiellement des substances animales qu'il est retiré.

Un mémoire du citoyen *Dolomieu*, sur des tourmalines trouvées au mont Saint-Gothard, a pour objet de rechercher jusqu'à quel point la couleur, considérée comme caractère des pierres, peut en déterminer la nature.

Enfin, de nouvelles expériences du citoyen *Vauquelin*, sur le plomb rouge de Sibérie, et sur une nouvelle terre qu'il a trouvée dans le beril ou aigue-marine, sont la base d'un mémoire qu'il a lu dans cette séance.

RAPPORT au nom de la commission nommée pour examiner les discours envoyés sur cette question proposée par la section de peinture : Quelle a été et quelle peut être encore l'influence de la peinture sur les mœurs et le gouvernement d'un peuple libre ?

Lu dans la séance publique de l'Institut national des sciences et arts, le 15 germinal an 6 de la république.

En rendant compte des motifs qui ont déterminé le jugement, nous suivrons l'ordre inverse des rangs

assignés par le jugement même aux trois mémoires (1) qui ont été distingués dans le nombre de ceux envoyés au concours.

Et d'abord le mémoire n^o. 1, qui obtient la seconde mention, est un ouvrage de longue haleine ; il n'auroit guère moins de deux cents pages d'impression, et tiendrait plus de deux heures de lecture.

Aussi l'auteur a-t-il fait beaucoup plus qu'on n'avoit demandé par la question proposée ; il s'est jeté dans de longues dissertations sur la peinture en général, sur les moyens qu'elle emploie, sur les divers buts qu'elle se propose, sur les objets de ses imitations, etc. Ce n'est que vers la seconde

(1) Le prix a été décerné au mémoire n^o. 4, ayant pour épigraphe : *Les dispositions législatives et réglementaires, relatives à la peinture, doivent faire partie des institutions d'un peuple libre.* L'auteur n'a pas joint à son ouvrage de billet cacheté contenant son nom.

L'institut national auroit voté l'impression de ce mémoire ; mais il a cru ne pas pouvoir, sans le consentement de l'auteur, disposer de son ouvrage.

La première mention honorable a été accordée au mémoire n^o. 5, portant pour épigraphe : *Gravis ingenium.* Depuis que le jugement a été rendu public, l'auteur s'est fait connoître ; c'est le citoyen Robin, peintre, le même qui a peint le plafond de la salle du théâtre des Arts, celui de la salle de Bordeaux, etc.

Il a été fait une seconde mention du mémoire n^o. 1, dont l'épigraphe est : *Disce bonas artes, manceo, romana juventus.* Le billet contenant le nom de l'auteur n'a pas été décacheté.

moitié de la seconde partie de son mémoire qu'il a commencé à traiter le sujet du prix ; en sorte qu'il n'y a consacré que le quart environ de son travail. Ce dernier quart a paru le meilleur , à la vérité ; mais on y est arrivé fatigué de tout ce qu'on avoit lu de surabondant et d'étranger à la question.

Cette fatigue s'est d'autant plus fait sentir, que l'auteur a beaucoup trop donné à son goût pour la métaphysique : il a promis, au commencement de son mémoire , de ne s'adresser ni au cœur ni à l'imagination , mais à la raison seule ; et il n'a que trop bien tenu sa parole. Est-il donc possible de parler des beaux arts sans que le cœur s'émeuve , sans que l'imagination s'échauffe ? Malheur à qui peut en parler ainsi ! Quand on croit avoir bien analysé, divisé, disséqué les causes et les effets des émotions que produisent sur les âmes sensibles les chefs-d'œuvres des beaux arts , qu'est-ce qu'on a gagné à toutes ces subtilités ? Ce n'est point en pâlisant sur une dissertation bien méthodique et bien glaciale, c'est en voyant un tableau de Raphaël , c'est en lisant une ode de Malherbe , que le Corrège et la Fontaine ont senti leur talent. Ceux dont tous les ouvrages se bornent à faire des traités sur les ouvrages des autres , ne connoissent point assez le pouvoir de l'inspiration , du bonheur , de l'instinct ; ils ne savent point assez qu'il y a chez les vrais poètes , chez les grands artistes , un génie qui se joue de toutes ces analyses , qui devine les règles , qui les fait sans s'en douter , et qui ne s'embarrasse

guère de chercher le *comment* et le *pourquoi* des chefs-d'œuvres qu'il produit.

Ce goût, nous dirions presque cette fureur de métaphysique, a conduit quelquefois l'auteur à des résultats justes et fins ; mais elle l'a fait tomber aussi dans d'étranges paradoxes et dans des erreurs palpables : par exemple, il veut retrancher à la peinture et à la sculpture toutes les allégories, toutes les images d'êtres qui ne sont pas réellement existans dans la nature sous des figures corporelles ; il ne veut point que l'on représente les dieux de la fable. D'avance, Boileau avoit condamné cette opinion de l'auteur dans ces vers :

Bientôt ils défendront de peindre la Prudence ,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance ,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain ,
Où le Temps qui s'enfuit une horloge à la main.

Ce même Boileau, si judicieux ; ce poète de la raison, après avoir dit,

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable....

a eu soin d'ajouter tout de suite :

Il doit régner par-tout, *et même dans la fable.*

Car la fable a aussi sa vérité.

Enfin, ce mémoire n'a pas paru en général bien écrit ; le style en est souvent embarrassé, traînant : on y a même rencontré plus d'une incorrection. Toutefois, nous aimons à le répéter, la dernière portion sur-tout de ce travail contient de très-bonnes

vues ; il a dû coûter beaucoup de peine , et cette peine n'a pas été toujours infructueuse : aussi l'avons-nous cru digne d'attention et d'encouragement. La carrière de la métaphysique semble être celle qui convient le mieux aux méditations de l'auteur : qu'il la suive ; la palme qui lui échappe aujourd'hui , il l'obtiendra peut-être dans un autre genre de combat.

Un mémoire qui nous a paru préférable à celui dont nous venons de parler , porte le n^o. 5 et cette épigramme : *Gravis ingenium*.

Il est d'un genre bien différent. Nous reprochions à l'un de la froideur et de la sécheresse : peut-être l'autre a-t-il été emporté trop loin par l'enthousiasme et par l'amour des arts, et sur-tout de l'antiquité.

L'auteur de ce mémoire doit être un érudit, accoutumé à vivre avec les anciens : *Aristote*, *Pausanias*, *Pline*, *Plutarque*, lui sont familiers ; il s'est plu à décrire, d'après ces auteurs, une foule de tableaux des peintres grecs les plus célèbres, des *Polygnotes*, des *Nicias*, des *Panænus* : il ne doute pas un moment que ce ne fussent autant de chefs-d'œuvres, que ces artistes n'aient été infiniment supérieurs aux peintres modernes, sur-tout du côté de l'expression : il admet sans restriction tous les éloges que leurs historiens leur ont donnés ; il enchérit même sur eux. Parle-t-il, par exemple, du tableau de *Pausias*, représentant la bataille de *Mantinée*, gagnée par les *Thébains* sous les ordres d'*Epaminondas*, qui y fut tué : « Sans doute, dit-il, » *Pausias* avoit fait ressortir pour la disposition de

» ses groupes, et peut-être par les effets et la puissance des tons, tout ce qu'avoit gagné sa patrie à la mort d'Epaminondas. »

Il faut des yeux bien perçans, ou plutôt une imagination bien vive, pour voir tant de choses dans un tableau qu'on ne voit pas.

Mais ce qu'on ne peut trop louer dans l'auteur de ce mémoire, c'est un véritable et ardent amour de la patrie, qu'il a sans doute puisé chez ces anciens, dont il est l'admirateur et le disciple; c'est le goût des vertus publiques et privées; c'est l'aimable sensibilité, c'est la douce chaleur avec laquelle il parle, et des bonnes mœurs, et des beaux arts: à coup-sûr, cet estimable citoyen aime bien son pays, et en souhaite vivement la prospérité.

Les moyens par lesquels il croit qu'on pourroit donner à la peinture de l'influence sur nos mœurs et notre gouvernement, sont ceux qui se présenteroient d'abord à tous les esprits, et que la plupart de ses rivaux ont indiqués comme lui.

Ce seroit de faire représenter, non-seulement les grands traits historiques les plus honorables à notre nation, mais aussi des traits de désintéressement, de justice, de piété filiale, en un mot des exemples de toutes les vertus publiques et privées; d'orner de ces tableaux les temples, les palais, les lieux publics; d'en écarter toutes les images lascives qui ne peuvent que corrompre les mœurs et enflammer les passions.

Ce seroit encore d'honorer les grands peintres, de les récompenser par des distinctions, de leur ac-

corder des places remarquables dans les théâtres et les cérémonies publiques.

Mais une idée qui lui est particulière, ou du moins qu'il a plus développée que tous ses concurrents, c'est qu'il recommande beaucoup de remettre en usage la peinture à fresque, comme plus propre à de grandes compositions, moins susceptible d'altération, et plus facile à entretenir et à réparer. Cette idée a paru juste et digne d'être offerte à l'attention du gouvernement. La fresque seroit en effet très-bonne à employer pour décorer nos édifices publics de grands sujets historiques et nationaux.

L'auteur va jusqu'à offrir lui-même une suite de sujets de tableaux qu'il croit propres à atteindre son but, à ranimer le goût des vertus et l'amour de la patrie.

On se doute bien qu'il va chercher presque tous ses sujets dans l'histoire ancienne, et jusque dans la fable; mais il n'a garde non plus d'oublier ces étonnans exploits de nos guerriers, qui rappellent, qui effacent les temps héroïques. Il propose de peindre le passage du pont de Lodi, celui du Tagliamento, et tant d'autres victoires, et tant de traits de modération et de sagesse du héros *italique*, qu'il compare à Epaminondas, à Alexandre, à Scipion; et, malgré sa préférence marquée pour les anciens, l'auteur avoue avec plaisir qu'aucun des hommes que vante l'antiquité n'avoit, si jeune, fait autant de grandes choses, ni montré autant de modestie après les avoir faites.

Mais le savant, l'honnête auteur de ce mémoire,

qui connoît mieux peut-être les anciens que ses contemporains, ne fait nulle difficulté de nous considérer comme des Grecs et des Romains du siècle des Fabricius et des Camille. Il nous vante les mœurs simples et pures des beaux temps des anciennes républiques ; il se récrie sur-tout contre les funestes effets du luxe, et cite avec éloge cet adage d'un ancien : « Qu'une sédition dans la place publique » est moins dangereuse qu'une nouvelle bandelette ajoutée à la parure d'une femme. » Nos Françaises, quoiqu'elles imitent l'habillement des anciennes Grecques, pourroient trouver cette morale un peu sévère. Que diroient-elles, si, comme à Athènes, un grave magistrat étoit institué tout exprès pour juger leur parure et leur en interdire l'excès ?

L'auteur semble ne pas douter que la peinture ne nous eût bientôt corrigés ; qu'elle n'influât en peu de temps sur nos mœurs et sur nos habitudes : mais il n'a pas vu la véritable difficulté, qui consiste en ceci, que la peinture et les beaux arts en général, influent bien moins sur les mœurs et le gouvernement d'une nation, que les mœurs et le gouvernement n'influent sur eux. J. J. Rousseau a fort bien remarqué que les pièces de théâtre ne peuvent avoir aucun succès, si elles ne flattent les opinions et les penchans des spectateurs.

Pour que la peinture soit utile, pour qu'elle inspire et fortifie l'amour de la liberté et de la patrie, et le goût des bonnes mœurs, il faut qu'elle n'agisse

pas seule ; il faut que toutes les institutions marchent ensemble , en se prêtant un mutuel appui.

C'est ce qu'a bien senti l'auteur du mémoire n^o. 4 , auquel le prix est adjugé. Sa modestie le dérobe en ce moment à son triomphe et aux applaudissemens du public : il n'a pas jugé à propos de se faire connoître. Nous espérons que le succès le décidera à ne plus garder l'anonyme.

Lui seul a réellement vu et traité la question ; à la finesse d'observation de l'un de ses concurrens, il a joint la sensibilité, la chaleur qui distingue l'autre, et il les a surpassés tous deux.

Mais , en commençant , nous lui adresserons un reproche , ou plutôt nous exprimerons un regret sur ce que , faisant si bien , il n'a pas fait assez. Son mémoire, extrêmement court , et peut-être jeté trop rapidement , n'a pas paru offrir assez de développemens des idées qu'il indique , ni traiter la question d'une manière complète : il a donné une bonne esquisse ; il auroit pu faire un beau tableau : le talent ne lui manquoit pas.

Il faudroit aussi faire disparaître de ce mémoire, quelques légères incorrections de style.

Mais nous aurons plus de plaisir à rendre compte de ce qu'il y a de bon dans cet ouvrage estimable.

L'auteur établit d'abord que la peinture a nécessairement une influence morale, et que de fait elle a eu quelquefois une influence politique.

Il parcourt l'histoire ancienne et moderne, et recherche quelle a été cette influence chez les Egyp-

tiens, chez les Israélites, chez les Grecs, particulièrement chez les Athéniens, ensuite chez les Romains, et enfin dans toute l'Europe depuis le christianisme.

Il observe que les Athéniens seuls ont fait servir la peinture à récompenser les défenseurs de leur liberté, et les prêtres catholiques à affermir leur puissance.

Cet art du sacerdoce, qui a inondé l'Europe moderne de tableaux de dévotion, cette espèce de spéculation pieuse sur les talents des grands maîtres, le pouvoir enfin de tant de chefs-d'œuvres pour accréditer et maintenir le catholicisme, ont fourni à l'auteur un morceau dont les idées, à la vérité, ne sont pas neuves, mais qui est très-élegamment écrit : nous regrettons que les bornes de ce rapport ne nous permettent pas de le citer en entier.

Mais hâtons-nous d'arriver aux moyens à l'aide desquels, selon lui, pourroit se faire sentir chez les Français libres l'influence de la peinture.

Ici nous allons faire parler l'auteur lui-même ; nous serons forcés, par le défaut de temps, de l'abréger, de le tronquer peut-être : qu'il nous le pardonne ; nous tâcherons du moins d'en faire assez connoître pour prouver qu'il a mérité son succès, et nous n'oublions pas que nous avons aussi notre jugement à justifier.

• Puisque la peinture, dit l'auteur, parle à l'imagination des peuples, c'est au législateur à faire en sorte qu'elle ne lui donne que d'utiles leçons ; c'est à lui de la faire servir à la conservation des mœurs,

à la propagation des vertus qui doivent composer le caractère national.

« Les dispositions législatives et réglementaires relatives à la peinture, doivent donc faire partie des institutions d'un peuple libre; mais il ne suffit pas de créer des écoles, d'ouvrir des ateliers pour y former des élèves, d'établir des prix en faveur de ceux qui se distinguent, et d'assurer aux peintres les plus célèbres une place dans l'assemblée des savans les plus distingués et des premiers artistes de la nation : ces établissemens sont sans doute utiles et nécessaires aux progrès de l'art; mais si l'art n'est pas dirigé, il prendra dans les mains du peintre la direction qu'il recevra de son génie particulier ou de son intérêt.

« En suivant l'impulsion de nos intérêts, l'artiste obéit principalement au goût de sa nation, ou plutôt de la classe assez riche pour acheter les productions de son pinceau. Si cette classe est corrompue, si elle est plongée dans la mollesse, les crayons de l'artiste s'amolliront comme elle. Il ne produira plus rien de grand : ses tableaux de chevalier orneront les boudoirs; ses compositions voluptueuses ne retraceront que les images des plaisirs. Heureux celui qui s'élève à de plus hautes conceptions, s'il est favorisé des dons de la fortune! Malheur à lui, s'il a besoin que l'eau du Pactole vienne humecter quelquefois ses pinceaux, ou si son ame énergique n'est résolue d'arriver à la gloire, à travers les ronces de l'indigence! Ses fiers Romains épouvanteront nos Aspasies, et le sensible Phryné-

ne placera jamais à côté de l'aimable Alcibiade le sombre et farouche Brutus.

« Si la nation chez laquelle vit l'artiste ne peut payer son talent, il reçoit la loi des peuples voisins, et le génie devient alors tributaire de l'or étranger. Ceci arrive quand le gouvernement et les particuliers sont trop appauvris ou trop gênés pour acheter les productions des arts qui naissent sur le territoire. Telle est à peu près la situation de la France, qui, par un contraste singulier, mais qu'expliquent sa gloire militaire et le désordre de ses finances, rassemble dans son sein les tableaux des autres nations, et ne saurait payer ceux de ses grands maîtres. Ceci regarde le gouvernement. Quant aux particuliers, le bouleversement des fortunes a placé les richesses dans une classe nouvelle, pour qui les jouissances que procurent les beaux arts ne sont rien, et qui ne les cultive ni par ton ni par amour. Cette exportation, favorable d'ailleurs sous un point de vue financier, n'est réellement funeste que quand elle nous enlève les ouvrages les plus estimables. Elle le seroit bien plus si les peuples voisins étoient plus sages, et si les productions corruptrices des mœurs n'avoient chez eux, comme chez nous, la préférence sur les beautés mâles et sévères.

« Comment conserver au milieu de nous les chefs-d'œuvres de nos artistes, diriger leurs travaux vers un but utile, et faire servir leur génie à la restauration de l'esprit public et des mœurs? Le gouvernement peut-il acheter leurs productions ou salarier leurs pinceaux? Non sans doute; et nul gouverne-

ment n'est assez riche pour le tenter. Mais l'or est-il pour les chefs des nations le seul élément de leur puissance ? Est-il le seul ressort qu'ils puissent employer pour les gouverner ? Il en faut sans doute ; et quand l'ordre règne dans l'administration, il n'est pas de gouvernement qui ne puisse consacrer à l'encouragement des arts une légère portion des revenus de l'Etat. Que son emploi soit déterminé avec sagesse ; qu'il soit consacré à l'acquisition des tableaux les plus propres à l'instruction du peuple, et converti en secours pour les artistes qui se livrent à ce genre ingrat, dans ce siècle où les mots de patrie et de vertu ne sont dans toutes les bouches, que parce qu'on semble leur avoir fermé tous les cœurs. L'argent n'est pas la seule faveur que le gouvernement puisse offrir à ces artistes : que les édifices consacrés aux arts, mieux distribués, et, s'il en est besoin, agrandis ou multipliés, leur offrent des asiles, reçoivent leurs ateliers, et que ce soit un honneur public d'y être admis. Ne parlez pas seulement à l'intérêt de l'artiste ; honorez-le : s'il est doué du génie de son art, l'amour de la gloire et de la considération parleront plus fort que l'intérêt à son cœur. Que les ouvrages des artistes vivans les plus fameux soient exposés habituellement, dans les palais nationaux ou dans un musée particulier, à l'admiration des citoyens et des étrangers ; que leurs personnes soient accueillies, distinguées, et que les chefs des peuples ne dédaignent pas d'admettre dans leur intimité ces hommes inspirés par les dieux. Croyez-en la nature
du

du cœur humain, et l'expérience trop rarement ou trop mal essayée ; ce crédit accordé à l'artiste, ces honneurs bien ménagés, suppléeront à l'insuffisance du trésor national : combinés avec les modiques secours que ce trésor peut fournir, ils offriront au véritable homme d'Etat une immense ressource, et soutiendront la concurrence des Crassus de la nation et de l'or étranger.

« Ce ne sera pas assez d'offrir les chefs-d'œuvres des artistes à l'admiration dans un seul point de la république : multipliez-les par le dessin et la gravure ; peuplez-en les bibliothèques et les écoles publiques ; offrez-les, comme des modèles, à l'étude de la jeunesse, et choisissez, s'il se peut, les auteurs mêmes de ces ouvrages pour ses instituteurs dans leur art.

« Mais en donnant cette impulsion aux artistes, veillez aussi sur l'instruction de leurs élèves : inspirez-leur, dès les premiers instans, le goût des genres qui plaisent à la patrie ; nationalisez ces genres ; en un mot, que les sujets de concours ne s'en écartent jamais ; que tous les prix leur soient exclusivement réservés, et que l'Institut national couronne à la fois désormais le talent de l'élève et la moralité de son ouvrage.

« Me dira-t-on que c'est mettre à l'art des bornes ridicules ? Eh quoi donc ! n'est-ce pas assez d'avoir à peindre les événemens les plus mémorables de l'histoire des peuples libres, les scènes les plus éclatantes, relatives à la conquête, au maintien et à la perte de leur liberté ? N'est-ce rien que d'avoir à

reproduire tous les personnages fameux qui les ont illustrés, et les traits les plus remarquables de leur vie politique, militaire ou privée? N'est-ce rien que d'avoir à retracer les époques les plus fameuses de notre révolution, et tous les prodiges opérés par nos guerriers? N'est-ce pas une carrière immense et toute nouvelle à parcourir? L'ingratitude de notre costume sera-t-elle l'éternelle objection de nos artistes? Aucun d'eux n'essaiera-t-il de vaincre cette difficulté, et leur génie restera-t-il muet devant tant de miracles? Mais pourquoi le gouvernement ne les encourageroit-il pas à tenter une entreprise qui doit éterniser la gloire de la nation, et devenir une des récompenses de nos défenseurs et des Miltiades qui les ont conduits à la victoire? Pourquoi sa politique ne feroit-elle pas éclore les Vander-Meulen, dont leurs exploits devroient déjà fatiguer les pinceaux. »

Il recommande ensuite de présenter aussi des modèles des vertus paisibles et domestiques.

Mais sur-tout il désire qu'aussitôt que les législateurs et le gouvernement auront adopté ce plan et commencé son exécution, ils y *coordonnent* tous les accessoires. C'est le seul moyen d'en espérer du succès.

« Avant de terminer cet essai (dit-il, et c'est le dernier paragraphe de son mémoire), ajoutons une réflexion, sans laquelle l'opinion que nous venons d'exposer ne sauroit être bien appréciée. En essayant de déterminer le rôle que la peinture doit jouer dans les institutions républicaines, nous n'avons jamais pensé qu'il fût possible de la régler avec suc-

cès , si l'on ne s'occupe en même temps , et de front , de l'établissement de ces institutions. En général , il est au moins hasardeux de vouloir établir ou de croire consolider celles d'une nation , et surtout d'un peuple libre , indépendamment les unes des autres. C'est la voûte dont il faut assembler tous les voussoirs avant d'ôter l'échafaudage , et qui s'écroule si l'un d'eux vient à manquer. Il faut donc que ces institutions soient , pour ainsi dire , formées d'un seul jet , et qu'elles se prêtent mutuellement leur appui.

Mais où trouvera-t-on le Lycurgue , le Numa de la France ? Quand viendra-t-il enfin nous apprendre à être libres ? Quelles institutions donnera-t-il à ce peuple inconstant et léger , déjà fatigué d'une liberté qu'il a si chèrement acquise , seul dans l'Europe indifférent à sa gloire , et qui semble ne plus assister aux événemens qui décident ses destinées , que comme le spectateur aux jeux de ses théâtres , ou comme le Turc hébété aux révolutions du sérail ? »

Ah ! sans doute l'auteur ne voudroit pas qu'on prit à la lettre cette expression exagérée d'une indignation vertueuse : non , les Français ne sont pas indifférens à leur destinées ; il en est encore , et l'auteur lui-même est du nombre ; il en est des milliers qui sentent leur dignité , qui ont attaché leur sort à celui de la république , qui ne souffriront pas une marche rétrograde vers la servitude et l'ignorance. La France a vaincu une partie de l'Eu-

rope ; elle a étonné le monde : elle a désormais un grand devoir à remplir , celui de répandre sur l'humanité toute entière les bienfaits des sciences , de la raison et des beaux arts.

Fait en commission le 13 germinal , an VI de la république française.

Signé, VIEN, VINCENT, DAVID, DUFOURNY,
MONGEZ, LEBLOND, ANDRIEUX.

LA petite pièce des *Revenans* , donnée au théâtre du Vaudeville le 27 germinal , a été très-bien reçue du public : voici quel en est le sujet.

M. *Cassandre* , habitant de *Bergame* , a résolu de marier sa fille à *Gilles* , aussi riche que bête , et par conséquent un bon parti. Gilles est marié , mais on croit sa femme morte , et *Scapin* est le seul qui sache le contraire : ce Scapin est un fripon qui a volé l'argent d'*Arlequin* , rival de Gilles , et amant d'*Argentine* , qui le préfère quoiqu'on le croie mort depuis quelque temps. Il loge dans une maison voisine de celle de *Cassandre* , et a fait faire une porte secrète dans la chambre de ce dernier. Par ce moyen , il s'introduit dans cette chambre avec *Rosette* , femme de Gilles , et il cherche à se faire entendre d'*Argentine* en lui parlant par la cheminée. *Argentine* l'entend en effet , et reconnoît sa voix ; mais *Cassandre* , *Gilles* et *Scapin* qui se trouvoient avec elle , l'ont entendue aussi , et la prennent pour celle de quelque revenant. *Cassandra*

alarmé , fait une visite exacte dans chaque recoin de son appartement , et Scapin , profitant de sa frayeur , imagine un stratagème pour forcer Argentine à épouser Gilles.

Il le fait déguiser en revenant , lui dit d'apparoître au milieu de la nuit comme l'ombre d'Arlequin , et d'ordonner à Cassandre de donner sa fille à Gilles ; mais Arlequin qui a tout entendu en profite. Cassandre se couche , sa fille veille auprès de lui , et Gilles ayant un masque noir , enveloppé d'un drap blanc et une torche à la main , paroît et les effraye beaucoup : Arlequin de l'autre côté , et dans le même attirail , se rencontre nez à nez avec Gilles , qui , le prenant pour un phantôme , se jette à genoux et lui demande pardon. Arlequin , lui dit qu'il va le livrer à un esprit plus méchant que lui , et le remet entre les mains de sa femme ; puis ôtant son grotesque habillement , il se fait reconnoître pour le véritable *Arlequin vivant* , et épouse Argentine après s'être fait rendre les 3000 liv. que Scapin lui avoit volées.

Cette petite pièce a été très-bien jouée. On connoît le talent du citoyen Laporte dans le rôle d'Arlequin ; il a été parfaitement secondé par les autres acteurs. La pièce est du citoyen Ségur. Nous citerons deux couplets qui ont été demandés , celui d'annonce et celui d'Arlequin.

Autrefois par notre folie ,
Les morts faisoient peur aux vivans.
Etant enfans , je le parie ,
Vous aviez peur des revenans.

.

 Aujourd'hui , par un sort contraire ,
 Les revenans ont peur de vous.

Sur ce sujet , nos nouveaux sages
 Ont publié de beaux écrits :
 Ils ont tant fait par leurs ouvrages ,
 Que l'on ne croit plus aux esprits.
 Mais il vous seroit très-facile
 De nous rendre un peu plus croyans :
 Venez souvent au Vaudeville ,
 Nous faire croire aux revenans.

LE citoyen Messier , astronome , de l'Institut national , a découvert de son observatoire , une nouvelle comète , le 23 germinal an VI , vers les 7 heures du soir , dans le Taureau , près des Pléiades , et dans la parallèle de la principale étoile des Pléiades , à laquelle elle fut comparée directement à 8 heures 58 minutes 16 secondes de temps vrai. Son ascension droite étoit de 49 degrés 19 minutes 47 secondes , et sa déclinaison , 23 degrés 22 minutes 55 secondes boréales. Le lendemain 24 , la comète fut comparée de nouveau à la même étoile , à 8 heures 25 minutes 46 secondes. Son ascension droite fut trouvée de 50 degrés 52 minutes 55 secondes , et sa déclinaison de 25 degrés 18 minutes 58 secondes.

Cette comète est petite , ronde , sans queue et brillante : on ne pouvoit la voir à la vue simple.

Le 25 , sa lumière étoit augmentée ; ce qui semble indiquer qu'elle s'approche de la terre.

C'est la 20^{me}. comète que le citoyen Messier a découverte depuis 1758 , et la 39^{me}. qu'il observe. Le nombre des comètes connues se trouve actuellement de 88.

LA classe des sciences physiques et mathématiques avoit présenté, il y a un mois, à l'assemblée générale de l'Institut, pour associés correspondans :

1^o. A la section de Physique, les citoyens Cassini, Girard et Merlin. Sur 534 votes, le citoyen Cassini en a réuni 256 et a été élu.

2^o. Pour la section d'Histoire naturelle, les citoyens Geoffroi, Latreille et Olivier. Sur 498 votes, le citoyen Geoffroi en a réuni 245 et a été élu.

La classe des sciences morales et politiques a présenté, pour la section d'Histoire, les citoyens Papon, le Grand-d'Aussi et Gail. Cette élection aura lieu le 5 prairial.

LA Société libre des sciences, lettres et arts de Paris, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, a tenu une séance publique le 9 floréal, dans la salle ordinaire de ses assemblées (1), au palais national

(1) La séance publique n'ayant pas pu avoir lieu le 9 germinal, suivant l'usage, à cause des assemblées primaires, a été remise au 9 de ce mois.

des Arts. Elle étoit présidée par le citoyen Cailleau :

1. Le citoyen *E. T. Simon*, l'un des secrétaires, a lu l'extrait des travaux de la société pendant le dernier trimestre.

2. Le citoyen *Deguerle* : Un Chant élégiaque pour servir d'Épilogue à un recueil de poésies érotiques.

3. Le citoyen *La Chapelle* : Une dissertation sur la nécessité d'une éducation nationale.

4. Le citoyen *Barau* : La traduction en vers de la 7^e. Ode du 3^e. livre d'Horace : *Quid fles, Asterie*, etc. et celle de la 3^e. du 1^{er}. liv. : *Quid dedicatum poscit Apollinem vates*, etc.

5. Le citoyen *Thiébauld* : Un discours dans lequel il a traité de l'influence des langues sur le style.

6. Le citoyen *Boutet-Monvel* : Bayard, ou la jeune Bressane, nouvelle en vers.

7. Le citoyen *Cailleau* : Deux fables ; le Cerf et la Biche, le vieux Rat et ses enfans.

8. Le citoyen *Legrand* : Un plan d'éducation pour une école nationale.

9. Le citoyen *Guyot-Desherbiers* : Un Chant de son poëme des Chats, intitulé : *le Chat de la fable*.

Le public étoit nombreux, et a témoigné sa satisfaction par des applaudissemens.

JUSTINUS VISCHNEUSKY, né à Bazan en 1750, pendant huit années professeur de la langue russe, et catechète dans le Collège des Grecs, que l'impératrice de Russie, *Catherine II*, avoit fondé en 1774 pour les Grecs de l'Archipel, ensuite, pen-

dant dix-huit années, aumônier de l'ambassade de Russie à Venise, a composé une *grammaire slavonne*, qui s'imprime dans ce moment à Pétersbourg : l'impression sera semblable à celle des *Annales de Nestor* et d'autres ouvrages russes. Cette grammaire slavonne, destinée pour les Russes qui désirent apprendre la langue de l'Eglise, ou le Slavon savant, a pour titre : *Wstupienie wo slawenskuju Grammatikcu ; Introductio in slavonicam Grammaticam*. Elle a quatre parties : les trois premières traitent de l'étymologie, et la quatrième de la syntaxe, à laquelle sera joint un *Catalogus verborum simplicium cum illorum radicibus*. Cet ouvrage est d'autant plus intéressant pour la littérature slavonne, que les grammaires de cette langue sont très-rares, et que l'auteur s'est occupé à Venise pendant plus de dix ans, à méditer et à travailler sur cette matière.

UNE anecdote singulière attribuée à *Dufresny*, a fourni le sujet de *Rivierre Dufresny*, ou le *Mariage impromptu*, comédie en un acte, donnée au Vaudeville le 11 germinal. Cet homme extraordinaire, et qui réunissoit presque tous les talens agréables, se trouvoit souvent, par son inconduite, dénué d'argent et de ressources. Dans un de ces momens de gêne, pressé par sa blanchisseuse, d'acquitter une dette de trente pistoles, il apprit qu'elle étoit sur le point de se marier et qu'elle destinoit à son futur une dot de deux cents ducats. Tenté par

cet argent, Dufresny se présente lui-même pour l'épouser, parvient sans peine à supplanter un rival peu dangereux, et gagne ainsi à la fois l'argent qu'il devoit et celui qui étoit destiné à un autre.

L'auteur a rendu sa pièce très-comique par le rôle d'un huissier, rival de Dufresny, et qui vient pour lui faire payer sa capitation. Regnard, qui se trouve là, lui demande s'il est l'huissier du Mont-Parnasse : *Non*, répond l'huissier, *je ne vais que jusqu'à la barrière d'Enfer*. Cette saillie et d'autres du même genre, ont été vivement applaudies.

Voici le couplet d'annonce qu'on a fait répéter :

Air d'Arlequin afficheur.

Vers, compas, musique et pinceaux,
 Dufresny, trouvant tout facile,
 Aimoit à changer de travaux
 Et plus encor de domicile.
 Il en eut dans quatre faubourgs,
 Sans cesse allant de l'un à l'autre :
 Puissent vos bontés pour toujours
 Le fixer dans le nôtre !

La pièce est du citoyen Deschamps, auteur de *Piron avec ses amis*. Elle a eu le plus grand succès.

Succès de la médecine en Suède et en Dannemark.

Gothenbourg possède, dit un nouveau voyageur allemand, trois excellens médecins : j'en trouvai,

ajoute-t-il, un quatrième de cette même ville, et qui promet beaucoup, à Copenhague, où il faisoit ses études à *l'hôpital des femmes en couches*, sous le professeur Saxtorf, l'un des premiers accoucheurs de l'Europe, et qui a rendu cet établissement un des premiers et des plus fréquentés de l'Univers. La médecine et la chirurgie sont cultivées en Suède et en Dannemark avec le plus heureux succès : les meilleures têtes se sont appliquées à cette étude bien-faisante, et les Universités d'*Upsal* et de *Copenhague*, ainsi que l'académie de chirurgie de Copenhague, offrent un nombre si considérable d'excellens professeurs dans ces sciences, et dans celles qui s'y rapportent, sur-tout en Botanique, qu'il n'y a guère d'Université en Europe qui l'emporte à cet égard.

Les élèves de médecine ne viennent pas dans un âge trop tendre, prendre des leçons à ces Universités. Ils savent bien le latin ; ils assistent aux leçons des professeurs pendant cinq, six à sept années, se fortifient bien dans la théorie avant de se livrer à la pratique ; et enfin, avant d'être promus aux grades, ils ont à soutenir des épreuves très-rigoureuses. Ensuite ils sont presque obligés de voyager beaucoup, s'ils veulent acquérir quelque réputation. C'est ainsi qu'ont fait *Murray*, *Thunberg*, *Akrel*, les trois *Alxelius*, *Sparrmann*, *Cab-lusen*, *Winsloo* et nombre d'autres ; c'est ce que font aujourd'hui, par exemple, les deux fils du grand Entomologue *Fabricius*, qui, après avoir séjourné long-temps à Vienne, se trouvent mainte-

nant à Paris, d'où ils iront encore visiter l'Angleterre.

M. *SCHRADER*, le cadet, professeur de l'Université de Kiel, en Holstein, passe au service de la Russie en qualité d'opticien inspecteur du cabinet de Physique, et membre de l'académie des sciences à Pétersbourg, avec 1400 roubles d'appointemens. Ce savant a publié récemment en allemand, une *Esquisse de Physique expérimentale, fondée, quant à la partie chymique, sur la nouvelle théorie*. Cet ouvrage est imprimé à Hambourg, et on en a publié à Copenhague une traduction danoise. M. Schrader est particulièrement connu, depuis plusieurs années, comme constructeur de télescopes, d'après le modèle de M. *Herschel*, de la longueur de quatre jusqu'à vingt pieds. Le mécanisme de ses télescopes est exactement calqué sur les plans de ce célèbre astronome : quant à la fabrication des miroirs qui forment la partie principale de ces instrumens, une longue habitude et beaucoup de patience lui ont procuré une certaine facilité pour leur donner leur forme parabolique, et pour achever un télescope en moins de temps qu'à l'ordinaire. Il emploie une composition de son invention, et qui est très-inaltérable. M. Schrader prétend qu'il acheveroit vraisemblablement deux miroirs, tandis que M. *Herschel* n'en acheveroit qu'un de la même dimension et de la même qualité.

LE premier historiographe du Dannemarck, et peut-être l'historien et le littérateur le plus savant de tout le Nord, homme également estimable par son caractère doux et officieux, et son entretien intéressant, M. de *Suhm*, a ouvert, il y a plusieurs années, sa vaste bibliothèque au public de Copenhague; maintenant que la *grande* bibliothèque a reçu les arrangemens convenables, celle de M. Schrader a été vendue au roi de Dannemarck, qui l'a fait incorporer dans la *grande*. Une association de citoyens anonymes a cru devoir donner à M. de *Suhm* un témoignage public de reconnoissance pour avoir ouvert sa bibliothèque dans le temps où il n'y en avoit pas de semblable, et lui a envoyé, dans une lettre très-polie, une médaille dont un côté représente son effigie avec ces mots : *Petrus Fridericus Suhm, 1797*; l'autre un temple (celui d'Apollon sur le mont Palatin, où Auguste avoit formé une bibliothèque publique) avec une porte ouverte, et l'inscription : *Aparuit.*

M. HAINGLAISE, à Pétersbourg, annonce aux amateurs de *Guitare*, qu'il se propose de donner un journal d'airs italiens, français et russes, avec accompagnement de cet instrument. Il paroîtra une feuille chaque semaine, à commencer du 1 octobre 1797. Le prix de l'abonnement annuel est de vingt-cinq roubles pour Pétersbourg. Les amateurs de musique pourront espérer que, par ce journal, ils auront quelques notions exactes sur la mu-

sique russe , sur laquelle leur attention s'est peut-être portée depuis que plusieurs journaux ont répandu un article intéressant sur un de ces genres.

L'ANNONCE suivante de *Thorn* en Prusse , pourra indiquer à quel point la langue polonaise y est estimée , et combien elle doit être cultivée. « Dans le » mois de septembre passé est arrivé ici de Danzic » la troupe *Polonaise Tuskolaskique* de Warsowie , ci-devant privilégiée par le roi *Stanislas-Auguste* , et qui se distingue beaucoup à tous » égards. Quelque temps auparavant cette troupe » étoit allée à Danzic pour y donner des représentations pendant un certain temps , la troupe ordinaire allemande n'ayant pu s'y rendre. Elle y a » joué trois semaines avec un tel succès , et de si » grands applaudissemens , que la troupe allemande » n'avoit jamais obtenu un triomphe plus complet. » Chez nous elle a débuté par un opéra-comique , » *les Noces de villages*. Elle a également donné , » avec le même succès , des opéras-bouffons italiens , » traduits en polonois. Elle est enfin allée à la » foire de *Lowicz* , et retourne ensuite à Warsovie , » où elle attend un privilège de S. M. Prussienne , » afin de pouvoir jouer dans toute la Prusse méridionale. »

M. MUNOZ , littérateur distingué , auteur de la vie d'Antoine de Lebrija , dont le citoyen Chardon-la-Rochette a donné un excellent extrait dans le Tome III , page 181 de la troisième année du Magasin , après avoir souffert , pendant un an , sans relâche , des fluxions cruelles à la tête et à la gorge , qui l'ont empêché de travailler à son histoire du Nouveau-Monde , a rétabli sa santé , et a repris entièrement , depuis six mois , son ouvrage. L'ardeur et les connoissances profondes de ce savant nous font espérer que la république des lettres jouira bientôt du second volume , qui se terminera avec le règne de *Ferdinand le catholique*. Il se propose de donner en même temps un volume entier de pièces justificatives relatives à cette époque ; pièces inconnues et très intéressantes pour éclaircir certains points de l'ouvrage. Celui-ci seroit sans doute moins curieux , si , par des accidens imprévus , l'auteur qui l'a commencé , ne le conduisoit point au terme ; car il est difficile de trouver un homme dont l'esprit , le jugement , les connoissances soient à un plus haut degré que dans M. Munoz. Quelques littérateurs ont blâmé sa critique , quoique impartiale et noble , et telle que le vouloit l'orateur romain : *Ne quid veri non audeat*. Plusieurs de ses compatriotes sont fâchés de lire dans l'histoire les crimes des conquérants ; mais tranquille et ferme dans ses principes , il continue sa marche en se rappelant toujours ce beau vers de Virgile :

Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.

Pour le détourner sans doute de ses travaux, plutôt que pour affaiblir la réputation méritée du premier volume que les savans ont reçu avec éloge et reconnaissance, et que les Allemands ont déjà traduit, on vient d'imprimer à Madrid, contre M. Munoz, un pamphlet plein d'interprétations malicieuses et de sarcasmes : ceux qui l'ont fait ont imaginé un nom baroque pour cacher celui du véritable auteur, et ils le supposent écrit à Rome; cette supercherie est découverte aujourd'hui. Ils accusent M. Munoz de plagiat, parce qu'ils ont trouvé dans son ouvrage quelques mots de Robertson et d'autres auteurs, tels que de Paw, les Mohedanos, etc. Une seule faute d'impression dans le seul mot *anona* (1), au lieu d'*ananas*, (pag. 169 du premier vol.), a donné lieu à une invective ridicule et lourde : cependant ces critiques n'ont pas osé attaquer le fond de l'ouvrage; ils se sont arrêtés seulement à quelques traits épars dans le livre premier, qui, quoique décoré de ce nom, doit être regardé comme une introduction à l'histoire du Nouveau-Monde. Mais ils ne seront pas assez heureux pour détourner ce savant de ses travaux utiles; il achevera avec succès et remplira la tâche pénible et glorieuse qu'il s'est imposée.

LAURENT-VAN-SANTEN, poète latin estimé, et savant éditeur de quelques classiques, est mort à

(1) M. Munoz avoit écrit dans son manuscrit, *la suave y olorosa piná o ananas*, et il a avoué la faute d'impression devant plusieurs personnes.

Leyde dans le courant du mois de germinal dernier , âgé de 53 ans. Fils d'un négociant d'Amsterdam , il avoit eu quelque peine à obtenir de son père la permission de suivre une autre carrière que celle du commerce ; mais sa passion pour les lettres l'emporta enfin sur des considérations d'intérêt et de fortune. Adrien van Royen l'en félicitoit ainsi :

*Qui studiis ardens animum emendare severis ,
Præposuit fluxis musica sacra bonis*

.....
Et voti exiguus, fundo contentus avito ,

.....
Concinno cecinit carmine Veris opes , etc.

Disciple et ami des *Burman* , il ne tarda pas à se signaler par d'honorables progrès. En 1775 , étant à Paris , il y fit imprimer , chez F. A. *Didot* , *Laurentii Santenii , Batavi , carmina juvenilia*. La principale partie de ce recueil est composée d'élégies dans le genre érotique , et intitulées *Ida*. Nous y rencontrons , parmi les autres pièces , celle-ci , qu'en changeant le nom *Dreux* dans celui de *van Santen* , nous donnerions volontiers comme le portrait moral de ce dernier :

*Vidisti nitidæ quod pressit ab ubere vaccæ ,
Rustica formosâ lac Galatea manu ?*

*Aut hiberna nives cum fudit bruma recentes ,
Incessu nulli quas tetigere pedes ?*

*Hæc facies , hoc Santeni candoris imago est :
Pectora si nullâ labe notata gerit.*

Il a fait imprimer depuis , plusieurs suites à ce

recueil de ses poésies. Van-Santen auroit pu prendre pour devise, dans ses travaux littéraires, l'adage connu : *Festina lente*, que Boileau a périphrasé ainsi :

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :

.
Hâtez-vous lentement

C'est ce qui nous a privés jusqu'ici, et ce qui peut-être nous privera tout à fait de plusieurs de ses entreprises, entr'autres de la nouvelle édition qu'il avoit projetée de *Terentianus Maurus*. Il étoit d'une complexion délicate ; mais il logeoit dans un corps débile une ame forte, caractérisée sur-tout par un ardent amour de la liberté. Depuis la révolution il avoit été nommé curateur de l'Université de Leyde ; et si nous avons un reproche à faire à sa mémoire, il auroit pour objet les persécutions que, dans cette qualité, il a fait éprouver à l'estimable professeur *Jean Luzac*. Quelques dissentimens politiques ne peuvent pas excuser, selon nous, la conduite de *van Santen* à cet égard.

P. H. M.

LE dernier ouvrage de *Beauverlet*, formant le complément de son œuvre, vient de paroître : c'est une estampe représentant *les Chevaliers danois séduits par les nymphes d'Armide*. Elle est d'après le tableau de *Lagrenée* l'aîné, et fait pendant à

celle de *Télémaque dans l'île de Calynso* : on y reconnoît la finesse du burin de *Beauverlet*, que la mort a enlevé depuis quelques mois, et que les connoisseurs placent avec raison, au rang des plus habiles graveurs que la France ait produits.

Les dernières lettres de Stockholm annoncent la mort de Charles-Gustave *Schultz d'Asscherade*, ministre du roi de Suède à Berlin. Il a décrit en latin une partie des événemens du dix-huitième siècle, sous le titre de *Res suo ævo gestas memoriæ tradidit C. G. Schultz a Asscherade, reg. soc. litter. Holmens; in-8º. de 295 pages, imprimé à la Haye, chez Gosse, en 1788. Cette narration se resserre dans une période assez courte, 1755-1763 : elle débute par un effrayant tableau du tremblement de terre qui bouleversa Lisbonne en 1755 : les détails de la guerre de sept ans en font ensuite le principal objet. Le récit est rapide, le style concis; quelquefois il manque de clarté : l'auteur s'étoit proposé pour modèle Tacite :*

..... *In magnis et voluisse sat est.*

La devise de l'historien est : *Nec odio, nec studio*; mais ce devoir, il ne semble pas toujours l'avoir également présent à ses yeux : il est à genoux devant le roi de Prusse et lord Chatham; il traite tort durement Louis XV. Son ouvrage est terminé par des pensées sur le caractère et les mœurs

du siècle : il a vécu assez long-temps depuis sa publication , pour qu'il eût trouvé beaucoup de choses à y changer.

P. H. M.

DUMONT - VALDAJOU est mort à Paris le 25 germinal, âgé de 70 ans. Le beau-frère de la citoyenne *Valdajou* a adressé, à cette occasion, la lettre suivante au rédacteur du *Publiciste*.

Au rédacteur du Publiciste.

Paris, le 28 germinal.

Citoyen , vous avez annoncé , dans une de vos dernières feuilles, la mort du célèbre Dumont-Valdajou, chirurgien-renoueur. Vous êtes prié par sa veuve, de vouloir bien publier aussi qu'elle a continué, pendant la maladie de feu son mari, ses pansemens gratuits aux citoyens indigens, et qu'elle les continuera également à l'avenir, les jours indiqués.

Depuis seize ans elle partageoit les travaux de son époux : les connoissances qu'elle a acquises auprès d'un homme aussi habile, et ses dispositions naturelles, l'ont mise dans le cas de mériter la confiance de ses concitoyens.

Signé, FORGET, beau-frère de la cit. Valdajou.

La famille des *Valdajou*, originaire du Val-

d'Ajol, dans les Vôges, a vu, depuis sept générations, le même talent pour le *renouement*, c'est-à-dire, pour la profession de remettre les membres disloqués, se perpétuer dans son sein. Parmi les notes intéressantes qu'on lit à la suite du poëme des *Vôges*, par le citoyen *François de Neufchâteau*, il s'en trouve une sur cette famille, dont le nom a été souvent usurpé chez l'étranger. On y renvoie à un mémoire curieux du citoyen de *Tressan*, sur le même sujet, inséré dans le *Socrate rustique*.

L I V R E S D I V E R S .

C O S M O L O G I E .

NOUVEAU Spectacle de la Nature, contenant des notions claires et précises, et des détails intéressans sur tous les objets dont l'homme doit être instruit, etc. etc. suivi d'un exposé simple de la morale universelle, avec neuf planches en taille-douce; par A. F. CHEVIGNARD. 2 vol. in-8°. : prix, 9 liv., et 12 liv. franc de port. Paris, chez Déterville, libraire, rue du Battoir, n°. 16. An VI.

Le but de l'auteur est de donner une idée juste et précise de notre monde, et en général de l'Univers. Après l'histoire de la création, l'auteur parle des apparences célestes, de la chaleur et de la lu-

mière, des planètes et des éclipses, du feu, des phénomènes et des météores ; des différences de chaleur, de froid et de saisons dans les diverses parties de la terre. Il donne ensuite des détails circonstanciés sur le froid excessif et l'intempérie de l'air que l'on éprouve dans les Zones glaciale, boréale et australe : de là il passe à une courte description de notre globe et de ce qu'il contient, et à l'histoire abrégée des opérations qui nous ont fait connoître sa figure et ses dimensions. Il expose les différens changemens arrivés sur la surface de la terre, occasionés par d'effrayantes catastrophes : il n'a point oublié les volcans, les montagnes, les tremblemens de terre, les tempêtes. Il a joint l'histoire des animaux et des végétaux rares, des perles, des pierres précieuses, des métaux et minéraux, des mines, des glaces, des sels, etc. etc. etc.

Cet ouvrage est plutôt un traité élémentaire de Cosmologie et de Géologie, qu'un traité d'Histoire naturelle : ce qui concerne cette dernière science est très-peu étendu.

Le citoyen Chevignard termine par un exposé de la morale universelle, auquel il a donné la forme de dictionnaire.

P H Y S I O L O G I E.

SUR l'Organe de l'Âme, par S. T. SÆMMERING, über das Organ der Seele ; 1 vol. in-4°. de 86 pages. Kœnigsberg, 1796.

Cette dissertation, dédiée au célèbre métaphysicien *Kant*, est écrite selon les principes de la

philosophie. Elle a pour objet de déterminer quelle est la partie du cerveau qui forme essentiellement le *sensorium commune*. L'auteur prouve par ses recherches, et par les observations de plusieurs autres anatomistes, que les ventricules du cerveau ne sont pas seulement des cavités possibles, dont les parois se toucheroient, mais que ces parois sont réellement écartés, et que leur intervalle est toujours rempli, dans l'état de santé, d'une humeur qui leur est propre. Il montre de plus, en détail, que tous les nerfs du cerveau peuvent être suivis jusques à quelque point des parois de ces ventricules, et que la moëlle allongée n'étant que le faisceau commun de tous les nerfs de l'épine, on peut mettre en fait que tous les nerfs ont leur extrémité cérébrale en contact avec l'humeur qui remplit les ventricules du cerveau. Parcourant ensuite les opinions des écrivains qui l'ont précédé, sur le lieu du *sensorium commune*, il établit, non-seulement que toutes ces opinions sont dénuées de fondement, mais même qu'il n'est pas probable qu'aucune partie solide puisse en remplir les fonctions, tandis qu'un fluide, par la quantité de mouvemens divers, soit physiques, soit chymiques, qu'il peut admettre ou transmettre, paroît beaucoup plus propre à cela. Il en conclut que l'humeur des ventricules est véritablement le *sensorium commune*, c'est-à-dire, que nos sensations sont liées, d'une manière intime, aux divers mouvemens chymiques ou physiques que les nerfs produisent dans cette humeur, lorsqu'ils sont eux-

mêmes affectés par les corps extérieurs, ou bien aux mouvemens qui s'y exercent spontanément, soit par l'effet de l'imagination, soit par celui des songes ; et que, d'un autre côté, les mouvemens volontaires sont produits par les changemens qu'opère dans le fluide nerveux la réaction de cette humeur.

B E A U X - A R T S .

EXPLICATION détaillée des gravures d'Hogarth, par M. J. E. LICHTENBERG, professeur de Gottingue, ouvrage traduit de l'allemand en français, par M. LAMI, avec six planches, par M. E. RIEPENHAUSEN. A Gottingue, 1797.

Cette explication, des plus plaisantes, ne dément pas la réputation que l'auteur s'est acquise par ses saillies, ainsi que par ses profondes connoissances en physique.

A R T S O C I A L .

DE la république ou du meilleur gouvernement, ouvrage traduit de Cicéron, et rétabli d'après les fragmens et ses autres écrits, avec des notes historiques et critiques, et une dissertation sur l'origine des sciences, des arts, de la philosophie, etc. chez les Romains. Paris, Fuchs, an VI, 1798; 2 vol. in-8°. 5 liv. et 6 liv. 15 sous franc de port.

Discours prononcé à Mayence le 2 pluviôse

an VI, anniversaire du 21 janvier 1793; par
F. V. MULOT. Mayence, chez J. Wisth, an VI.

E C O N O M I E R U R A L E.

CONTEXTACION a las observaciones de la Cria de ARROZES en las riberas del Xucar, Reyno de Valencia, e influencia de su cultivo en la salud publica que publico el abate D. Josef-Antonio Cavanilles. Escribiola D. VINCENTE IGNACIO-FRANCO GINDADANO de la Villa Nueva. En Valencia, en la Oficina del Diario; por Thomas de Orga, anno 1797. — RÉPLIQUE de D. VINCENT-IGNACE-FRANCO GINDADANO, de Ville-Neuve, aux observations sur la culture du riz sur les rives du Xucar, dans le royaume de Valence, et sur l'influence de cette culture pour la santé des habitans, publiées par l'abbé D. Joseph-Antoine Cavanilles; écrite en 1797, petit in-4°. de 52 p.

L'auteur de cette brochure tâche de combattre les faits et les raisons avec lesquels M. Cavanilles a démontré que la culture du riz dans le royaume de Valence, nuit prodigieusement à la santé des hommes. Les marécages et les eaux stagnantes des rizières ont été toujours la cause des fièvres et des maladies qui dépeuplent sans cesse la contrée dite *Ribera del Xucar*; en sorte que la perte réelle, dans l'espace de 57 ans, a été de 15,739 personnes. Malgré cette cruelle expérience, l'auteur veut faire

croire le contraire, par la seule raison que la fièvre-tierce et d'autres maladies se font sentir dans plusieurs endroits, où la culture du riz est inconnue. Il prétend que la population augmente, et que les hommes vivent long-temps dans la *Ribera*, parce qu'il a vu quelques personnes privilégiées qui ont vécu au-delà de 60 ans, et parce que la population actuelle se trouve un peu augmentée sur celle de la moitié du siècle présent ; effetⁿ dû (comme M. Cavanilles l'a bien remarqué) au nombre prodigieux des familles que l'appât du gain engage à succéder aux premières, et qui, à leur tour, paient trop souvent leur cupidité de la vie. L'auteur, pour séduire son lecteur, peint avec des couleurs riantes, des champs et des villages qui ne sont que des cimetières. Il augmente le nombre des feux d'une manière contraire aux attestations délivrées au général de la Province en 1793, lors des élections des *Voluntarios honrrados* (1), et il se croit à l'abri de tout reproche, en disant que tel notaire et tel autre lui a donné l'attestation de ce qu'il avance. A la page 38, il fait un faux calcul des terres et des produits. Il sait fort bien que les rizières, supprimées par ordre du gouvernement sur les bords du

(1) Dans l'état des feux, imprimé dans l'an 1794, on lit que San-Felipe en a 2344, et l'auteur de la brochure lui en

donne	4000.
Alcira	1913 et l'auteur, etc. 3000.
Carcavente	1310 et l'auteur, etc. 1500.
Cullera.	889 et l'auteur, etc. . . plus de 1000.
Sueca	928 et l'auteur, etc. . au-delà de 1000.

Turia , donnoient à peine le quart de celles du Xucar , non-seulement parce que les champs sont d'une qualité inférieure , mais encore parce qu'ils se reposent de deux années l'une : cependant il les calcule sur le même pied que ceux du Xucar , et il reproche à M. Cavanilles de n'avoir donné à la mesure du riz que 5 peros pour prix , quand elle en vaut 10 : mais M. Cavanilles avoit expliqué la cause de cette différence dans la note de la page 24 de ses observations , dont nous avons donné l'extrait (2).

L'auteur de la brochure vante par-tout la culture du riz , comme très-utile aux propriétaires et à l'état , chose bien connue et avouée par M. Cavanilles ; mais il ne veut point la reconnoître comme un fléau de l'espèce humaine , qui diminue toujours dans les villages cultivateurs du riz. *Salus populi suprema lex esto.*

G É O G R A P H I E .

DICTIONNAIRE géographique-portatif , ou DESCRIPTION des royaumes , provinces , villes , etc. etc. et autres lieux considérables des quatre parties du Monde , par VOSGIEN. Nouvelle édition augmentée de la division du territoire de la république en départemens et en cantons ; de la Géographie ancienne , et de plus de 700 articles de la Géographie moderne , ainsi que corrigés et augmentés dans un grand nombre d'autres. 2 vol. in-8°. : prix ,

(2) Magas. Encycl. , ann. II , tom. III , pag. 38.

7 liv. 10 s. , et 10 liv. franc de port. A Paris, chez Moutardier , imprimeur - libraire , quai des Augustins , n^o. 28 , au coin de la rue Git-le-Cœur.

HISTOIRE.

CAMPAGNES des Français pendant la révolution ; ouvrage entrepris pour fixer l'opinion sur la guerre que nous soutenons depuis six ans , et pour remettre sous les yeux des militaires de tous les grades , les différentes affaires auxquelles chacun d'eux a participé : tome premier , contenant les campagnes de 1792 ; par A. LIGER. Blois , chez Billault. An VI, 1798.

Chaque année formera un volume d'environ 300 pages , qui se vendra 3 liv. 10 sous broché ; elles paroîtront et seront mises en vente successivement , afin qu'on puisse se procurer tout l'ouvrage.

Les personnes qui , en prenant le premier volume , s'obligeront pour les six suivans , auront le septième gratis : mais pour jouir de cet avantage , il faudra toujours avoir payé un volume d'avance ; en sorte qu'en prenant le premier on en paiera deux , et cette avance d'un volume paiera le sixième , qui sera livré avec le septième. Le délai de faveur ne courra que jusqu'au 30 prairial de cette année , passé lequel tous les volumes se paieront.

Cet ouvrage se trouvera dans toutes les villes principales de la république , et particulièrement à

Blois, chez le citoyen Billault ; et à Paris, chez le citoyen Onfroy, rue St.-Victor, n^o. 3.

VOYAGE en Portugal, et particulièrement à Lisbonne, ou TABLEAU moral, civil, physique et religieux de cette capitale, etc etc. suivi de plusieurs lettres sur l'état ancien et actuel de ce royaume; 1 vol. in-8^o : prix, 4 liv., et 5 liv. 10 sous franc de port. Paris, Déterville, 1798, an VI.

A R C H Æ O L O G I E.

CHOIX de Costumes civils et militaire des peuples de l'antiquité, leurs instrumens de musique, leurs meubles, et les décorations intérieures de leurs maisons, d'après les monumens antiques, avec un texte tiré des anciens auteurs; dessiné, gravé et rédigé par N. X. WILLEMIN. Tome I, petit in-fol. A Paris, chez l'auteur, au Musée des monumens français, rue des Petits-Augustins, faubourg Germain; et Guot, graveur, rue de la Monnoie, n^o. 20. De l'imprimerie de Pierre Plassan. An VI de la république.

Nous renvoyons, pour le prix de cet ouvrage, à l'annonce que nous avons faite de son prospectus. L'auteur, dans une courte introduction, indique le but de son ouvrage, qui sera divisé en trois parties, pour l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Ce premier cahier

contient le costume des peuples de l'Afrique : il est accompagné de cinq planches, dont les gravures sont tirées de Norden, de Caylus, de Pococke et de Bruce.

Le texte ne contient que des généralités sur les costumes et les usages des *Ægyptiens*, des Grecs fixés en *Ægypte*, des Libyens et des *Æthiopiens*. On ne peut disconvenir qu'il laisse à désirer une foule de détails, et que l'auteur, entièrement livré aux arts, n'a pas fait une assez longue étude des Classiques, pour exécuter un ouvrage aussi difficile : malgré cela son ouvrage par la réunion des objets qu'il présente, et qui sont épars dans beaucoup de volumes, peut offrir aux artistes un répertoire de figures commodes. A ce titre, son entreprise doit être encouragée, et regardée comme utile aux arts et aux lettres.

L I T T É R A T U R E G R E C Q U E.

ATTISCHES Museum, herausgegeben von C. M. WIELAND. — MUSEUM attique, publié par C. M. WIELAND, premier numéro du second volume, 164 pages. A Zurich, chez Gessner, et à Leipsic, chez Wolf, 1797.

Nous avons déjà parlé des numéros précédens de cette collection précieuse pour les amateurs de la littérature grecque : ce numéro contient les *Chevaliers* ou les *Démagogues*, comédie d'*Aristophane*. La traduction est telle qu'on pouvoit l'attendre de

M. Wieland : il l'a en outre enrichie de remarques utiles et piquantes.

Outre la traduction de la comédie d'Aristophane, ce numéro contient encore une introduction très-intéressante sur les comédies d'Aristophane, sur le genre de ce poëte, l'esprit du peuple athénien, qui ne se fâcha point lorsque le poëte le ridiculisa dans cette pièce sous le nom de Demos, et qui le garantit également contre les persécutions du démagogue Cléon, qu'Aristophane montra dans un jour très-défavorable, en dévoilant ses turpitudes et en le bafouant.

Cette introduction est suivie d'un récit des faits qui ont provoqué cette pièce, et qu'il faut connoître pour la bien comprendre.

M É L A N G E S.

C. D. ILGEN *Opuscula varia philologica* : II
tomi. in - 8^o. , 1797.

M. Ilgen, un des plus grands connoisseurs de l'antiquité grecque et romaine, donne dans ces deux volumes un choix de ses écrits philologiques, tous marqués au coin de l'érudition la plus vaste et d'une sagacité profonde : la plupart ont déjà été imprimés plusieurs fois. Les philologues verront ce recueil avec plaisir : voici les titres des mémoires qui en font partie.

PREMIER VOLUME. *Leonidæ Tarentini epi-*

gramma in Venerem Anadyomenem poseos ejus specimen. Chorus græcus tragicus qualis fuerit, et quare usus ejus hodiè revocari nequeat. — Nestore felicissimo senis exemplo Homerum non magis delectare quàm prodesse. — *Εισεπιώνη* Homeri, et alia poseos mendicorum græcorum specimina, cum nostri temporis carminibus comparata. — De imbre lapideo inter pugnam Israelitarum. — Hermedianactis fragmentum.

SECOND VOLUME. *Animadversiones in Ciceronis orationem pro Archia poeta.*

E R R A T A .

Tome VI, page 440, ligne première, resont danions, lisez : résonoit dans.

Page 448; ligne 15, contre son cœur, lisez : contre son cours.

A V I S .

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Étranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.

(N^o. 2.) 1^{er}. Prairial an VI.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

O U

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

R É D I G É

Par A. L. MILLIN.



A V I S D E S É D I T E U R S .

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois ,

18 francs pour six mois ,

36 francs pour un an ,

tant pour Paris que pour les Départemens, francs de port.

O N peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

C E Journal , auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué , une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON , DOLOMIEU , DESGENETTES , SILVESTRE DE SACY , FOURCROY , HALLÉ , HERMANN , SCHWEIGHÆUSER , LACÉPÈDE , LANGLÈS , LALANDE , LAGRANGE , LEBRUN , MARRON , MENTELLE , BARBIER-DUBOUCAGE , MORELLET , NOEL , OBERLIN , CHARDON-LA-ROCHETTE , CAILLARD , SAINT-LÉGER , VAN-MONS , TRAUILLÉ , LÉVEILLÉ , COUSIN , CUVIER ,

Tome I. (4^{me}. An.)

**GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOFT-
TIGER, VISCONTI, etc. etc.** ont fourni des Mémoires,
contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux :
on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte,
et à la faire paroître le plus promptement possible
après leur publication. On y donne une notice des
meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans
sur toutes les parties des arts et des sciences : on choisit
sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer
les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inven-
tions utiles dans tous les genres. On y rend compte
des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce
que les séances des sociétés littéraires ont offert de
plus intéressant ; une description de ce que les dépôts
d'objets d'arts et des sciences renferment de plus
curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages
des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués
dont on regrette la perte ; enfin, les nouvelles litté-
raires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes *in - 8°*. par
an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de
chaque mois. La livraison est divisée en deux nu-
méros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement à Paris, au Bureau
du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Li-
braire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

- A Amsterdam, | chez la veuve Changuion et d'Hengst.
 | chez Van-Gulik.
- A Bruxelles, chez Lemaire.
- A Florence, chez Molini.
- A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
- A Genève, | chez Manget.
 | chez Paschoud.
- A Hambourg, chez Hoffmann.
- A Leipsic, chez Wolf.
- A Leyde, chez les frères Murray.
- A Londres, chez de Boffe, *gerard Street.*
- A Strasbourg, chez Levrault.
- A Vienne, chez Degen.
- A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

PHYSIQUE ANIMALE.

NOUVELLE mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux, par P. J. BARTHEZ, membre des académies des sciences de Berlin, de Stockholm et de Lausanne; de l'académie de médecine de Madrid; membre honoraire de la société médicale de Paris; ci-devant chancelier de l'Université de médecine de Montpellier; associé libre de l'académie des sciences de Paris, et de l'académie des inscriptions et belles-lettres, etc. A Carcassonne, de l'imprimerie de Pierre Polère. An VI, 1798.

DANS cette époque orageuse du siècle, quoique les intérêts sociaux s'emparent de toutes parts de l'attention publique, l'étude de la nature n'est point totalement abandonnée : quelques savans lui consacrent encore leurs veilles. Un écrivain philosophe vient d'employer les loisirs de sa solitude à rassembler les résultats de ses longues méditations sur l'un des plus beaux et des plus importans phénomènes de la vie : il a placé, sur de nouveaux fondemens, la théorie des mouvemens de l'homme et des animaux. Nous offrons, à nos lecteurs, un abrégé très-succinct de cet important travail : nous l'annonçons comme un présage heureux que l'éclipse littéraire est à sa fin, et que les sciences physiques vont remar-

cher d'un pas ferme et sûr vers leur complément et leur perfection.

L'ouvrage est partagé en six sections principales, qui ont successivement pour objet le mécanisme de la station dans les diverses classes d'animaux, celui des mouvemens progressifs chez l'homme et les quadrupèdes, celui du ramper, du nager, du vol des oiseaux. Avant de traiter séparément ces différens articles, l'auteur expose dans un discours préliminaire, écrit avec autant d'énergie que d'élévation, ses idées sur la nature du principe vital, cause première des phénomènes qu'il se propose d'expliquer. Nous ne reviendrons point sur cette doctrine appréciée depuis long-temps par les médecins philosophes, et vérifiée par les applications salutaires qu'on en fait journellement à l'art de guérir. D'ailleurs, le citoyen Barthez n'a pour but que de se livrer à l'étude des causes prochaines et mécaniques de la loco-motion, comme il le dit expressément dans ses prolégomènes, où il retrace rapidement les erreurs de Borelli et de quelques autres physiciens qui se sont occupés de cette matière, et où il présente une exposition concise de ses propres théories, dont il offrira bientôt les développemens. Il a cru, en terminant son introduction, devoir instruire le lecteur des raisons qui l'ont déterminé à recueillir et à publier ses recherches. Il a cru aussi devoir alléguer les motifs de la retraite qu'il garde depuis plusieurs années, et qu'il faut attribuer en partie à une santé foible et chancelante, fruit amer d'une vie toute consacrée aux

occupations pénibles de l'enseignement et au soulagement de l'humanité. « Cependant, dit-il, ce n'a » été qu'en travaillant beaucoup et même trop, » que j'ai pu justifier à mon gré ce loisir forcé, » et en soulager les ennuis. Je me suis dit ce que » disoit Martial en parlant de l'Espagne, où il » étoit revenu après un long séjour à Rome : *Dans » cette solitude de la province, si je ne me livre » à l'étude, même avec excès, ma retraite ne » m'offre plus de consolation, ni de moyens » suffisans pour l'excuser.* » Ce langage a quelque chose de bien attachant pour tous ceux qui savent combien le citoyen Barthez est cher aux lettres et à la philosophie. On ne sauroit voir sans un attendrissement mêlé de respect, celui qui a fourni sa carrière par des travaux aussi glorieux, s'affliger encore de l'oisiveté d'une vieillesse honorable. Tout intéresse chez un grand homme dont le silence étoit un désastre pour notre art, comme le repos d'Achille fut long-temps une calamité pour les Grecs : mais reprenons l'examen de son livre, et tâchons d'en extraire les principaux résultats.

Du mécanisme de la station de l'homme et des animaux.

PREMIÈRE SECTION. L'auteur examine en premier lieu, si la station sur deux pieds à corps perpendiculaire est essentiellement propre à l'homme. La position et direction du trou occipital dans l'articulation de la tête, la foiblesse du ligament cer-

vical postérieur, l'évasion de la poitrine sur les côtes, la longueur des extrémités inférieures, etc. donnent lieu de croire qu'elle est inhérente à sa nature. Le citoyen Barthez pense au surplus que l'homme est naturellement bipède après sa première enfance; mais qu'à cette époque de la vie, la station doit naturellement s'opérer sur les quatre extrémités, comme chez les autres mammifères. Cette question n'est point oiseuse, ni pour le physiologiste, ni pour le médecin : elle influe sur l'éducation physique des enfans; lorsqu'on les contraint de trop bonne heure à ne s'appuyer que sur les deux pieds, les jambes se courbent et se contournent; les cavités articulaires se déforment, et la claudication peut en résulter.

Que se passe-t-il dans le mode de station particulier à l'homme? La première considération qui doit occuper, c'est que la colonne vertébrale affecte des arcs ou des inflexions alternativement disposées en sens contraire, qui l'éloignent ou qui la rapprochent alternativement de la ligne du centre de gravité : c'est par ce mécanisme admirable que les viscères de la tête, de la poitrine et du bas-ventre, qui y sont attachés dans sa longueur, se trouvent nécessairement rangés dans cette même ligne, qui est toujours perpendiculaire à la base du corps. Cependant, pour que la station s'effectue, il est nécessaire que les muscles extenseurs de l'épine et des extrémités inférieures soient en contraction; mais cet état ne sauroit être que momentané. D'un autre côté, la mobilité des os articulés et le peu

d'étendue des surfaces qu'ils s'opposent , ainsi que la variation des plans dans les différentes articulations suivant les diverses positions qui peuvent avoir lieu dans la station , produisent des mouvemens peu sensibles de vacillation , qui poussent le corps , partie en avant , et partie en arrière de la direction de la ligne centrale de gravité : des efforts imperceptibles tendent néanmoins constamment à ramener la colonne vertébrale à son état d'extension primitive , et à rétablir les parties du corps dans l'ordre de distribution le plus convenable par rapport à la ligne du centre de gravité.

Après avoir démontré le mouvement d'extension qui s'exécute sur les vertèbres de la colonne épinière , le citoyen *Bathez* apprécie successivement les avantages mécaniques que présentent la structure particulière et les différentes directions des apophyses des vertèbres cervicales , dorsales et lombaires : il représente les apophyses épineuses comme des leviers prolongés , inclinés et dirigés par le plus grand avantage de l'action des muscles extenseurs des vertèbres , et de la manière la plus favorable à leurs centres de mouvement. La théorie du citoyen *Barthez* , que nous nous contentons d'indiquer , reçoit une nouvelle confirmation par l'anatomie comparée de divers quadrupèdes. Il faut lire dans l'ouvrage même de l'auteur , ce qu'il dit sur la disposition des apophyses épineuses des vertèbres dans le cheval et l'éléphant , dans le caméléon et le fourmilier , dans le phoque , ainsi que ses remarques sur l'enclavement ou engrenure des apophyses articulaires des ver-

tères lombaires et des dernières dorsales , observé dans les animaux qui exécutent de grands mouvemens dans cette partie ; dans ceux qui affectent une situation à demi-redressée sur leur dos accroupi , tels que le chat , l'écureuil , le singe , etc.

Le citoyen Barthez s'occupe ensuite de la disposition particulière qu'affectent les os du bassin : il démontre que les difficultés qu'éprouve le redressement du corps ou la station perpendiculaire , sont en raison directe du degré de leur obliquité naturelle. Aussi ce degré d'obliquité devient-il successivement plus considérable dans l'orang-outang , dans le gibbon , et enfin dans les quadrupèdes. Les os du bassin sont en outre un support circulaire qui donne aux membres inférieurs la direction convenable en empêchant leur convergence , et qui les fixe et les affermit en exerçant sur eux une pression approchant de la verticale ; de là vient que les bras arqués et fortement appuyés contre les hanches assurent davantage la station du tronc : les personnes qui portent des fardeaux , les danseurs même , dans certains cas , ont machinalement recours à cette attitude.

Quant aux os longs et cylindriques qui forment les extrémités inférieures dans l'homme , et les quatre jambes dans les quadrupèdes , il faut les considérer comme autant de colonnes qui , à raison de leur nombre et de leur division , soutiennent avec plus de sûreté le poids du tronc , que ne feroient des colonnes de même épaisseur et de même élévation , puisque , comme l'a démontré Euler , *les poids que soutiennent, sans fléchir, des colonnes supposées*

flexibles , de même matière et également grosses , sont , en raison réciproque , des quarrés des hauteurs de ces colonnes.

Parent, dans ses *Essais et Recherches de mathématiques*, a voulu déterminer la base la plus avantageuse de *sustentation* de l'homme, ou ce qui est la même chose, quelle est l'ouverture des pieds la plus convenable au maintien de la station perpendiculaire. Le citoyen Bartiez s'est proposé le même problème; mais il en a donné une solution plus exacte et plus complète, en réformant les erreurs du physicien dont nous venons de parler.

La base de *sustentation* du corps étant une fois déterminée, les efforts des muscles extenseurs de la jambe, pour fixer sur cette base la ligne de propension du centre de gravité du corps, doivent croître comme les distances du centre de gravité aux centres d'équilibre ou de mouvement du corps sur les extrémités inférieures. Camper et Dupui ne s'étoient occupés que de quelques accidens causés par l'éloignement vicieux du centre de gravité, d'avec le centre des mouvemens du corps. L'auteur traite des variations des distances de ces deux centres dans l'état naturel de la station, et contemple ainsi son sujet sous un aspect absolument nouveau; il fait voir comment la station devient plus facile et plus assurée dans la *pronation* et l'*abduction* du pied, à l'aide du péroné et des muscles qui viennent s'y implanter. Après avoir indiqué les fins principales de la mobilité du péroné, il remarque que cet os est beaucoup plus considérable dans les ani-

maux qui se soutiennent appuyés par les côtés internes des pieds , sur des arbres ou sur des surfaces verticales et raboteuses , comme quelques singes , l'écureuil , le lézard , etc. Le même phénomène s'observe dans la fouine et dans la sarigue , dont le péroné a presque la grosseur du tibia , comme l'a fort bien vu le citoyen Daubenton.

Bertin regardoit la voûte que les os du tarse et du métatarse peuvent former sur le cou-de-pied , comme avantageuse au soutien du corps. Le citoyen Barthez croit que son usage est relatif aux vacillations momentanées inséparables de la station perpendiculaire , et dont nous avons déjà parlé. Une remarque non moins intéressante , c'est que les articulations des extrémités de l'homme et des animaux qui jouissent d'une santé vigoureuse , sont dans un degré de flexion foible , entretenue par une contraction déterminée , énergique et constante de leurs muscles extenseurs. Cette contraction soulève une partie du poids du corps en le tenant ainsi suspendu , et diminue d'autant la charge de ce poids sur les articulations des membres inférieurs : lorsqu'au contraire un animal est considérablement affoibli , le poids du corps , sur ses appuis au sol , n'éprouve aucune diminution. On donne ainsi la raison pour laquelle nous nous sentons plus pesans , quand nous sommes plus foibles qu'à l'ordinaire , et comment le bœuf fatigué imprime plus profondément ses pas.

Le citoyen Barthez , après avoir établi que la force qui nous soutient debout , soit dans la station , soit dans le marcher , réside non-seulement dans les

muscles jumeaux et solaire , mais aussi dans les muscles fessiers très-considérables dans l'homme , se livre à des observations intéressantes sur le mode de station propre aux singes , et il ajoute aux idées déjà émises sur cet objet par les célèbres Daubenton et Vicq-d'Azyr ; il s'occupe ensuite des usages que peut avoir la queue dans des quadrupèdes de différens genres , pour rendre la station plus facile et plus assurée. Cet organe fait quelquefois fonction de balancier par l'effet des agitations successives que lui imprime l'animal : souvent c'est un long levier à l'aide duquel la partie postérieure du corps est mise en équilibre avec l'antérieure , par rapport aux centres de mouvement sur les extrémités inférieures , comme on peut le voir dans les écureuils. Quelques animaux du genre des lézards , tels que le dab , le booka-shash et le warral , s'en servent pour frapper fortement la terre , et c'est ainsi qu'ils arrêtent ou qu'ils modèrent les impulsions latérales qui accompagnent leur progression. Dans plusieurs quadrupèdes , le jeu alternatif de la queue augmente considérablement la vitesse de leurs mouvemens progressifs , en modérant la force des balancemens du corps jeté successivement vers l'un ou vers l'autre côté , etc.

L'auteur termine cette section par quelques remarques sur les divers moyens qui facilitent la station dans les oiseaux , soit dans l'état de repos , soit dans le marcher : il observe que leur corps est d'autant mieux soutenu en équilibre , que dans chaque extrémité inférieure , le fémur qui est articulé avec

L'os du croupion, se porte vers le milieu du corps, au dessous duquel il s'articule avec le tibia. Les pieds de l'oiseau étant ainsi naturellement portés en avant, la ligne de direction du centre de gravité de leur corps tombe plus facilement sur la base de *sustentation*. La station des oiseaux est encore assurée par la déjection des ailes derrière la colonne vertébrale, par la structure de leurs pattes munies de doigts très-divergens, et enfin par l'action de la queue plus ou moins prolongée dans les différens oiseaux, comme on peut le voir dans l'oiseau dit *lavandière* (*motacilla*), chez qui la descente alternative de ce balancier redresse à chaque instant le corps prêt à s'abattre en avant sur ses appuis. D'autres bipèdes, tels que le traquet (*rubetra*), ont un besoin indispensable d'agiter les ailes conjointement avec la queue, durant les courts instans où ils demeurent posés : les ailes servent encore à raffermir la station dans les efforts que nécessitent certaines fonctions des oiseaux ; les oiseaux de proie, par exemple, battent fréquemment leur proie placée à terre avec ces organes ; les coqs en amour abaissent leurs ailes sur leurs côtés, et les agitent lorsqu'ils chantent.

Plusieurs physiologistes ont cherché à déterminer par quel mécanisme les oiseaux peuvent se tenir perchés pendant leur sommeil ; mais ils n'ont donné de ce fait singulier qu'une explication purement mécanique : certains ont cru que le poids de l'oiseau suffisoit pour maintenir les phalanges de leurs doigts dans un état de flexion permanente. L'auteur

pense que la vraie raison de ce phénomène est que, dans les oiseaux, les muscles destinés à fléchir les pattes et les doigts, ont, par nature et par habitude, des forces toniques très-supérieures à celles des muscles extenseurs leurs antagonistes : cette supériorité des forces toniques des fléchisseurs sur celles des extenseurs, a lieu durant le sommeil dans les autres animaux, ainsi que dans l'homme.

Le dernier paragraphe qui traite de la station, a pour objet d'expliquer les différens mouvemens de la tête ou de l'avant-corps que détermine la station des oiseaux, et de rendre raison des ébranlemens latéraux que supporte leur corps dans une progression rapide. L'abondance des articles qu'il nous reste à extraire et les bornes qui nous sont prescrites, font que nous nous contentons de l'indiquer à nos lecteurs.

Des mouvemens progressifs de l'homme.

SECONDE SECTION. Cette section a deux parties. La première traite de la théorie du marcher de l'homme, qu'on a voulu expliquer par la *percussion* du sol et sa *réaction*. Le citoyen Barthez a déterminé plus exactement pourquoi, dans le transport du corps en avant, les pieds étant inégalement avancés, la jambe postérieure (qui doit être la première transportée), pendant que son pied arc-boute contre le sol, reçoit et transmet une impulsion qui porte le corps en haut et en avant ; il en voit la vraie cause dans l'action des muscles du

talon , qui en deviennent de simples releveurs ; qui l'élèvent en la faisant tourner autour de la pointe du pied , et qui , par le jeu de ce talon , poussent le tibia dans le sens de sa direction. Lorsque la course est la plus rapide possible , le corps reçoit la plus forte impulsion en avant par une action singulièrement énergique des extenseurs du genou de chaque jambe mise en mouvement. Le talon reste fixement redressé , et chaque genou ne subit qu'une très-légère flexion avant chaque pas.

Les muscles qui agissent dans les mouvemens violens et répétés des coureurs , étant nécessités à des efforts considérables , les vertèbres , les côtes et le bassin où ces muscles ont leur insertion , doivent avoir une fixité convenable. Pour que cela soit ainsi , il importe de diminuer les ébranlemens de la charpente osseuse , causés par les secousses de l'expiration ; c'est ce qui fait que les coureurs font de grandes inspirations qu'ils s'efforcent de prolonger : leur diaphragme est dans un état presque constant de contraction , qu'appuie l'air retenu dans le poumon en plus grande quantité qu'à l'ordinaire. C'est au concours soutenu de ces deux actions , que le citoyen Barthez rapporte ce qu'on nomme communément *force d'haleine* : quand cette force commence à nous manquer dans la course , nous *haletons* pour fixer encore , autant que possible , la poitrine et la colonne vertébrale. Une considération importante vient ensuite ; c'est que la proportion des os de la jambe , qui se rapproche le plus possible de l'égalité , est la plus propre à rendre les pas faciles

et étendus. Si les chèvres ont le pas plus grand que les autres quadrupèdes , c'est vraisemblablement parce que la longueur des os de chaque jambe est presque égale dans ces animaux. L'auteur continue d'observer que dans le marcher , lorsque le tronc , poussé par la jambe postérieure , est mu en avant sur la jambe antérieure fixe qui le supporte , il se meut sur la tête du fémur de celle-ci ; et que lorsque ce mouvement n'est pas convenablement gradué , il produit une apparence de chute du tronc et une sorte de boiter. Mais cette descente de l'os innominé sur le fémur fixe , est graduée par la résistance du ligament *rond* , avant que d'être absolument arrêtée par le ligament orbiculaire de l'articulation de la hanche , et par le bourrelet ligamenteux de la cavité cotyloïde. Le citoyen Barthez achève cette théorie du marcher de l'homme , en déterminant l'usage principal de la rotule , qui , dans cette fonction , n'est point faite , comme on l'a cru , pour empêcher que l'extension du genou n'aille trop loin , mais pour faciliter la graduation des mouvemens de flexion du genou , et s'opposer à ce qu'ils ne s'exécutent avec trop de précipitation : il n'est pas difficile de prévoir , d'après cela , les nombreux inconvéniens que peut entraîner le déplacement ou la rupture de la rotule. Au surplus , l'auteur constate l'utilité spéciale de cet os par un fait intéressant extrait de Duverney , et qui a ses analogues dans les ouvrages de plusieurs autres praticiens. Il s'agit d'un jeune homme chez qui l'aponevrose de la rotule avoit été rompue à la suite d'une flexion du genou. « Cet os fut élevé

» par les muscles , et ensuite fixé un travers de doigt
 » au dessus des condyles du fémur. Au bout d'un
 » an , ce jeune homme essaya de marcher : il ne
 » pouvoit se mettre à genoux , ni monter un esca-
 » lier que très - difficilement ; mais il le descendoit
 » sans beaucoup de peine. Lorsqu'on lui eut mis un
 » petit bourrelet attaché par des cordons autour du
 » genou , il fut moins gêné ; il pouvoit se soutenir
 » sur cette jambe , et la plioit avec facilité. »

La deuxième partie de cette section est toute consacrée à la théorie du saut. L'auteur commence d'abord par réfuter les theories émises par Willis, Borelli, Mayow, Hamberger, sur le mécanisme du saut. Il résulte de celle qui lui est particulière, que deux conditions essentielles constituent le vrai mécanisme du saut : la première est l'action simultanée de deux articulations de la jambe qui se suivent, étant disposées en sens alternatifs, et qui ont préalablement subi un degré plus ou moins considérable de flexion. La deuxième est le mouvement que l'os intermédiaire de ces articulations consécutives reçoit de leurs extenseurs, et qui le détermine à tourner par ses extrémités autour d'un centre de rotation variable, de manière que cet os, ne se mouvant plus autour d'un point fixe, peut suivre la résultante des forces motrices, et se détacher ainsi du sol ou sauter. Un jeu semblable des extenseurs peut avoir lieu dans certains cas pathologiques, où l'on voit se produire convulsivement des sauts extraordinaires de tout le corps : témoin l'hydrophobe observé par Ridley, pliant ses membres en sens contraires, et qui lançoit

son corps jusqu'à sept pieds de distance. L'auteur examine ensuite les différences des mouvemens qui opèrent les différentes espèces de saut.

En s'occupant des avantages mécaniques qui peuvent donner plus d'étendue au saut, le citoyen Barthez insiste spécialement sur ceux que présente la structure de la grenouille. Puis cherchant à déterminer l'utilité générale des poids appelés *haltères* par les anciens, et dont les athlètes se chargeoient les mains pour mieux sauter, il pense qu'en ajoutant à la charge du corps, ils rendent nécessaire un plus grand effort pour le redressement des extrémités inférieures qui doit précéder le saut, et qu'ils excitent ou déterminent ainsi une application plus longue et plus avantageuse des forces des muscles extenseurs des articulations de ces extrémités. Au rapport de Mercurialis, dans l'exercice du saut on portoit aussi quelquefois sur la tête ou sur les épaules des poids de différentes formes; ce qui vient à l'appui de la précédente assertion: de là découle un principe général que le citoyen Barthez développe et appuie sur beaucoup de faits, savoir, que lorsque les résistances à vaincre surpassent celles que les muscles surmontent habituellement, sans néanmoins être immodérées, le sentiment de ces résistances excite la nature, et la détermine à augmenter l'action des muscles moteurs plus que dans l'état ordinaire, ou bien à rendre plus avantageux l'emploi du même degré de cette action.

Ici l'auteur fait succéder des considérations intéressantes sur le saut des serpens et des insectes. Les serpens, qui jouissent de la faculté de sauter, s'élancent

de deux manières : la plus simple est celle qu'emploient l'*Acontias* et le serpent à sonnettes. Ces animaux se donnent la figure d'un arc, en rapprochant leur tête de leur queue, et ils s'élancent en s'appuyant fortement sur ces deux extrémités : en étendant très-fortement la partie supérieure de l'ovale de leur corps, ils la plient en dedans, et établissent ainsi un centre d'inflexion, par rapport auquel, et aux vertèbres extrêmes qui sont fléchies, des mouvemens d'extension sont imprimés en sens opposés ; ce qui donne aux deux moitiés du corps du serpent le pouvoir de sauter. Les serpens ont une autre façon de sauter plus compliquée : certains établissent un grand nombre d'arcs dans la plus grande partie de leur corps, après avoir fait plusieurs tours de tout leur corps, qu'ils entortillent autour de leurs têtes ; mais le saut de chacun de ces arcs est ensuite produit par les extenseurs des vertèbres, de la même manière qu'il est produit dans les serpens dont le corps entier ne forme qu'un arc semblable. Tous ces arcs se détachent du sol dans le même temps, et leurs mouvemens multipliés en divers sens se modifient, se balancent et se combinent au gré de l'animal de la manière la plus avantageuse.

Pour ce qui concerne le saut des insectes, rien n'est plus merveilleux que ce mécanisme, sur-tout dans la puce, qui s'élançe avec une vîtesse excessive, et à une distance prodigieuse, par rapport à la longueur de son corps, suivant l'observation de Swammerdam : les sauterelles s'élèvent par leur saut à une hauteur deux cents fois plus grande que la longueur
de

de leur corps. Le citoyen Barthez remarque que, dans les pattes postérieures de ces insectes, qui produisent le saut, les cuisses sont articulées vers le milieu du corps, dont elles soutiennent le centre de gravité; que les jambes sont comme des pieux fort élevés entre lesquels le corps de l'insecte suspendu est d'abord balancé, pour être jeté avec plus de force par l'action des muscles extenseurs. Il ajoute que la *Naucore* ou mouche scorpion saute avec agilité, mais avec moins d'avantage que la sauterelle, parce que ses deux dernières pattes, dont le jeu produit le saut, étant d'ailleurs très-longues, sont attachées à la partie inférieure du corps, et non vers son milieu. Le saut propre au ver du fromage, qui courbe circulairement son corps, s'explique de la même manière que le saut des serpens; mais la mécanique du saut de l'insecte appelé *Elater* ou *Taupin*, est sur-tout curieuse à considérer. On sait qu'étant couché sur le dos, il saute de manière à retomber sur ses pattes. Je transcris ici littéralement l'explication que donne l'auteur de ce phénomène.

« Pour connoître la véritable mécanique de ce saut, il faut savoir que le cerclet de cet insecte a un prolongement écailleux qui avance et s'emboîte dans une coulisse placée sur le haut du ventre; ce qui forme une espèce d'articulation.

« Cet insecte ayant le dos couché sur un plan, immédiatement avant de faire effort pour sauter, fléchit son corps en un angle dont le sommet qui s'éloigne du plan, porte l'articulation susdite.

Dans l'instant suivant où il fait effort pour sauter,

» il fléchit fortement la même articulation en sens
 » inverse , en contractant ses fibres antagonistes de
 » celles qui ont agi dans l'instant précédent. L'action
 » de ces fibres se continue au point de forcer l'ar-
 » tication, et de dégager précipitamment le pro-
 » longement du corcelet , qui fait une petite chute
 » hors et au dessous du rebord saillant de la coulisse
 » du ventre.

« Par l'effet de cette chute soudaine, le corcelet
 » de cet insecte que le ventre ne soutient plus ,
 » heurte avec force du côté du sol par son rebord
 » inférieur. Ce rebord en est réfléchi, et son mou-
 » vement ne se fait plus autour du même point
 » fixe, par rapport auquel la partie supérieure du
 » corcelet a reçu un mouvement de projection en
 » avant, imprimé par les mêmes fibres qui ont
 » forcé l'articulation : dès-lors le centre des mouve-
 » mens des deux extrémités du corcelet n'étant plus
 » fixe, mais variable, le corcelet peut obéir à l'im-
 » pression résultante de ces deux mouvemens ; il
 » peut sauter, et rejeter le corps de l'insecte en avant
 » sur ses pattes, etc. »

Des mouvemens progressifs des quadrupèdes.

TROISIÈME SECTION. Elle est, ainsi que la pré-
 cédente, divisée en deux parties. La première a
 pour objet les mouvemens progressifs du cheval,
 et la deuxième traite des variétés que présentent ces
 mouvemens dans d'autres genres de quadrupèdes ;
 je vais tâcher d'exposer aussi succinctement que

possible , les vues majeures que l'auteur a offertes sur ces deux objets.

On observe que , dans les chevaux , dont les allures ont une grande étendue , et sur-tout dans les chevaux de trait , la tête et l'encolure se prolongent en avant. Le même phénomène a lieu dans ceux qui ont essuyé les fatigues d'une longue marche : ce prolongement du cou , en portant plus avant le centre de gravité , ajoute à son transport par une égale force d'impulsion. Le C. Barthez remarque en outre que l'extension du cou est encore assez avantageuse pour que le tronc du corps soit plus facilement soulevé , par l'impulsion des jambes de derrière , autour des appuis que lui donnent les jambes de devant. Il en donne pour raison , qu'une partie du poids de ce tronc et de sa charge est mise en équilibre , et suspendue sur ces appuis par l'effort de la tête portée au bout du levier du long cou du cheval. C'est ainsi qu'on doit expliquer comment le cou très-long des chameaux leur est si utile pour se relever avec les fardeaux dont on les a chargés. Dans le cheval , les jambes antérieures contribuent d'autant plus faiblement à la progression , par l'effort qu'elles font en s'élevant sur les bords de leurs soles avant de se détacher du sol , que l'omoplate sur laquelle le tronc est porté alors , n'est point articulée avec le tronc , mais y est seulement liée par les attaches de ses muscles aux vertèbres cervicales et dorsales : ce sont donc les jambes de derrière qui aident principalement à la poussée du corps en avant , et l'impulsion qu'elles donnent dépend essentielle-

ment des muscles releveurs de l'os du jarret et des extenseurs du genou.

Dans le mouvement du trot, quoique les deux paires que forment les jambes opposées en diagonale, se détachent de terre et y retombent alternativement, il arrive quelquefois que l'une de ces paires ne retombe pas à terre précisément au même temps que l'autre s'en élève; souvent les quatre jambes sont détachées du sol à la fois: il y a alors un élanement ou saut du corps que produit l'effort d'une jambe postérieure, un moment avant que l'autre jambe postérieure ne retombe à terre. Le pas grand ou alongé est plus fatigant pour les chevaux que le trot, parce que les jambes, pendant qu'elles sont fixes, doivent faire effort pour changer leurs directions dans le pas; ce qui n'arrive pas dans le mouvement du trot.

Le galop forcé, qui est celui des chevaux usés, se fait en deux temps: le premier est marqué par l'élévation des jambes antérieures, et le second par l'élévation des jambes postérieures. Dans le galop ordinaire on distingue, ou trois ou quatre temps. Ces temps peuvent être distingués relativement à l'ordre suivant lequel les quatre jambes s'élèvent par leurs *foolées*, aussi bien que relativement à l'ordre suivant lequel elles se posent à terre dans leurs *battues*. Cette dernière distinction des temps dans ces deux espèces de galop, est celle qu'ont marquée généralement les auteurs d'hippiatrique.

Le citoyen Barthez pense au contraire que, pour avoir des idées justes du galop, il faut sur-tout

avoir égard à l'ordre des temps des foulées. Je ne fais pas mention de quelques autres considérations non moins importantes qui terminent la première partie de cette section, et que les limites dans lesquelles je suis resserré ne me permettent pas d'extraire : je me hâte de passer à ce que l'auteur a exposé sur les variétés des mouvemens progressifs dans différens genres de quadupèdes.

Des faits nombreux prouvent que les principales différences observées dans les mouvemens progressifs des quadupèdes de divers genres, sont relatives aux proportions de longueur qu'ont le tronc du corps, les jambes antérieures et les postérieures. Dans ceux dont le tronc est massif ou prolongé, suspendu entre des jambes dont la hauteur est à peu près la même, le galop et le saut ne peuvent s'exécuter que péniblement, et pendant une très-courte durée, s'ils ne sont doués d'une force extraordinaire, parce qu'il leur faut trop d'effort pour l'équilibre qu'ils doivent donner à leurs corps sur les jambes de derrière, immédiatement avant chaque saut : mais dans les animaux chez qui les jambes postérieures ont plus d'élévation que les antérieures, comme le lapin, le lièvre, la gerboise, etc. le mouvement progressif est accompagné d'un saut particulier du train de derrière ; aussi ces animaux, dans leur démarche la plus lente, vont au pas avec le train de devant, et sautent avec le train de derrière. Lorsqu'après avoir été lancés en l'air par les jambes postérieures, ils retombent sur les antérieures, un mouvement particulier du ressaut se

marque dans la moitié postérieure de leur corps qu'ils font arquer : c'est ce mouvement particulier de ressaut, produit à la suite de chaque impulsion des jambes postérieures, qui fatigue ou retarde ces animaux lorsqu'ils courent dans la plaine, ou qu'ils descendent sur un plan incliné : cet inconvénient n'a pas lieu lorsqu'ils montent, parce qu'alors ils arquent moins la partie postérieure du corps, à cause de la position plus élevée des jambes de devant.

Dans la girafe, le train antérieur est beaucoup plus élevé que le train postérieur. Cette disposition influe manifestement sur les mouvemens progressifs de cet animal, dont le pied gauche postérieur part avant le pied droit antérieur. La raison en est que si sa jambe antérieure transportoit le tronc en partant avant la jambe postérieure qui lui est opposée en diagonale, le tronc ainsi incliné et prolongé seroit trop exposé à s'affaisser, parce qu'il agiroit par un trop long bras de levier sur les appuis des pieds des jambes postérieures.

L'auteur pose ensuite en principe, que plus le pied postérieur d'un quadrupède est allongé, plus l'impulsion qu'il donne dans la marche en se mouvant circulairement sur sa pointe se dirige désavantageusement par rapport au tronc, et plus en même-temps doit être forte la vacillation latérale du corps qui entraîne un mouvement proportionné.

Mais les mouvemens des quadrupèdes doivent varier autant que varient les positions des extrémités, par rapport au tronc. Les lézards, par exemple, ne peuvent se mouvoir d'un mouvement de saut ni de

galop , à cause de la foiblesse des jambes postérieures et du peu d'élevation qu'elles donnent au corps. Dans le caméléon , les os du bassin ne font point corps avec l'os sacrum (auquel ils ne sont point unis , suivant l'observation de Perrault) ; c'est ce qui fait que cet animal , dans sa marche , rapproche ses jambes d'un côté en même-temps qu'il éloigne extrêmement l'une de l'autre les jambes de l'autre côté ; de sorte que ses mouvemens progressifs qui s'exécutent avec une certaine flexion de tout le corps , ont quelque chose de ridicule.

Une disposition singulière des pieds peut aussi influencer sensiblement sur les mouvemens progressifs des quadrupèdes. La taupe , dans sa marche , tourne en dehors ses pieds de derrière , et ses pieds antérieurs en dedans ; c'est de cette cause que proviennent les zig-zags qu'elle fait en courant. On peut rapporter à la rigidité et à l'étroitesse singulière que doivent avoir les ligamens environnans des articulations des pieds dans le renne et dans l'élan , le son comme d'un craquement qu'on entend dans ces articulations lorsque ces animaux se meuvent , et sur-tout lorsqu'ils courent ou précipitent leurs pas. Plusieurs quadrupèdes , au commencement ou à la fin de leur saut , rapprochent leur tête de leurs jambes , et par conséquent le centre de gravité de leur corps. L'agneau qui bondit saute des pieds de derrière , et en même-temps approche sa tête de la terre. Le *duyker-bok* (bouc plongeur) , au rapport de Sparrman , entremêle des sauts dans sa course , ou lorsqu'il s'élève il tient sa tête haute , et lorsqu'il retombe il la cache entre ses

jambes ; ce qui peut lui donner l'air de plonger. Le chamois fait sur lui-même un mouvement de rotation lorsqu'il saute en boudissant sur des rochers, et semble se réfléchir d'un rocher sur un autre. Le *spring-bok* (bouc sauteur) a quelquefois dans ses grands sauts les quatre pieds fort rapprochés, le dos étant arrondi et convexe, et la tête abaissée ; d'autres fois son dos est courbé vers en bas, et son ventre s'avance en dessous, la nuque et la croupe étant fort rapprochées, de sorte que les pieds de devant sont éloignés des pieds de derrière autant qu'ils peuvent l'être. Le citoyen Barthez indique l'utilité de ces différentes attitudes, et ses explications sont toujours plausibles pour le lecteur.

Il finit par une observation générale qui intéresse le Philosophe autant que le Physicien ; c'est qu'il est un grand nombre d'animaux chez lesquels on peut reconnoître de la manière la plus sensible, que les affections habituelles de leur ame ou du principe du sentiment et de la volonté reçoivent l'empreinte des modifications que la conformation particulière de leur corps donne à leurs mouvemens progressifs ; ainsi, par exemple, on remarque dans les émigrations des rats de Norwège (où ils sont réunis en troupes prodigieuses), que leur marche est dirigée suivant une même ligne droite, et qu'ils la reprennent toujours au-delà d'un rocher ou de tout autre obstacle qu'ils ont été forcés de tourner. On peut sans doute rapporter en grande partie cette habitude de se mouvoir en ligne droite, à ce que ces animaux marchent par bandes, de sorte qu'ils ne pourroient faire des mou-

vemens de côté sans se gêner et s'empêcher mutuellement ; mais elles sont principalement déterminées par les formes de leurs corps, qui leur font éprouver une grande difficulté à se détourner pour changer leur première direction. Ces formes consistent en ce que la partie antérieure de leur corps se termine en pointe : leurs jambes de devant sont fort courtes, et ont très-peu de jeu latéralement ; et dans leurs jambes de derrière le fémur, par une triple tête, est articulé avec la cavité cotyloïde de l'os innominé (ainsi que Wormius l'a remarqué). Des exemples plus connus concourent à établir une corrélation manifeste que les caractères de l'ame ont avec les formes et les mouvemens du corps dans divers genres d'animaux. Le corps de la panthère, par la souplesse et la légèreté de sa conformation, se rapporte à la vitesse et à l'impétuosité des mouvemens que son instinct lui imprime, tandis que le corps de l'ours, pesant, massif, et ayant peu de jeu dans ses articulations, répond à la nature de cet animal, qui est lente, lourde et détournée dans sa malfaisance. L'instinct qui produit les mouvemens très-vifs, irréguliers et capricieux de la chèvre, tient beaucoup à la mobilité de ses jambes et aux autres avantages de la conformation de son corps, qui la rendent aussi agile qu'inconstante, etc.

Il me resteroit maintenant à faire connoître les trois sections qui suivent, dans lesquelles l'auteur présente successivement les idées qui lui sont propres, sur d'autres modes de progression, tels que le ramper des chenilles, des autres reptiles mous et des serpens ; le nager, considéré dans les poissons, dans

les quadrupèdes et dans l'homme même : il me resteroit à analyser la belle et curieuse théorie qu'il a donnée sur le vol des oiseaux ; mais les développemens qu'exigent des articles aussi importants pour les progrès de la physique animale, me contraignent à en faire un extrait séparé que j'offrirai incessamment à nos lecteurs dans ce même journal.

D'après le tableau de ce qui précède, il est néanmoins aisé de se convaincre que le citoyen Barthez a traité d'une manière absolument neuve une matière qui ne l'étoit pas. Il seroit difficile de pénétrer plus avant que lui dans une carrière aussi intéressante. C'est avec une sagacité bien remarquable, qu'il a montré dans le mécanisme des corps vivans, ce que peu d'hommes savent y contempler. J'avertis, au surplus, que je n'ai exposé que les simples fondemens de cette savante construction, qui sera bien plus dignement appréciée du lecteur, lorsqu'une étude approfondie lui en aura fait connoître les détails. La vaste érudition que l'auteur y a déployée, annonce qu'il a saisi la science par tous ses côtés, et que rien de ce qui tient à elle ne lui est étranger. Un semblable ouvrage a dû coûter bien des labeurs et des veilles ; mais c'est ainsi qu'il faut procéder pour parvenir à fixer la gloire : elle ne sourit qu'aux travaux pénibles et rassemblés avec une sage lenteur. Les productions improvisées n'appartiennent, pour la plupart, qu'à des hommes d'un esprit subalterne, et ne s'échappent de leur tête que pour s'engloutir dans l'oubli. C'est au flambeau d'une longue expérience que doivent s'épurer toutes les re-

cherches de la pensée. Le célèbre auteur de la *nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux*, est un des patriarches de sa profession : depuis long-temps il est familier avec la nature. Qui pouvoit mieux que lui, nous mettre dans le secret de ses merveilles et de ses lois !

J. L. ALIBERT.

AGRICULTURE.

DESCRIPTION d'une machine pour réduire les os en poudre, et les faire servir à l'engrais des terres, lue à la Société philomathique, par le citoyen LASTÉRIE.

CETTE machine est mise en action par le moyen de l'eau qui fait tourner une roue fixée sur son arbre. Un anneau de fer est attaché sur cet arbre. Celui-ci est surmonté d'une traverse de bois qui le coupe à angle droit, et qui est soutenue par deux poteaux. La traverse est percée d'une trémie qui s'ouvre sur l'anneau. C'est dans cette trémie, revêtue de plaques de tole, qu'on met les os pour les réduire en poudre.

Lorsque l'arbre est en mouvement, un homme exerce une pression sur les os, par le moyen d'un levier qui s'adapte avec son crochet au piton fixé à l'une des extrémités de la traverse. Vers les deux

tiers du levier est attaché un tampon de bois qui entre dans la trémie, et contient les os lorsque l'ouvrier agit sur le levier. Les os sont réduits en poudre à peu près comme de la grosse sciure de bois.

L'auteur a dessiné cette machine à Thiers, dans le département du Puy-de-Dôme, où il en existe plusieurs de ce genre. Il se fabrique dans cette ville une prodigieuse quantité de couteaux, et l'on emploie principalement des os pour faire des manches. Les habitans s'étant aperçus que les rognures de ces os, répandues sur la terre, donnoient plus d'activité à la végétation que toute autre espèce d'engrais, imaginèrent d'employer les extrémités des os qui restent après qu'on a pris la partie du milieu, la seule employée pour faire les manches de couteau. C'est ce qui fit sans doute imaginer le moulin dont nous venons de donner la description.

Cet engrais est très-recherché dans le pays, et renchérit tous les jours. Les os entiers se vendent 7 francs le quintal, et 9 fr. lorsqu'ils sont réduits en poudre : on les a quelquefois payés jusqu'à 11 francs ; aussi dans chaque ménage, les cuisinières ont soin de ramasser tous les os, et leur peine trouve son salaire dans les petits profits qu'elles en retirent annuellement.

Les os qui n'ont pas subi l'ébullition, donnent, comme on conçoit, un engrais plus actif : aussi se vendent-ils plus cher.

Cet engrais réussit principalement sur les terres.

qui ne sont ni trop sablonneuses , ni trop dépourvues d'humidité.

Il seroit utile d'établir dans différentes parties de la France, des moulins de cette espèce. Celui-ci, quoique fort simple, est susceptible d'être perfectionné : on pourroit même obtenir des résultats plus avantageux, en employant un mécanisme différent. En effet, si on se servoit de grosses meules de pierre de 3 mètres de diamètre, qui tourneroient verticalement dans une auge, à la manière des moulins à cidre, on réduiroit en poudre une bien plus grande quantité d'os, dans un même espace de temps, et avec des forces égales.

Il se perd chaque jour à Paris, et sur-tout dans les autres grandes communes de la république, une prodigieuse quantité d'os qui pourroient être employés à féconder les champs, et à augmenter la masse de nos productions territoriales. Celui qui construiroit des moulins pour réduire les os en poudre, rendroit un service à l'agriculture, et trouveroit certainement dans ce genre de spéculation un bénéfice très-lucratif.

V O Y A G E S.

A TOUR in Switzerland, etc. by HELEN-MARIA WILLIAMS. A Londres, chez G. G. et J. Robinson ; 2 vol. in-8°. NOUVEAU Voyage en Suisse, contenant une peinture de ce pays, de ses mœurs et de ses gouvernemens actuels, avec quelques traits de comparaison entre les usages de la Suisse et ceux de Paris moderne, par HÉLÈNE-MARIA WILLIAMS, traduit de l'anglais par J. B. SAY. 2 vol. in-8°. : le premier de 300 pag., le second de 264 pag. A Paris, chez Charles Pougens. Au VI, 1798.

LA terreur régnoit : la France n'étoit plus peuplée que de bourreaux et de victimes, quand l'auteur, que d'autres espérances avoient attirée dans ce pays, obtint un passeport pour la Suisse. Un passeport ! Qui pourra concevoir ce que ce mot renfermoit alors de bonheur ? Elle arrive à Bâle, et nous peint les premières impressions que la vue de la Suisse produisit sur elle. L'aspect du pays répondoit déjà aux rêves brillans de son imagination. Quant au caractère et aux mœurs de ses habitans, un séjour de quelques semaines à Bâle tempéra un peu son enthousiasme : l'argent étoit la seule idole des Bâlois. « Je n'entendis parler, dit-elle, que de la valeur comparative du louis et de l'assignat, et, si je n'avois pas vu le Rhin rouler ses vagues turbu-

» lentes au dessous de mes fenêtres , je me serois
» crue encore dans le voisinage du Palais-Royal. »

Par-tout miss Williams entremêle ses récits de la Suisse d'observations relatives à ce qui se passe en France. Vivant en France , nous nous arrêterons peu à cette partie de l'ouvrage dont nous avons entrepris de rendre compte.

La cataracte du Rhin étoit le premier grand objet dont miss Williams étoit impatiente de rassasier ses regards. Les circonstances de la guerre l'obligèrent à un long détour pour y aller , et un Bâlois voulut l'en détourner tout à fait , parce que , selon lui , la chose n'en valoit pas la peine. « Après tout , disoit-il , ce n'est qu'une chute d'eau. »

L'auteur prend la route de Bâle à Zurich : de Zurich elle visite la célèbre cataracte , et s'applaudit de ne pas avoir suivi l'avis de son Bâlois ; elle décrit en poète cet imposant phénomène. Revenue à Zurich , *Lavater* est l'homme qu'elle désire particulièrement de connoître ; elle est reçue chez ce vieillard vénérable. « Sa mine est longue et affilée ,
» ses traits prononcés , son front sillonné : il est grand ,
» mince ; sa figure intéresse : lorsqu'il est sérieux ,
» elle est empreinte de mélancolie et presque d'in-
» quiétude ; mais quand il sourit , elle prend une
» expression de douceur et d'intelligence. Il y a dans
» sa conversation une éloquence simple , une fran-
» chise bienveillante qui la rend extrêmement atta-
» chante : il parle français avec peine , et quand il
» ne trouve pas le mot dont il a besoin , il a recours
» à l'allemand. » Ce mot allemand est souvent in-

traduisible, parce qu'il est de sa création. — *Lavater* rendit un témoignage bien flatteur aux mœurs zuricoises : depuis tout le temps qu'il exerce ses fonctions pastorales dans cette ville, il déclara qu'il seroit rendu ridicule si, une seule fois, il avoit prêché contre la vénalité et la corruption. « Je m'a-
 » perçus, dit miss Williams, que j'avois fait bien
 » du chemin, depuis que j'avois quitté Londres et
 » Paris. »

Un compagnon de voyage de miss Williams, désirant arracher à *Lavater* sa profession de foi, passa rapidement en revue devant lui une infinité d'opinions religieuses, depuis Justin le martyr et Origène, jusqu'au docteur *Priestley*. *Lavater* ne parut point s'être appliqué à la controverse : il y a plus de sentiment que de logique dans ses conclusions ; il ne s'est occupé des fondemens de la religion, que pour en appliquer les préceptes à régler nos passions, dont il trouve les plus délicates nuances dans les formes extérieures du corps.

Au retour de Zurich à Bâle, une des choses qui frappent le plus notre aimable voyageuse, est le cimetière du village de *Balstal*. Le pieux hommage qu'on doit aux morts y est acquitté, non-seulement par des tombeaux peints et des croix dorées, mais encore par des fleurs odorantes, des œillets, des violettes, qui couvrent les monticules verdoyans, asiles des humaines dépouilles. Ce cimetière, entouré d'ailleurs de rochers garnis d'arbustes et de collines champêtres, rappelle à miss Williams ce souhait d'Ossian : « O vous, pour qui la lumière
 brillé

» brille encore , déposez-moi auprès d'un des rochers
» de vos collines ! Que l'épais coudrier soit autour !
» que le chêne mugissant soit auprès ! Qu'il se montre
» verdoyant sur le lieu de mon repos , et que le
» murmure du torrent lointain s'y fasse entendre ! »

Revenue à Bâle, miss Williams s'y arrête encore un peu de temps, et elle nous fait part de ses observations sur le régime politique de cette cité et sur le caractère de ses habitans, sur ses manufactures, ses curiosités, etc. Elle donne un démenti formel à Coxe sur l'instruction littéraire des Bâlois, et elle paroît généralement un peu prévenue contre eux (1).

(1) Miss Williams ne nomme, parmi les gens de lettres, que les citoyens Frey et le Grand : il nous semble que la ville de Bâle compte un plus grand nombre d'hommes de mérite. Son Université possède des hommes instruits ; sa bibliothèque est curieuse et très-fréquentée. Outre la collection célèbre d'Histoire naturelle du citoyen Bernouilli, qui annonce dans cette famille un goût héréditaire de l'instruction, on en trouve plusieurs de curieuses. Le citoyen Ochs, chancelier de la république, n'auroit pas dû être oublié parmi les gens de lettres ; le citoyen Antoni, qui a une collection précieuse d'Histoire naturelle, de dessins de maîtres italiens, et de bons livres, qui est à la fois versé dans l'Histoire naturelle, la connoissance des classiques et celle des arts, méritoit d'être cité, ainsi que le citoyen Lachenal, professeur de Botanique connu dans l'Europe ; il possède une des plus considérables collections de livres de Botanique, digne de rivaliser avec celles de M. Bancks à Londres, et du citoyen l'Héritier à Paris. Quoique les lettres soient aujourd'hui plus cultivées à Zurich, elles ne sont pas tout à fait exclues de Bâle, et je me plais à rendre aux savans que je viens de nommer, la justice qui leur est due, et à

Enfin elle prend congé de Bâle , dans l'intention d'aller jouir de plus près des sites et des phénomènes qui attirent principalement en Suisse la curiosité des voyageurs. Elle traverse le Havenstein, et dirige sa course du côté d'Arbourg. Parvenue au lac de Sempach et au bourg de même nom, elle nous décrit la fameuse bataille où périt, en s'immortalisant, *Arnold de Winkelried*. Les habitans actuels ne sont pas insensibles à la gloire de leurs ancêtres. La maîtresse de l'auberge du lieu, faisant les fonctions de *Cicéron*, disoit : « Là, sur le haut de cette colline, nous » nous étions portées, vêtues de sarraux de charretiers, » et les Autrichiens nous prirent pour une armée de » réserve. » *Nous* vouloit dire les femmes d'alors (1396), qui, suivant une tradition locale, avoient imaginé ce stratagème pour multiplier aux yeux de l'ennemi les forces des confédérés.

Lucerne, Gersau, Schweitz, Brumen, Altorff, sont décrits à leur tour. Par-tout on rencontre des points de vue imposans, majestueux, pittoresques, et par-tout les honorables monumens de la liberté. Ce n'est point comme un monument de ce genre, mais seulement comme un objet de curiosité, que nous mentionnerons une ancienne peinture que l'on voit à Lucerne. Elle représente une exécution, et l'instrument de mort ressemble à celui que, sous le

leur témoigner ma reconnoissance de l'accueil que j'en ai reçu en 1792, lorsque je fus envoyé en qualité de chargé d'affaires auprès des Ligues Grises.

A. L. M.

règne de la terreur, on appeloit si improprement en France *le glaive de la loi* (2).

(2) Cet instrument de décollation, que des vues louables d'humanité firent proposer à l'Assemblée constituante par le citoyen *Guillot*, et que le citoyen *Louis* contribua à perfectionner, n'étoit rien moins qu'une invention nouvelle. Le poëte hollandais *Cats*, qui florissoit vers le milieu du dix-septième siècle, décrit, avec sa verbeuse facilité, une machine absolument pareille, dans celui de ses ouvrages intitulé : *Doodtkiste voor de levendige*, c'est-à-dire, *Cercueil à l'usage des vivans*, pag. 37, édition des *Œuvres de Cats*, imprimée à Amsterdam, chez J. J. Schipper, 1 vol. in-fol. Le poëte parle de cette manière de décapiter, comme d'une ancienne pratique : il peint le fatal tranchant suspendu à un fil ; et après avoir fait frissonner ses lecteurs à l'idée du moment où il va tomber, il leur dit : « C'est notre histoire » à tous : la vie de l'homme, même jouissant de la plus robuste santé, ne tient qu'à un fil. » Une gravure, relative à ce passage de *Cats*, représente la machine qu'il décrit. — A peu près à la même époque, Jean van Horne, professeur d'Anatomie et de Chirurgie à Leyde, a mis cette note au traité de *Léonard Botall*, *de vulneribus sclopetorum*, dans le recueil des *Œuvres de Botall*, publié par lui en un volume in-12 à Leyde, 1660 : *Venetis non semel vidi, et citissime et exactissime capita facinorosorum destruncari, posita cervicis intra duas columnas lineas sulcatas, impositoque ferro lato et acie prædito non vulgari, quod ferrum, cervicis impositum, malleo ligneo adigebatur, vel ex chordâ suspensum, eâque cultro dissectâ, suo pondere descendebat.* Plus d'un siècle auparavant, *Achilles Bocchius*, de Bologne, a publié ses *Symbolicarum questionum de universo genere quas serio ludebat, libri V*, imprimés à Bologne en 1555, petit vol. in-4°. , enrichi de gravures, et l'on y voit au *Symbolum XVIII*, pag. 36, la représentation d'une machine semblable à celle ci-dessus décrite. Ces trois ouvrages sont à la Bibliothèque

Il n'y a que 200 ans que l'arbre, au pied duquel fut lié le fils de Guillaume Tell, existoit encore à Altorff. On a bâti dans cet endroit sacré une espèce de tour peinte, et à peu de distance de là, à la place même où l'on dit que le père lança la flèche qui abattit la pomme, on a construit une fontaine nommée la *fontaine de Tell*, et décorée de la statue de ce libérateur de son pays.

Ici l'auteur n'a pu s'abstenir d'une sortie contre un Bernois (3) qui, il y a environ 30 ans, a soutenu

la cause nationale. Le citoyen *Millin* possède aussi un petit tableau ancien, qui lui a été donné par le bibliothécaire national du département de Seine et Marne, le citoyen *Guyot*, représentant une décapitation de martyr par le même moyen; mais nous n'avons rien trouvé qui s'y rapporte dans le traité d'*Antoine Gallonius, de cruciatibus martyrum*. Au seizième siècle, pareil instrument de décollation étoit connu et usité en Ecosse et en Angleterre: en Yorckshire on l'appeloit, nous ignorons pourquoi, *the maiden* ou la *Pucelle*. Nous devons une partie de ces particularités à un savant bibliographe, qui n'a pas peu contribué à enrichir le *Magasin encyclopédique*.

P. H. M.

(3) Ce Bernois étoit *Gottlob - Emmanuel Haller*, fils d'Albert; et la brochure désignée par notre auteur a paru en 1760, et avoit pour titre: *Guillaume Tell, fable danoise*, avec cette épigraphe:

*L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.*

VOLTAIRE.

in-8°. de 30 pages. Elle fut rigoureusement supprimée et proscrite par tous les cantons, et celui d'Uri la fit brûler par

que toutes les actions romanesques attribuées à Guillaume Tell appartenoient à un Danois nommé *Tok*, qui, vers le dixième siècle, leva l'étendard de la liberté contre le roi *Harold*. « Ce triste commentateur ne savoit pas combien il causeroit de regrets au voyageur philosophe. On prétend qu'à la vérité il y a une funeste ressemblance entre le récit des historiens danois et la tradition sur Guillaume *Tell* : il y a eu une pomme abattue, une mâle réponse adressée au tyran ; mais une de ces actions n'exclut pas l'autre. Quoi qu'il en soit, le conseil souverain de Berne fit brûler ce livre, et j'avoue, dit miss Williams, que je me sens portée à excuser cette vengeance. *Tell* est en Angleterre, aussi bien qu'en Suisse, le héros de notre enfance : l'histoire merveilleuse de la pomme entre dans les premières leçons que l'on nous donne. Qui de nous pourroit souffrir que ce tribut d'admiration, payé dès nos plus jeunes années au héros d'Altorff, fût transporté à un autre homme, à un autre pays, à un autre siècle ? »

Miss Williams arrive au pied du mont Saint-Gothard. Le pont appelé, dans le langage du pays, *le saut du prêtre*, la fait trembler. On craint que l'appui

les mains du bourreau : cette réfutation ne valoit pas celle à laquelle elle a donné lieu de la part de plusieurs hommes de lettres patriotes, dans le nombre desquels on remarque un autre *Haller*, (*Louis Haller de Kœnigsfelden*). Voyez l'*Histoire des Suisses* par Jean Muller, tom. III, pag. 361 de la traduction française, note 211.

qui vous retient, ne s'écroule avec vous, et ne vous plonge dans l'abyme ; il faut quelques instans pour calmer cette pénible sensation : alors elle est remplacée par une admiration enivrante qui remplit et gonfle le cœur à mesure que les yeux se promènent sur tant de merveilles accumulées.

La route jusqu'à Wassen est on ne peut pas plus romantique. Les aspects tout à l'entour sont étonnans par leur variété, non moins que par leur beauté. L'auteur retrace avec sa touche poétique l'effet des avalanches. Bientôt les sites ne sont plus que terribles. « Plus de pins ne balancent leurs têtes » dans les airs ; aucun buisson ne montre plus son » épine fleurie, et l'aride chardon lui-même, avec » son armure piquante, a cessé d'avertir le piéton » de l'existence d'un être organisé. »

On ne peut rien imaginer de plus hardi, de plus audacieux, que la route que parcourt la vallée de Schellenen. Enfin, on arrive au *pont du Diable*. Des montagnes droites et élevées sembloient à nos voyageurs, avoir fixé là le terme de leur course : la seule issue qui paroissoit s'offrir étoit le lit du torrent ; mais, par cette embrasure, les eaux irritées tomboient par cascade sur des rocs brisés, et remplissoient l'air de leur fracas et de leur écume.

« Si la superstition est pardonnable quelque part, » sans doute c'est ici. Heureusement le diable n'est » point, aux yeux de ces bons montagnards, un ennemi » ingénieux pour le mal ; quoiqu'il ait choisi pour » sa demeure ce chaos de la nature, il est assez

» bonne personne ; et loin de se dérober aux regards , comme certaines autres puissances , il a pris tous les soins imaginables pour rendre son palais accessible , en perçant des rochers , en jetant des ponts à travers des précipices , etc. ouvrages que lui seul pouvoit exécuter , et par lesquels il a très-certainement bien mérité de la patrie. »

Au sortir d'une caverne ténébreuse , le passage qui se déploie aux yeux semble un prestige : la nature se montre tout à coup revêtue des plus aimables couleurs , et de toutes les graces de son enfance. Une vallée délicieuse s'étend environ trois milles de long et de large : vers son milieu est le village d'An-de-Mat ; à son extrémité , celui d'Hospital ; elle en enferme deux autres ; ce sont les communes les plus élevées de l'Europe.

Les monts qu'on a franchis jusques-là ne sont , à proprement parler , que la base de Saint-Gothard : on commence à le gravir ici. Par-tout s'offrent des traces de végétation ; le myrthe des montagnes , l'hellébore blanc , d'autres plantes buissonneuses particulières à ces régions aériennes. La Reuss devient toujours plus modeste à mesure qu'on approche de sa source : n'étant plus alimentée par les eaux de la vallée d'Urseren et des hauteurs qui la dominent , elle n'est bientôt plus qu'un humble ruisseau. — Une montagne succède à une autre , et la vue est ainsi pendant long-temps assez bornée. Le séjour des frimats se présente. Quelques arbustes rabougris essaient par fois de se montrer ; mais leurs efforts im-

puissans attestent la proscription étendue, à de pareilles hauteurs, sur tout le règne végétal.

Enfin on est au sommet de Saint-Gothard. Des capucins hospitaliers y accueillent le voyageur battu par la tempête, exténué, transi ; il trouve chez eux de la nourriture et du repos. Si tous les ordres monastiques s'étoient voués à des fonctions aussi utiles, ils auroient bien mérité de la patrie, et ils eussent subsisté plus long-temps.

Selon les historiens, le nom de *Gothard* fut donné à cette montagne avant l'établissement du christianisme, d'après le nom de la divinité qu'on y adoroit. *Gothard* signifie *Dieu du sommet, Dieu élevé par-dessus tout*. On connoît dans l'Ancien Testament l'adoration sur les hauts lieux. La canonisation de la montagne n'eut lieu qu'au douzième siècle. Clément II, fidèle à la politique de l'église romaine, enchaîna un dieu payen, désormais vaincu, au char de triomphe de la foi chrétienne.

Cette platte-forme, si élevée au dessus du niveau commun de la terre, n'est elle-même qu'une profonde vallée, comparée aux pics, aux rochers qui la bordent. Tout ce qu'on voit dans ce désert, c'est l'habitation des capucins, et les lacs qui en sont proches. Si l'on parvenoit à atteindre la cime d'un de ces rocs environnans, qu'apercevrait-on sous ses pieds ? Un chaos de rochers, de montagnes entassées parmi des nuages et des vapeurs, la région des glaces éternelles.

Miss Williams se décide à redescendre la montagne du côté de l'Italie : un excellent pavé fa-

Facilité cette descente rapide : après avoir descendu long-temps, on est frappé de la vue du Tesin, qui semble venir du ciel, et s'élançer avec impétuosité sur des rochers escarpés. On le perd, on le retrouve à chaque instant ; l'aspect des montagnes s'adoucit progressivement, et le danger des précipices s'évanouit. A moitié chemin, entre l'hospice et le premier village italien, on passe sur un pont où le Tesin, enflé par un torrent qui sort d'une gorge voisine, et comme excité par son nouveau compagnon, roule de nouveau avec rage et désordre parmi des rochers. De là jusqu'au bas de la montagne, les sites sont tout à fait pittoresques.

On entre dans la vallée Levantine à Airola, qui est un bourg bien bâti en pierres au pied du Saint-Gothard, et le principal entrepôt du commerce de l'Italie avec la Suisse. — Un chapitre entier est consacré au gouvernement de la vallée Levantine : on porte à environ 12,000 habitans la population de plusieurs jolis villages qu'elle renferme. Le canton démocratique d'Uri les tient dans un entier asservissement : l'archevêque de Milan pourvoit à leurs besoins spirituels.

Miss Williams traite dans le chapitre suivant, de l'origine de la liberté helvétique, du gouvernement des petits cantons, de leur haine pour la révolution française, et du caractère superstitieux de leurs habitans. Faido, Giornico, Bellinzone, le mont Cenère, Lugano et son lac, se présentent tour à tour dans cet attachant itinéraire. Sous

peu de jours un nouveau gouverneur devoit être installé à Lugano : notre auteur s'arrange pour assister à cette solennité. A en croire les poètes du pays, l'âge d'or revenoit à Lugano sous l'administration du *très-illustre seigneur don Francisco-Saverio Zeltner*, conseiller et capitaine d'artillerie de la très-excellente ville et république de Lucerne. Cet avènement fut célébré, selon l'usage des Italiens, par des odes, des sonnets, etc. que l'on distribua avec profusion dans l'église, après la cérémonie du sacre. « Les noms des rois qui vivoient » avant Agamémnon, ont péri dans l'oubli faute de » poètes pour les chanter (4) ; celui de *don Zeltner* » n'est point exposé à un pareil malheur. » Rien n'est plus piquant que l'extrait, assaisonné du sel de l'ironie, que miss Williams présente ici des chefs-d'œuvres poétiques du *signor Abbate don Amatore Solari*, prorégent, professeur extraordinaire, etc. etc. du noble fiscal *signor don Pietro-Frasca* ;

(4) Ce passage fait évidemment allusion à ces vers d'Horace (Od. 4, 9, 25) :

*Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro.*

Ailleurs miss Williams aime à citer Homère, que *Pope* a en quelque sorte *nationalisé* pour les Anglais.

du galant capucin *P. C. A. Griconi*, qui gazouille avec grâce les perfections infinies de la très-ravissante *signora Donna Orsola Zeltner*, épouse du gouverneur; de *signor Prelsocchi*, et sur-tout du vénérable collège des notaires de Lugano, pour qui le capitaine *Zeltner* est bien au-dessus d'Alexandre,

. *Dal domato Eufrate*,

et qui n'ont pas oublié non plus les ossemens d'*Achille* et la trompette achéenne.

L'auteur laisse tout le monde se complimenter à Lugano, pour aller se promener en bateau le long des côtes du lac : elle dirige sa course vers le village *Capo di Lago*, et revient à Lugano le soir, en côtoyant la lisière opposée. Cette ville est le siège des affaires non moins que des plaisirs : la navigation de son lac la rend le principal entrepôt du commerce qui se fait entre le Nord de l'Italie et les états qui sont au-delà des Alpes. Il s'y imprimoit une gazette sous le nom de *Journal de Lugano*, où les nouvelles du jour étoient racontées avec assez de fidélité et de hardiesse.

Après avoir essuyé un fort orage sur le lac de Lugano, miss Williams revient à Bellinzone : elle y assiste encore à l'installation d'un baillif, et croit s'apercevoir que le peuple commence à considérer ces magistrats, plutôt comme des collecteurs de taxe envoyés pour le piller légalement, que comme les conservateurs de la paix et des propriétés, les représentans d'un gouvernement équitable et juste.

Les excursions de miss Williams dans les environs

de Bellinzone ont sur-tout été profondément gravées dans sa mémoire, par la rencontre qu'elle y fit d'une émigrée française, madame de C..., dont elle nous raconte l'histoire avec beaucoup d'intérêt. — Une autre fois elle visite la vallée de Masox, dépendante des Grisons ; ce qui lui fournit l'occasion d'entrer dans quelques détails sur la révolution qui venoit de s'opérer dans ce pays. — Elle quitte ensuite les vallées italiennes, gravit le mont Saint-Bernard, trouve près de son sommet un grand - vicaire expulsé d'un des principaux diocèses de France. Il traînoit sa pénible existence sous ce ciel inhospitalier, privé de toute communication avec le monde pendant la majeure partie de l'année, et n'ayant pour vivre que le maigre revenu d'une petite chapelle, ne se montant pas au dessus de six à sept louis par an. Il se consolait avec son bréviaire, sa bible et un Ovide. Les premiers de ces livres lui enseignoient, disoit-il, à se résigner aux volontés du ciel, et son cœur sympathisoit avec l'auteur des *Tristia*, ayant échangé, comme lui, les délices d'une cour polie contre un aride désert.

En redescendant la montagne du côté du Nord, un superbe tableau se déploie. Les hautes collines couvertes de pins, qui enferment la vallée du Rhin, frappent les regards du voyageur, et il les plonge en même-temps dans les vastes profondeurs ouvertes sous ses pieds. Après avoir descendu long-temps par un chemin escarpé, mais sûr, il aperçoit le Rhin, ce fleuve qu'il avoit vu naguères roulant vers la mer la masse imposante et tumultueuse de ses eaux, et

qui, maintenant modeste, à peine échappé de sa source, coule presque inconnu au fond d'une vallée solitaire, « doux comme le sommeil d'un enfant qui » vient d'éclorre à la vie. »

Une visite aux glaciers de la vallée du Rhin terminé ce premier volume. Pendant que les compagnons de miss Williams erroient çà et là sur ce lac de glace, elle demeura assise sur les confins du glacier. De quel spectacle sublime et nouveau elle jouissoit à loisir ! Se recueillant sur les impressions qu'avoient produites sur elle les différentes vues des Alpes, elle entonna un hymne sublime à l'auteur de la nature. Il fait honneur à sa verve, déjà si avantageusement connue par tant d'autres productions. Elle regrette toutefois qu'il ne soit pas au pouvoir du langage humain d'exprimer toutes les sensations que l'amant de la nature éprouve dans ces régions inspirantes, dans ces lieux où elle étale toute sa magnificence.

Nous croyons cet extrait du premier volume des *voyages* de miss Williams suffisant pour caractériser cette nouvelle production de sa plume. Les bornes de ce journal ne nous permettant pas d'analyser avec la même étendue le second tome, nous n'en offrirons qu'un léger aperçu.

La vallée du Rhin fait le principal sujet du premier chapitre. En suivant le cours de ce fleuve nous éprouvâmes, dit l'auteur, le délicieux contraste du calme après le chaos des Alpes. C'étoit l'automne de *Thompson*, ou l'élégie de *Gray*, après une bataille des anges de *Milton*. — Au sortir d'une

forêt de pins qui s'étend dans l'espace de quelques milles, les antiques tours de Coire frappent la vue. — Le gouvernement des Grisons et les révolutions de la Valteline sont esquissés dans le second chapitre. « L'ignorance a étendu sur ce pays son sceptre de plomb : l'emblème de ce peuple est dans l'histoire des compagnons d'Ulysse. » — La dernière insurrection des Valtelins est traitée avec un peu plus de détails dans le chapitre suivant, et *Buonaparte* y reçoit en passant un juste tribut d'éloges. — Les bains de Pfeffer, le bailliage de Sargans, la ville et le lac de Wallenstadt s'offrent à leur tour dans cet itinéraire, et nous conduisent à Glaris. — On traverse ensuite une partie du canton de Schweitz pour arriver à Lachen, port sur le lac de Zurich, où s'entrepotent les marchandises qui vont chez les Grisons ou en Italie. — Miss Williams revient à Zurich, et elle ajoute beaucoup de nouveaux détails à ceux déjà antérieurement présentés. Les réglemens domestiques et municipaux de Zurich sont dignes des plus grands éloges : l'état fait singulièrement son affaire de tout ce qui a trait à l'éducation publique, et cette surveillance du développement des facultés de l'enfance explique l'honorable prééminence des Zuricois en fait de morale et de littérature. On a appelé Zurich l'Athènes de la Suisse.

Une excursion dans le canton d'Underwald est le sujet du septième chapitre : la ville de Stantz, capitale du canton, n'offre rien de plus remarquable que la statue de l'immortel *Winkelried*, placée au devant de la principale fontaine. — Miss Wil-

liams s'arrête avec complaisance sur la *Montagne des Anges* ou à l'abbaye d'Engelberg, dont l'abbé, qui est un prince de l'Empire, honoré par le peuple du beau nom de père du pays, la comble d'attentions et de bontés (5).

Le canton, la ville et le lac de Zug sont décrits dans le chapitre suivant : Lucerne, où l'auteur n'avoit fait d'abord que passer, y reçoit aussi une nouvelle mention un peu plus ample.

« Nous avons consacré, dit l'auteur, notre été à » parcourir les montagnes, et réservé l'automne pour » les régions moins élevées. A peine avons-nous vu » le canton de Berne, et les bords du lac de Genève » nous étoient encore inconnus. » — La course de nos voyageurs se dirige donc vers ces contrées : Soleure et Bienne les conduisent à Neufchâtel. Après plusieurs excursions dans les environs de cette ville, et jusqu'à Yverdon, ils vont par le lac de Neufchâtel à Morat, et visitent l'ossuaire des Bourguignons, qui l'a été depuis par *Buonaparte*, et qui ne le sera plus par personne. — D'Avenches ils vont à Moudon, capitale du pays de Vaud, d'où ils parviennent au haut des montagnes qui environnent le lac de Genève. Lausanne les charme par ses aspects ;

(5) L'abbé et les moines d'Engelberg se sont fait un devoir *bien agréable* (à ce qu'ils disent eux-mêmes), de rétablir le peuple de la vallée d'Engelberg dans tous les droits de la souveraineté, et ils ont envoyé au citoyen *Mengaud*, le 1^{er} avril 1798, l'acte authentique de leur renonciation à leurs anciens privilèges.

mais ils ne conçoivent pas par quelle bizarrerie des hommes ont rassemblé leurs habitations sur le point le moins favorable de la contrée.

Suit un précis historique, mais non achevé, des révolutions arrivées à Genève depuis la fondation de la république française. Miss Williams prévoit que ce satellite de la république française aura de la peine à échapper à la force de gravitation d'une si puissante planète. Nous avons remarqué dans ce précis, communiqué de bonne part, un nom devenu méconnoissable par une faute typographique : page iij, *Micheli-Incoust*; lisez *Micheli-du-Crest*.

Vevay et ses environs enchanteurs, où *Rousseau* a placé la scène de sa touchante *Héloïse*; le territoire de la démocratie valaisanne, Saint-Maurice, Sion, Fribourg, conduisent nos voyageurs à Berne. Les chapitres XIII, XIV, XV, XVI, XVII sont consacrés à la ville et au canton de ce nom, ainsi qu'aux réclamations des habitans du pays de Vaud contre le gouvernement bernois, dont on sait quelles ont été depuis les mémorables suites.

Tel est en substance ce voyage de Suisse, qui se fait lire après tant d'autres avec un intérêt soutenu : il ne peut qu'ajouter un nouveau fleuron à la couronne littéraire de miss *Williams*, honorablement connue dans la littérature anglaise par plusieurs ouvrages en vers et en prose. On distingue, parmi ces derniers, neuf volumes publiés successivement de *Lettres sur la révolution française*. Elles respirent, de même que l'ouvrage que nous venons d'esquisser, un ardent amour de la liberté, mais
d'une

d'une liberté fondée sur les lois, et amie de l'humanité. *Jean-Jacques* disoit de *d'Arnaud* : « Les autres écrivent avec leur esprit ; celui-là écrit » avec son cœur. » Nous dirons que miss Williams écrit avec son esprit et avec son cœur ; et quelque flatteur que soit cet éloge, nous ne craignons pas de le voir démenti. — Miss Williams a eu le bonheur de rencontrer dans l'estimable *J. B. Say*, un excellent traducteur. — A la fin du second volume on trouve pour *appendice*, des *observations du citoyen Ramond sur les glaciers et les glaciers*, tirées de ses additions au *Voyage de Coxe*, et enrichies de quelques notes de miss Williams : il en est deux parmi ces dernières, que nous ne devons pas passer sous silence : l'une est relative au poëme du docteur *Darwin*, intitulé : *The Botanic Garden* (le Jardin Botanique), ouvrage que nous avons fait connoître dans un article sur la nouvelle édition de *Connubia Florum* de *Démétrius de la Croix* (*Magasin Encyclopédique* du 1 germinal an VI, n^o. 21, pag. 78, note 3). Miss Williams plaisante un peu le docteur et ses *nymphes du feu primitif* : elle lui adresse, au nom de la *déesse des glaciers*, une réclamation en vers, où l'on retrouve tout le talent de notre Muse britannique. L'autre note offre l'extrait suivant, d'une lettre écrite à miss Williams par le citoyen *Ramond* : « Je » poursuis maintenant mes observations, et si la lecture de celles que j'ai publiées vous inspire de » l'intérêt pour les montagnes que j'habite aujourd'hui, vous ne serez pas fâchée d'apprendre que

» cette année je suis parvenu à la partie moyenne
» du Mont-Perdu, que l'on peut regarder comme
» le Mont-Blanc des Pyrénées, et que personne
» encore n'avoit tenté d'approcher. Là j'ai trouvé
» des glaciers qui ne le cèdent guère à ce que
» les Alpes ont de plus magnifique en ce genre ;
» mais ce que les Alpes ne vous ont point montré,
» ce qu'elles ne montreront probablement à aucun
» observateur, ce sont les formes étranges, l'as-
» pect épouvantable des montagnes calcaires subal-
» ternes, portées à une telle hauteur ; ce sont les
» débris du règne organique gissans sur leurs cimes ;
» ce sont les ossemens des quadrupèdes terrestres,
» mêlés aux coquilles des testacées et aux loges
» des zoophytes ; c'est le cimetière des Antédilu-
» viens, à quinze ou dix-huit cents toises au dessus
» du niveau actuel de la mer. »

- P. H. M.

HISTOIRE.

HISTOIRE de l'Amérique, livres IX et X, contenant l'histoire de la Virginie jusqu'à l'année 1788, et celle de la Nouvelle-Angleterre jusqu'en l'année 1652; ouvrage posthume de feu M. ROBERTSON, principal de l'Université d'Édimbourg, historiographe de S. M. britannique pour l'Écosse, et membre de l'Académie d'histoire à Madrid : traduite par ANDRÉ MORELLET; deux parties. A Paris, chez Denné jeune, libraire, rue Vivienne.

LES quatre volumes de cet ouvrage, publiés en 1780, ne renfermoient que l'histoire de la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb, et celle des établissemens que les Espagnols y avoient faits; il restoit à l'auteur à nous faire connoître quelles étoient les parties que les autres nations européennes étoient parvenues à s'approprier. Il promettoit dans sa préface, de traiter successivement des divers établissemens qu'ils s'y étoient procurés : il y annonçoit même que son travail sur les colonies anglaises étoit déjà assez avancé, mais qu'il ne le publieroit que lorsque la commotion politique qui les agitoit alors seroit calmée. On espéroit que la paix rendroit à l'auteur toute la liberté dont l'historien avoit besoin pour remplir l'engagement qu'il avoit pris avec la vérité et avec le public : quinze ans d'attente ont trompé l'impatience des lecteurs. M. Robertson ■

fini, et il n'a laissé que les fragmens publiés aujourd'hui par son fils, fragmens assez imparfaits, dans lesquels cependant on aperçoit l'historien de Charles V, mais où on ne le trouve pas tout entier.

Les deux premières colonies que les Anglais jetèrent sur le continent américain, furent celles de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre : l'une fut l'ouvrage d'une émulation intéressée, aiguillonnée par les brillans récits de l'Argaunautte génois ; l'autre dut sa fondation aux dissentimens religieux, toujours suivis de persécution et de haine. Les premières tentatives ne furent rien moins qu'heureuses : on cherchoit de l'or, et on ne trouva que la faim et la mort : ce ne fut que quand on commença à se persuader que la terre pouvoit être une mine plus riche et plus facile à exploiter que la profondeur des rochers, qu'on lui demanda ce qu'on avoit cru inutilement trouver dans des espérances trompées. A l'époque où Christophe Colomb traversa l'Océan, et brava les tempêtes et l'envie, les Anglais étoient bien éloignés des connoissances nautiques qui pouvoient leur permettre de le suivre : la Méditerranée leur étoit inconnue ; ils ignoroient les premiers élémens du commerce ; les objets de nécessité et de luxe leur étoient fournis par des vaisseaux étrangers, et leur navigation se bornoit aux mers qui ceignoient leurs îles ; aussi Henri VII fût-il obligé de confier à un étranger la première course lointaine que les Anglais aient entreprise. Le vénitien Cabot partit de Bristol à la fin du quinzième siècle, avec une commission de ce prince, qui l'autorisoit à naviguer sous le pa-

villon anglais, vers l'est, le nord, l'ouest, pour découvrir des contrées non occupées par aucune puissance chrétienne, en prendre possession en son nom, et y établir un commerce exclusif avec ses habitans. Se dirigeant d'abord sur les conjectures de Colomb, il voulut chercher un passage plus court pour arriver aux Indes Orientales, que celui qu'avoient découvert les Portugais : espérant aborder bientôt sur les côtes du Cathay ou de la Chine, il se trouva sur celles du Labrador, qu'il prolongea jusqu'à celles de la Virginie, et il revint en Angleterre sans qu'il paroisse avoir fait quelque acquisition. Des divisions intestines, des guerres continentales, des querelles avec la cour de Rome, firent oublier les découvertes de Cabot : ce ne fut que sous le règne d'Elisabeth, que le projet de chercher par le nord un passage aux Indes, fut repris; trois voyages de Frobisher infructueux, répandirent le découragement que l'heureuse expédition de Drackte fit disparaître.

Ce n'est qu'à cette époque qu'on doit cet enthousiasme d'entreprise, cet élan de courage, ce degré d'habileté qui conduisirent les Anglais sur toutes les mers alors connues, et qui les rendirent bientôt les rivaux des Portugais. M. Robertson développe, avec sa sagacité connue, les vrais ressorts d'intérêt politique, de jalousie nationale qui portèrent la nation anglaise à s'établir dans les parties de l'Amérique que ses navigateurs n'avoient encore qu'aperçues. La première charte émanée de l'autorité fut celle d'Elisabeth à Gilbert. Les espérances qu'on avoit conçues de son expédition ne se réalisèrent point; il

n'effectua aucun établissement sur le continent, et il périt sans avoir fait autre chose que de prendre possession de l'île de Terre-Neuve au nom de son souverain. Walter Raleigh, beau-frère de Gilbert, homme hardi, entreprenant, courageux, et qui étoit alors dans les bonnes grâces de la reine, obtint de cette princesse, non-seulement les mêmes autorisations que Gilbert, mais une juridiction et des prérogatives les plus amples. Les hommes qu'il chargea de cette nouvelle tentative abandonnèrent la route du nord, qui avoit égaré ceux qui les avoient précédés; ils prirent celle des Comeries, des îles occidentales, abordèrent par le golfe de la Floride sur les côtes du continent, aujourd'hui la Caroline du nord, et les parcoururent jusqu'au détroit d'Albemarle; ils eurent des entrevues avec les naturels, dans lesquels ils trouvèrent tous les caractères de l'incivilisation, et s'en retournèrent, emmenant avec eux deux sauvages. Fidèles à l'usage des faiseurs de découvertes, ils donnèrent des détails si séduisants de la beauté du climat, de la fertilité du sol, qu'Elisabeth, flattée de régner sur des régions si supérieures à tout ce que les navigateurs anglais avoient découvert jusques-là, voulut que ces nouvelles terres portassent le nom de *Virginie*, par allusion à l'état d'indépendance qu'elle avoit adopté. Sur de pareils rapports, Raleigh s'empressa de prendre possession d'une propriété si précieuse; il chargea Richard Greenville de cette expédition. Celui-ci s'établit sur l'île de Roanoke, position incommode, presque inhabitée, et sans un port sûr. La fausse direction du conseil d'Es-

pagne, qui croyoit trouver dans des mines d'or et d'argent la vraie richesse des États, séduisit aussi les aventuriers qui avoient suivi Greenville ; ils se livrèrent avec une activité infatigable à cette recherche, et bientôt, attaqués par les Sauvages et plus encore par les besoins de toute espèce, ils furent fort heureux que l'amiral Drake vînt les sauver d'une perte assurée en les ramenant en Angleterre. Des observations exactes faites par Harriot, mathématicien instruit et bon observateur, sur le sol, le climat, les productions, les mœurs des habitans, furent le seul avantage qu'on obtint de cet essai. Doit-on regarder comme une conquête la connoissance et l'usage du tabac dont les Sauvages donnèrent l'habitude à ces aventuriers ? Voici ce que M. Robertson pense à ce sujet. « Les Anglais retournant dans leur » patrie, y apportèrent cette production inconnue ; » ils enseignèrent la manière d'en user, que Raleigh » et quelques jeunes gens à la mode adoptèrent avec » empressement. L'imitation, l'amour de la nouveauté et l'opinion de quelques médecins sur les » qualités salutaires de cette plante, en répandirent » bientôt l'usage en Angleterre. Les Espagnols et les » Portugais l'avoient déjà introduit en d'autres parties de l'Europe : l'habitude de prendre du tabac » se répandit insensiblement du nord au sud. Exemple » du caprice de l'espèce humaine, non moins singulier qu'inexplicable, lorsqu'on considère le besoin » tyrannique que l'habitude établit bientôt pour une » sensation produite par une plante qui n'a aucune » utilité bien connue, et qui est non-seulement dé-

» s'agréable , mais nauséabonde pour celui qui com-
 » mence à en user , et qu'on voit le besoin pour ainsi
 » dire acquis de venir presque aussi universel que
 » ceux qui sont en nous originairement donnés par
 » la nature , et nécessaires à notre conservation. »
 D'autres tentatives ne furent pas plus avantageuses ;
 aussi depuis la découverte du continent-nord il s'é-
 coula plus d'un siècle ; et depuis la première colonie
 de Raleigh , plus de vingt années sans qu'il y eût un
 seul Anglais dans cette partie du Nouveau-Monde
 à la mort d'Elisabeth. M. Robertson fait connoître les
 obstacles qui s'opposèrent aux succès de ces émi-
 grations.

Sous le règne du premier des Stuarts, les colonies
 anglaises en Amérique acquirent quelque consis-
 tance. Gosnold , en prenant une route plus directe ,
 avoit abrégé d'un tiers les distances. Parvenu à un
 promontoire qui dépend aujourd'hui de l'Etat de
 Massasuchets , et qu'il nomma Cap-Cod , il suivit la
 côte de l'ouest , et toucha à deux îles qu'il nomma
 la vigne *de Marthe et Elisabeth*. Cette nouvelle
 route ranima les entreprises , et les projets coloniaux
 devinrent presque une épidémie nationale. Hackluyt ,
 chanoine de Westminster , fut le plus ardent pro-
 moteur de ces projets , et le plus heureux dans ses
 efforts : on peut avancer que l'Angleterre lui doit
 plus qu'à tout autre homme de ce siècle , ses posses-
 sions de l'Amérique.

Cette effervescence produisit de nombreuses asso-
 ciations , qui sollicitoient des concessions pour ce
 continent mieux connu. Jacques I^{er}. se détermina

alors à diviser en deux parties égales cette étendue de côtes et de terres comprises entre le trente-quatrième et le quarante-cinquième degré de latitude ; l'une fut appelée *Virginie* ou colonie du Sud, l'autre colonie du Nord. Deux chartes furent en conséquence accordées à deux compagnies. Certes, ni le souverain qui distribuoit les terres, ni ses sujets qui les acquéroient ainsi, ne pouvoient croire qu'ils alloient créer de grands et riches Etats assez unis pour devenir un jour une puissance indépendante. Par ces chartes le gouvernement des colonies fut attribué à un conseil résidant en Angleterre ; une juridiction subordonnée résidant en Amérique devoit être nommée par le roi. Cette constitution contraire aux droits de la liberté fut ornée de tous les privilèges qui en cachoient le vice. « Dans l'enfance de » la théorie de la formation des colonies, et avant » qu'on eût été guidé par l'observation et l'expé- » rience, les idées n'étoient pas encore assez déve- » loppées ou assez bien arrangées pour qu'on en » pût déduire les meilleurs principes de conduite » dans cette sorte d'entreprise. »

C'est ici que commence l'histoire des deux colonies. M. Robertson ne devoit faire que des observations générales sur le temps, les motifs et les circonstances principales des autres établissemens anglais : son objet dans cette histoire, étoit de faire connoître l'origine de celles qui ont été la pépinière des autres : on regrettera, en lisant ce qu'il a laissé, qu'il n'ait parlé que de leur enfance.

Newport, qui fut le père de la colonie virgi-

niene , ne dut la découverte de l'immense baie de Chesapeack qu'à une tempête. Cette baie reçoit un grand nombre de rivières qui conduisent dans l'intérieur du pays, et donnent des communications favorables au commerce. Il entra dans celle de Pohatan, qu'il nomma rivière de James ; et étant remonté jusqu'à quarante mille au dessus de son embouchure , il jeta les fondemens de la ville encore aujourd'hui nommée *James Town* ; bientôt la jalousie des pouvoirs , l'esprit d'indépendance , des inimitiés violentes , jetèrent la division parmi les Colons que la nécessité d'une défense commune put à peine calmer. Les sauvages , dont ils avoient excité la défiance par leur indiscretion , et la férocité naturelle par l'injustice , fatiguèrent par leurs hostilités , la colonie encore au berceau. L'insalubrité du climat , la chaleur excessive , l'humidité d'un sol couvert de bois , se joignirent à l'inquiétude de l'existence , et détruisirent la moitié des nouveaux Colons. Ce fut dans cette extrémité que ce qui restoit d'émigrans fut forcé d'avoir recours au capitaine Smith , qui avoit été l'objet de leur jalousie au moment du débarquement , pour les tirer de la situation de détresse à laquelle ils étoient réduits. « C'est dans de telles extrémités , dit M. Robertson , » que l'homme prend sa place et l'ascendant que » lui donnent son génie et sa capacité. » L'autorité lui fut rendue ; il cherche dès-lors à gagner quelques peuplades par des caresses et des présens ; il combattit les autres et les repoussa. Ce fut dans une de ces excursions qu'il fut surpris par un corps

nombreux d'Indiens, et forcé de se rendre. Le sort qui l'attendoit lui étoit connu, et il ne dut la vie qu'aux prières et aux larmes de la fille bien aimée de Powhatan, chef de cette horde sauvage. C'est cette fille, nommée Pocahonta, qui épousa en 1616 le jeune anglais Rolf, et qui, conduite en Angleterre, y fut reçue du roi et de la reine avec des égards mérités par des services importans rendus à la colonie; elle y mourut à l'âge de 22 ans, et laissa un fils qui, retourné en Virginie, y a encore des descendans parmi les familles les plus respectables de cet Etat.

Smith, échappé à la mort, au grand étonnement de ses camarades, entreprit de parcourir le champ immense de découvertes qui se présentoit à lui; il partit du Cap Charles, s'avança jusqu'à la rivière Susquehannah, en remonta plusieurs autres; et après avoir navigué pendant quatre mois, avec une patience et un courage qui égaloient ce que les Espagnols avoient entrepris de plus hardi, il revint avec une description si exacte et si circonstanciée de cette grande portion de continent comprise sous le nom de Marisland et de Virginie, qu'après 150 ans de recherches sa carte ne diffère guère des plus modernes. Cependant la nouvelle colonie marchoit rapidement à sa destruction: les secours qui lui furent envoyés en hommes et en denrées, furent contrariés par les tempêtes, et n'y parvinrent qu'en partie. La division des anciens et des nouveaux Colons en auroit accéléré l'anéantissement, si la sagesse, les exhortations, l'autorité et la considération per-

sonnelle due au lord Delaware, qui étoit venu ranimer la colonie avec de nouveaux émigrans, et tout ce qui pouvoit être nécessaire à sa culture et à sa défense, n'avoient rétabli l'ordre par la douceur, appaisé les querelles par l'indulgence mêlée à la sévérité, réconcilié toutes les passions par la discipline et la subordination, et fait succéder le travail à l'oisiveté et à la débauche; malheureusement l'influence du climat priva cet établissement de son second fondateur. L'administration fut confiée à des gouverneurs qui se succédèrent assez promptement. Thomas Dale fut revêtu par la compagnie, d'une autorité plus absolue qu'aucun de ses prédécesseurs; il pouvoit mettre en vigueur la loi martiale dont les Espagnols mêmes n'avoient osé faire usage dans leurs nouveaux établissemens. Cette mesure fut approuvée par le philosophe le plus éclairé de son siècle, *François Bacon*. Il est vrai que l'inefficacité de tous les moyens employés contre l'esprit de mutinerie et de désordre répandu parmi des hommes qui ne vouloient reconnoître ni loi ni chef, la rendoit nécessaire: heureusement que Thomas Dale n'en fit usage qu'avec prudence et modération.

La colonie, après tant de revers et d'agitations, commença dès-lors à prendre une forme régulière: la police qu'une loi de rigueur établit, donna à l'activité des dissentions une direction d'utilité générale; les travaux de la culture vinrent aider la fertilité du sol, et la bonté du climat prodigua jusqu'à la superfluité, aux habitans tranquilles de la

colonie, tout ce qui pouvoit satisfaire à leurs besoins. Les terres avoient été jusqu'à cette époque, exploitée et cultivée en commun; ses produits étoient une propriété générale, distribuée à chaque famille en proportion du nombre; ce fut alors qu'on les divisa entre les Colons, et qu'elles devinrent une propriété individuelle. L'industrie en acquit plus d'activité, et la paresse eut moins de ressource; il faut dire que cette industrie se dirigea avec une ardeur importante sur une culture qui faillit à être funeste à la colonie. « La culture du tabac, qui est » devenue depuis le grand objet du commerce de la » Virginie et la source de sa richesse, y fut in- » troduite vers ce temps-là. Comme la passion pour » l'usage de cette plante continuoit à se répandre » en Angleterre malgré les déclamations violentes » de Jacques Ier., le tabac importé de Virginie de- » vint une marchandise d'un débit sûr, et donnant » un grand profit, quoiqu'il fût assez inférieur en » qualité à celui que les Espagnols tiroient de leurs » îles des Indes occidentales, pour ne se vendre » que trois schelings la livre, tandis que le tabac » espagnol se vendoit dix-huit schelings. Séduits par » la perspective d'un produit prompt et certain, les » Colons négligèrent bientôt tous les autres genres » d'industrie. La terre qu'il eût fallu réserver » pour s'assurer des vivres, et jusqu'aux rues de » James Town, furent plantées en tabac: on fit quel- » ques régiemens contre cet abus; mais les planteurs, » entraînés par l'appât d'un profit présent, furent » sourds à tous les conseils, et se jouèrent de toutes

» les défenses. Les subsistances commencèrent à leur
 » manquer, tellement qu'ils furent forcés de recourir
 » de nouveau à celles des Indiens. Ceux-ci, voyant
 » recommencer les exactions, reprirent leur première
 » aversion pour les Anglais avec un surcroît d'ani-
 » mosité, et commencèrent à former des projets de
 » vengeance avec le secret que les Américains savent
 » si bien garder. » Ce succès apparent, en multi-
 pliant les planteurs, répandit l'aisance, créa l'opu-
 lence : cette prospérité trompeuse fit sentir aux Co-
 lons, avec plus d'impatience, la pesanteur d'une
 loi arbitraire ; ils réclamèrent les mêmes droits dont
 ils avoient joui dans leur pays natal. Le gouverneur
 Georges Yeardeley convoqua la première assemblée
 qui ait été tenue en Virginie ; les lois qu'elle adopta
 ne furent ni bien nombreuses, ni bien importantes ; mais
 la seule convocation fut une jouissance pour le peuple,
 parce qu'il trouvoit dans sa nouvelle patrie, un
 simulacre de la constitution de celle qu'il avoit
 quittée. La compagnie anglaise donna une forme
 légale à ce gouvernement, en établissant un chef
 tenant la place du roi, un conseil d'état nommé
 par elle, et un conseil des représentans semblable
 à celui de la chambre des communes.

Les planteurs, vainqueurs des difficultés sans
 nombre qui avoient contrarié leur stabilité, et
 devenus indépendans, se répandirent sur les bords
 des rivières de James et d'Yorck, et y vivoient dans
 la confiance de la sécurité, tandis que les Indiens,
 dissimulés par faiblesse et vindicatifs par caractère,
 se préparoient à leur destruction : leur plan d'attaque

fut mûri par plusieurs années de réflexion ; assuré par le secret , il éclata enfin , et en une heure de temps la quarantième partie de la colonie fut exterminée sans presque savoir par quelles mains elle périssait. Ceux qui échappèrent au massacre se rassemblèrent à James Town , et résolurent d'anéantir cette race sauvage. La conduite des Espagnols envers les malheureux Mexicains fut proposée et adoptée ; et oubliant tout principe de bonne - foi et d'humanité , presque toutes les Tribus voisines furent poursuivies avec toute l'animosité de la rage , et exterminées avec une atrocité de vengeance que rien n'a pu excuser. Cet événement malheureux produisit un nouvel ordre de choses qui influa sur l'existence de la colonie. Le gouvernement anglais en profita pour enlever à la compagnie , de laquelle elle étoit dépendante , toutes les concessions qui lui avoient été faites. Des commissaires furent nommés pour examiner toutes ses opérations depuis sa création , et ses infractions aux chartes qu'elle avoit obtenues. Le résultat de ce travail fut conforme aux vues de la cour : la compagnie fit une résistance que l'intérêt , étayé des privilèges accordés , sembloit autoriser. Des historiens instruits ont parlé de sa dissolution comme de l'événement le plus désastreux pour la colonie , et de l'entreprise du roi Jacques comme du procédé le plus arbitraire. M. Robertson et son estimable traducteur pensent bien différemment. « Il n'y a peut-être , dit le premier , » aucun moyen de gouverner une colonie naissante , » plus ennemi de sa liberté , que la domination

» d'une compagnie privilégiée , revêtue de tous les
» pouvoirs que Jacques lui-même auroit conférés
» à la compagnie des aventuriers de Virginie.
» Pendant longues années les Colons ne purent diffi-
» cilement se regarder que comme des serviteurs
» de la compagnie , nourris de ses magasins , obligés
» d'obéir aveuglement à tous ses ordres , et soumis
» au plus rigoureux de tous les despotismes , la loi
» martiale , même après que l'esprit de liberté eut
» commencé à se relever de cette oppression , et
» eut extorqué de leurs maîtres le droit de faire
» des lois pour le gouvernement de la société dont
» ils étoient membres ; comme aucun acte , quoique
» appuyé du concours de toutes les parties de la
» législature , n'auroit force de loi s'il n'étoit con-
» firmé par l'assemblée générale en Angleterre ,
» la compagnie retenoit toujours dans ses mains
» la suprême autorité , et ce pouvoir n'étoit pas
» moins contraire à la prospérité de la colonie qu'à
» sa liberté. Un corps nombreux de marchands , s'oc-
» cupant d'opérations purement commerciales , peut
» les conduire avec discernement et avec succès ;
» mais l'esprit mercantile ne semble pas capable
» de suivre un plan vaste d'une politique libérale dans
» la formation d'une société nouvelle ; et rarement en
» effet , sous l'administration étroite et intéressée des
» compagnies , les colonies se sont-elles élevées à
» quelque prospérité et quelque grandeur. » On avoit
dépensé cent cinquante mille livres sterlings pour
les premières tentatives ; neuf mille hommes avoient
abandonné leur patrie pour concourir à cet établis-
sement

sement et à la dissolution de la compagnie : la nation, en dédommagement de tant de pertes, ne recevoit que vingt mille livres par an en importation de ce pays, et on n'y comptoit plus que deux mille habitans. Charles Ier., à son avènement à la couronne, déclara que la Virginie lui étoit annexée et immédiatement soumise à son autorité. Pendant presque tout son règne, les Virginiens ne connurent d'autres lois que sa volonté ; ils furent dépouillés de leurs droits politiques, leurs propriétés n'en furent pas même à l'abri : on leur désigna des commissionnaires à qui ils devoient exclusivement vendre leur tabac. Tandis que cette denrée, la richesse la plus précieuse de la colonie, perdoit, par le monopole, une partie de sa valeur, Charles multiplioit, par ignorance de la topographie du pays, les concessions en faveur de ses courtisans, et ces concessions s'étendoient même sur des terrains devenus des propriétés. Un tel système d'administration, mis à exécution par la rigueur, excita les murmures, fit fermenter les mécontentemens, et les Colons, poussés par l'injustice au dernier degré d'indignation, s'emparèrent du gouverneur Hervey, et le renvoyèrent en Angleterre, accompagné de deux députés chargés d'accusation contre lui. Ils ne furent point écoutés : Charles crut qu'il étoit nécessaire au maintien de son autorité, de renvoyer le gouverneur à son poste ; mais bientôt il lui donna pour successeur Williams Berkeley, bien capable par son rang, par ses talens, et sur-tout par ses vertus, de se rendre agréable au peuple. Ce fut sous sa douce et

sage administration, que cette colonie jouit, pendant quarante ans, de tous les encouragemens, de tous les avantages que le roi lui accordoit à sa sollicitation, et qui furent le véhicule le plus actif de ses progrès et de sa prospérité.

En donnant à la Virginie une administration pareille à celle de l'Angleterre, en rendant aux Colons tous les droits d'hommes libres et de citoyens, Charles voulut que le commerce des productions de cette colonie se dirigeât uniquement sur les possessions de la Grande-Bretagne en Europe. Cette contrainte ne nuisit point à son industrie et à sa population ; et au moment où la guerre civile éclata, elle possédoit vingt mille habitans. La reconnaissance des planteurs se montra en cette occasion par leur constante fidélité pour Charles, même lorsqu'il n'étoit plus ; aussi furent-ils traités en rebelles par l'anarchie parlementaire ; leurs ports furent défendus aux vaisseaux, non-seulement anglais, mais étrangers. Une escadre fut envoyée dans la baie de Chesapeake pour les soumettre. Leur résistance, quoiqu'elle ne fût pas heureuse, leur obtint des conditions favorables, et une amnistie générale leur rendit tous leurs droits. Charles II ne reconnut cette fidélité courageuse que par l'ingratitude, et par cet acte de navigation qui a été le fondement de la prospérité commerciale de l'Angleterre, et peut-être la première étincelle des mécontentemens successifs qui ont produit l'indépendance de ces colonies. Les réclamations des Virginiens contre cet acte furent repoussées : des entraves multipliées, des concessions

nouvelles, aussi injustes que les premières, répandirent un esprit d'aigreur qui devint bientôt une révolte : un chef se présenta, et l'insurrection fut générale. *Nathaniel Bacon*, colonel de milice, homme entreprenant, ambitieux, éloquent, animé ou du zèle du bien public, ou par l'espoir de s'élever au pouvoir, se mit à la tête des mécontents. Berkeley, ce gouverneur à qui les Virginiens étoient redevables de leur liberté et de leur bonheur, fut forcé par la violence, et pour éviter de plus grands malheurs, de signer une commission qui établissoit Bacon général en chef de toute la force armée de la Virginie ; mais par une de ces bizarreries toujours inexplicables, et dont le peuple présente si souvent l'exemple, une crainte excessive succéda à une hardiesse présomptueuse. Bacon fut déclaré rebelle, sa commission annullée, ses adhérens furent poursuivis. Cet abandon que l'ambitieux Bacon traitoit de bassesse et de trahison, l'indigna : il rassembla ses partisans, se les attacha par un serment, et la guerre civile fut déclarée. James *Tomlinson* fut incendié, les cantons les mieux cultivés furent dévastés ; la colonie alloit peut-être disparaître, si la mort de cet audacieux rebelle ne l'eut préservée de sa perte. Berkeley reprit le pouvoir, convoqua l'assemblée des représentans : toutes les passions se calmèrent en présence de sa raison et de ses vertus ; personne ne fut puni de mort ; une amnistie générale rappela la concorde, la paix, la prospérité, les richesses ; et malgré les lois oppressives du commerce et les maximes arbitraires du gouvernement, qui caracté-

risent les dernières années du règne de Charles II et celles du règne de son frère, à l'époque de la révolution de 1688, la population de la Virginie étoit de plus de soixante mille habitans.

Nous avons dit que Jacques Ier. avoit divisé le continent américain en deux portions égales, concédées à deux compagnies : celle qui avoit dans son lot la partie Nord, établie à Plymouth, ne fut pas plus heureuse dans ses premières tentatives, que celle du Sud. L'aspérité du climat qu'il falloit braver, d'épaisses forêts qu'il falloit conquérir, des peuplades sauvages qu'il falloit civiliser ou vaincre, présentoient des obstacles presque insurmontables, et demandoient des travaux pénibles soutenus par la constance, dont des avantages mêmes d'espérance ne promettoient pas de dédommager. Des établissemens que la Nature et l'intérêt ne protégeoient pas, ne pouvoient attirer ni la cupidité ni la confiance. Qui auroit pu imaginer que cette création seroit due à des causes bien étrangères à ces sortes de projets ? Ce fut le fanatisme qui vint peupler la Nouvelle-Angleterre : des disputes religieuses que la réformation fit naître, qui divisèrent si long-temps l'Angleterre, firent pour la colonie du Nord ce que n'avoient pu opérer les encouragemens, les promesses, les privilèges : ce fanatisme, exalté par les contradictions, et qui renferme en lui-même cet esprit de persécution qui sait braver les dangers et résister aux obstacles, fut le législateur de la moitié du continent américain. M. Robertson développe la naissance et les progrès de ces luttes théologiques ; il fait l'his-

toire de la hiérarchie ecclésiastique adoptée en Angleterre, et amalgamée au gouvernement, persécutée par Marie, protégée par Elizabeth, qui, amoureuse de la pompe des cérémonies, et familiarisée avec
» l'étude des controverses, ayant, comme son père,
» une grande confiance dans ses propres lumières,
» croyoit être en état de décider toutes les questions
» qui pouvoient s'élever entre des sectes opposées. »
Les Puritains, c'est-à-dire, ceux qui refusoient de se soumettre à l'acte d'uniformité qu'elle avoit fait publier en arrivant au trône, s'élevèrent contre des pratiques qu'ils appeloient superstitieuses, et s'occupèrent avec soin et avec adresse, à répandre leurs opinions parmi le peuple. Ce peuple, qui pense et agit toujours comme il plaît à ceux qui sont intéressés à le tromper et à le conduire, adopta, et se passionna pour leur rigorisme. Elizabeth sévit contre les principaux chefs de la secte, et ordonna que toute personne qui, dans un mois, ne se présenteroit pas à l'église, seroit punie de l'amende et de la prison, et dans trois mois bannie du royaume si elle ne renonçoit pas aux erreurs du protestantisme. Craignant alors que leur grande découverte en matière spirituelle ne fût perdue pour le genre humain, les martyrs de la secte se déterminèrent à la transporter sur un sol plus favorable ; ils passèrent en Hollande, où ils ne trouvèrent pas plus d'encouragement que dans leur patrie. Enfin, gémissant sur l'aveuglement des hommes, ils allèrent se fixer sur une côte qui fait aujourd'hui partie de l'état de Massachussets, et qu'ils nommèrent la Nou-

velle-Plymouth. D'abord ils songèrent à former une constitution fondée, comme on doit s'y attendre, sur leurs idées d'égalité naturelle, sur la communauté des biens, sur la punition des crimes empruntée de Moïse. Cette propriété commune de biens et de travail eut bientôt tous les inconvéniens dont les Virginiens s'étoient ressentis, et leurs principes religieux, ennemis de tout ordre social, répandirent sur cette association, isolée de tout lien politique, l'inertie et la langueur, précurseurs de sa désorganisation.

La tranquillité de mort dont paroissoient jouir les frères de la Nouvelle-Plymouth, et la violente persécution à laquelle les Puritains de toutes les nuances étoient en butte en Angleterre, déterminèrent le ministre White à réunir les croyans, et à aller chercher un asile en Amérique : il acquit de la compagnie de Plymouth tout le terrain qui s'étendoit entre les rivières de Merrimack et de Charles, et qui, en profondeur, va de l'Atlantique à l'Océan du Sud ; il eut besoin, pour animer un espace d'une si grande étendue, d'associés opulens, et il en trouva, soit dans les espérances de la cupidité, soit dans les partisans déclarés ou secrets de ses opinions. Trois cents passagers, presque tous zélés Puritains, débarquèrent sur cette terre qui fut nommée *Nouvelle-Angleterre*, et jetèrent les fondemens de *Salem*. Leur première opération fit connoître toute l'absurdité de la réforme qui devoit servir de base à leur constitution ; et sans avoir égard à la chartre qui leur donnoit la consistance d'un corps politique,

et en opposition à la condition qui prescrivait le serment *d'allégeance*, ils adoptèrent, pour l'église qu'ils imaginoient, le système connu depuis sous le nom de *Système des Indépendans*. La forme de leur culte fut débarrassée de toute cérémonie; ils outrèrent même la nudité de celui de Calvin. Ce modèle prétendu d'une église pure et exempte de superstition, qu'on a voulu faire revivre dans un temps plus rapproché de nous, ne produisit d'autres effets que de répandre le germe des disputes d'opinions, des divisions d'entêtement et de la persécution; de sorte que les Puritains que cette même persécution avoit chassés d'Europe, devinrent persécuteurs en Amérique. Les Quakers et les Anabatistes furent successivement les victimes de cette âpreté de zèle qui a tourmenté les sectes dans tous les temps: l'ignorance vint encore servir d'aliment au fanatisme, et la colonie auroit peut-être succombé sous toutes ces causes réunies, si l'activité de la persécution de *Land* n'eût été un principe de vie pour la Nouvelle-Angleterre. Dans moins de quarante ans 120 villes furent fondées, prirent des accroissemens rapides, et se lièrent par une confédération défensive sous le titre de *Colonies-Unies*. La compagnie de Plymouth, regrettant des avances perdues, et n'ayant que des espérances éloignées, abandonna sa chartre et le gouvernement de ces possessions lointaines à tous ceux qui voudroient s'établir sur le terrain qui lui avoit été concédé: transaction singulière dont l'histoire des colonies n'offre point d'exemple. Plusieurs des intéressés et nombre d'aventuriers s'em-

pressèrent de profiter de cet abandon : les membres de la corporation qui ne voulurent pas s'expatrier, eurent une part dans les profits de la compagnie pendant sept ans. Dix-sept vaisseaux ayant à bord quinze cents personnes, partirent pour s'établir autour de la baie, et créèrent *Boston*, *Charles Town*, *Dorchester*, *Roxborough* et d'autres villes. Une église telle que celle de *Salem* fut donnée à chacune de ces villes. En cimentant leur liberté politique, les bourgeois assemblés donnèrent atteinte à leur liberté religieuse par une loi qui vouloit que personne ne fût regardé comme membre de l'état, et ne pût participer à son gouvernement, qu'il n'eût été admis dans l'église comme membre de la communion. Cette résolution, qui concentroit toute l'autorité dans les mains des ministres et des chefs de chaque corporation, donnoit l'action la plus indépendante à leur volonté, et la plus grande latitude à la persécution ; aussi le fanatisme se montra tous les jours plus bizarre et plus extravagant. Ainsi dans tous les temps (dit un philosophe moderne (1) dans un ouvrage instructif écrit avec sagesse et élégance) : « Sous le sol de la liberté » comme sous l'empire des tyrans, sous l'influence » d'une religion douce et pure comme sous le des-

(1) Le passage cité ci-dessus est tiré d'un ouvrage de M. Charles Pictet de Genève, intitulé *Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique, d'après Jedidiah Mors et les meilleurs auteurs américains*, qu'on trouve chez Dupont, imprimeur-libraire, rue de la Loi, n°. 1232, à Paris.

» potisme d'une superstition sanguinaire, la mal-
» heureuse espèce humaine est condamnée à passer
» par tous les excès, à connoître toutes les folies,
» à déplorer toutes les fureurs. » M. Robertson en
fournit la preuve. Mistriss Hutchinson, fâchée que
son sexe ne fût pas admis aux assemblées parti-
culières, où l'on conféroit sur la doctrine contenue
dans les sermons qu'on avoit entendus, en forme
une semblable pour les femmes, dans laquelle elle
répétoit ce qu'elle avoit pu recueillir des discours
des prêcheurs; elle ne se contenta pas de ce que sa
mémoire lui fournissoit, elle commenta, elle censura,
et débita enfin ses propres opinions, qui, de la part
d'une femme, devoient avoir une forte teinte de
fanatisme : « Elle enseignoit en effet que la sainteté
» de la vie n'assure point la justification, et n'éprouve
» point qu'on soit en grace auprès de Dieu, et que
» ceux qui insistoient sur la nécessité de manifester
» sa foi par les œuvres, n'étoient que des esclaves;
» que l'esprit de Dieu habitoit en personne dans les
» gens de bien, et qu'ils connoissoient parfaitement
» la volonté de Dieu par les révélations et les im-
» pressions intérieures qu'ils en recevoient. » La
confiance avec laquelle elle débitoit sa doctrine lui
donna des prosélytes et des admirateurs. Des dis-
sensions assez violentes pour ébranler les fondemens
de la colonie en furent les suites : un synode gé-
néral se hâta de condamner ces opinions extrêmes,
et de bannir le prédicateur; mais le repos de l'as-
sociation en fut troublé, et l'expulsion d'un mi-

nistre accrédité de Salem , arrivant au moment de cette fermentation , dissémina cette population sur le reste du continent. *Providence , Rhode Island , Connecticut , Newhamshire* et *Main* dûrent leur existence aux querelles religieuses , aux mécontentemens , aux proscriptions : le fanatisme a plus fait pour les progrès des établissemens du Nouveau-Monde , que les encouragemens , la protection et les privilèges ; ce n'est certainement pas le chapitre le moins curieux de son histoire.

M. Robertson finit par une anecdote remarquable. Le gouvernement anglais , alarmé du nombre d'émigrans que les troubles civils pousoient vers le continent américain , défendit à tout maître de navire d'embarquer des passagers pour la Nouvelle-Angleterre sans une permission spéciale. Cette défense fut souvent violée , et ne le fut pas assez pour qu'elle empêchât *Arthur Asterig , John Hampdem , Olivier Cromwel* de sortir d'Angleterre.

» Charles , bien éloigné de soupçonner que la révolution prochaine dans ses royaumes , seroit ex-

» citée et conduite par des personnes d'un état si

» peu marquant dans la société , retint sans le sa-

» voir , par force , des hommes destinés à renverser

» son trône , et à lui faire terminer sa vie sur un

» échafaud. » Les principes religieux de l'usurpateur étoient trop conformes à ceux qui avoient peuplé la Nouvelle-Angleterre , pour que les indépendans ne trouvassent pas dans sa protection , la sanction de toutes les infractions qu'avoit souffertes

leur charte primitive, et l'approbation des institutions tant politiques que religieuses qu'il leur auroit plu d'imaginer.

L'extrait de ces fragmens historiques donnera sans doute des regrets sur la privation de l'histoire entière, histoire qui pouvoit intéresser toutes les nations européennes. Des négligences qu'on aperçoit dans cette partie de son travail, pourroient faire croire qu'il n'y avoit pas mis la dernière main : on y retrouve cependant, comme dit son traducteur, juge très-capable d'apprécier les talens en tout genre, « cet esprit sage et fin, cette philosophie modérée, » cette profondeur de recherches, cette netteté » d'idées et cette justesse de réflexion qui caractérisent les ouvrages de cet auteur. » On retrouve également dans cette traduction, cette élégante exactitude, cette connoissance parfaite du génie et des finesses des deux idiomes, qui ont donné aux ouvrages du même historien qu'André Morellet avoit déjà traduits, une portion de la célébrité qu'ils ont obtenue de l'Europe lettrée.

A. J. D. B.

M E D E C I N E.

Esquisse d'une histoire de la Médecine et de la Chirurgie, depuis leur commencement jusqu'à nos jours, ainsi que de leurs principaux auteurs, progrès, imperfections et erreurs, traduite de l'anglais de M. W. BLACK, M. D., par CORAY, M. D.; avec un tableau chronologique des auteurs de Médecine et de Chirurgie. A Paris, chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny, n^o. 334. An VI. in-8^o.; pag. XV, 478.

« **L'HISTOIRE** de la Médecine, dit le traducteur, » doit être pour le praticien ce que l'histoire générale est pour l'homme d'état. Instruit par les révolutions des Empires et les malheurs des nations, ce dernier apprend l'art de gouverner les hommes : c'est de même en réfléchissant sur les différentes révolutions qu'a éprouvées la Médecine, que celui qui la professe saura distinguer le petit nombre de vérités salutaires qui ont survécu à ceux qui eurent le courage de les enseigner, comme à ceux qui eurent l'audace de les combattre, de ces édifices brillans d'hypothèses et de systèmes, dont la chute rapide a prouvé qu'ils n'avoient pour fondemens que les chimères d'une imagination effrénée. »

La Médecine a, comme l'histoire, ses temps fabuleux : il faut traverser des milliers de siècles avant de recueillir quelques traditions sûres ; mais l'art doit se rattacher nécessairement à la formation des

premières sociétés. Aussitôt qu'un certain nombre d'hommes se trouva réuni, la société entière prit part aux infirmités qui attaquoient un de ses membres, ou aux accidens qui lui survenoient. Chaque individu avoit appris dans sa vie errante, soit du hasard, soit de l'instinct des animaux, l'usage de quelque plante médicinale : les plus rusés y avoient ajouté quelque *secret*, quelque *enchantement* : ces *secrets* et ces *enchantemens* se retrouvent encore parmi les peuplades sauvages, et même dans les montagnes à demi-sauvages de notre Europe policée ; chacun apporta en commun, c'est-à-dire, pour l'usage commun, ses prétendues découvertes. On tâtonna long-temps : on trouva enfin quelques remèdes grossiers ; on fit un peu de bien et beaucoup de mal. Telle dut être l'origine de la Médecine et de la Chirurgie, qui se donnèrent la main pendant plusieurs siècles, et qui ne se séparèrent que fort tard. Leur enfance fut très-longue ; car, selon la remarque de Black, « ce ne fut que cinquante ans » avant le siège de Troie qu'Esculape fut déifié à » cause de ses connoissances en médecine, et que » l'on érigea à sa mémoire des temples où il étoit » adoré comme une divinité. Dans plusieurs de ces » temples, comme à Pergame, dans l'île de Cos, » et dans d'autres parties de la Grèce, on enregistroit les maladies et les cures, en les gravant sur » des tables de marbre ou de pierre, exposées aux » yeux du public, pour le profit et l'instruction de » ceux qui auroient pu se trouver dans le cas d'avoir » besoin du secours de la médecine. Les prêtres,

» les prêtresses , les gardiens des temples et ceux
 » qui préparoient les remèdes , firent du culte d'Es-
 » culape un trafic lucratif ; et il est présumable
 » qu'ils agissoient dans diverses occasions , comme
 » agissent aujourd'hui les propriétaires des sources
 » minérales ; ils inventoient de fausses histoires ,
 » et forgeoient des cures pour augmenter la re-
 » nommée de l'oracle. Un grand nombre de ma-
 » lades entreprenoient de longs voyages , et venoient
 » de pays très-éloignés pour consulter l'oracle grec ,
 » et pour tâcher de se le concilier par des présens
 » magnifiques. Il y eut , quelques siècles après ,
 » des exemples d'empereurs romains , qui , affligés
 » de maladies , faisoient le voyage de Pergame pour
 » y chercher la guérison. » Notre auteur observe
 avec raison que , dans la maladie pestilentielle qui
 attaqua l'armée grecque devant Troie , Podalirius
 et Machaon , tous deux fils d'Esculape , ne furent
 point consultés. On n'avoit recours à eux que pour
 guérir les plaies , retirer les dards et les flèches. « Dans
 » ces temps d'ignorance , les maladies épidémiques ,
 » et toutes les autres maladies dont les causes ne
 » frappaient pas d'une manière immédiate les sens
 » encore grossiers des hommes , étoient attribuées à
 » la colère immédiate du ciel , et non à des causes
 » naturelles : les seuls remèdes qu'on employoit dans
 » de pareilles calamités , étoient les prières , les sa-
 » crifices , les enchantemens , la magie et les fraudes
 » religieuses : c'étoit au moins une méthode aisée et
 » courte d'apprécier et de chercher à détourner les
 » phénomènes de la Nature , bien adaptée à la ca-

» pacité du vulgaire. On regardoit les maladies
» comme des traits que le courroux de quelques
» divinités invisibles lançoit sur la tête des coupables
» mortels; et il étoit naturel qu'une semblable idée
» fit trembler ceux qui avoient le malheur d'en être
» attaqués, et qu'elle les forçât à avoir recours à
» la superstition comme à un remède physique. »

« La Médecine encore dans son enfance, n'avoit
» reçu aucun secours de toute cette riche partie de
» l'Asie, qui tremble aujourd'hui sous le sceptre de
» fer des Turcs et des Persans, et qui fut jadis le
» siège des puissantes monarchies et des despotes
» absolus des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes
» et des Perses, et ensuite d'Alexandre et des Maé-
» doniens. Les Chaldéens et les prêtres de Babylone,
» au rapport d'Hérodote, avoient la réputation de
» grands Astronomes; mais il n'y avoit pas chez eux
» des Médecins. Les Babyloniens exposoient leurs
» malades dans les chemins publics, dans les mar-
» chés et dans les endroits les plus fréquentés. Les
» voyageurs ou les passans s'informoient de leurs
» maux, et leur indiquoient les remèdes qu'ils avoient
» vu employer avec succès dans des cas semblables
» pour eux ou pour leurs voisins: c'étoit un crime de
» passer près d'un malade sans s'informer de l'espèce
» de mal qui l'affligeoit. »

La Médecine ne fut guère qu'un empirisme jus-
qu'au temps d'Hippocrate. Ce fut ce grand homme
qui en fit une science méthodique, qui rassembla en
un corps de doctrine toutes les notions éparses avant
lui. Son génie, l'un des plus beaux que la Grèce ait

produits, y joignit ses propres observations, je dirois presque ses divinations; car il a tellement médité son art, il en a si bien établi les principes, que le germe de tous les progrès que la Médecine a faits depuis lui se trouve dans ses divins écrits. C'est à cette lumière pure qu'ont été allumés les fanaux qui ont éclairé les générations suivantes, et qui jettent aujourd'hui un si vif éclat. Black expose succinctement, et beaucoup trop succinctement, la méthode qu'employoit Hippocrate dans la cure des diverses maladies, puis il termine son article par quelques réflexions qui ne sont pas toujours justes. Selon lui, « le style d'Hippocrate est extraordinairement concis, et par cette cause souvent obscur. Il est bien moins élégant que celui de quelques-uns de ses prédécesseurs, ainsi que de plusieurs autres Ecrivains qui lui ont succédé. » Son savant traducteur lui prouve très-bien dans une note, qu'il ne nous reste aucun écrit de ses prédécesseurs, et que par conséquent nous ne pouvons comparer leur style avec le sien : quant aux Ecrivains qui lui ont succédé, les plus estimés sont Galien et Aretée; et ces Auteurs sont aussi loin de la beauté du style d'Hippocrate, que ceux de la Byzantine le sont d'Hérodote et de Thucydide. Le D. Coray pouvoit ajouter que l'obscurité qu'on lui reprochoit venoit en grande partie des fautes innombrables qui défigurent son texte. Il ne sera rendu à sa pureté, et par conséquent à sa clarté, que quand le D. Coray aura terminé son travail admirable sur ce père de la Médecine.

« Hippocrate est on ne peut pas plus vigilant ni plus

» plus attentif à suivre la marche souvent tortueuse
» des maladies, et à examiner avec une patience in-
» fatigable tous leurs changemens. C'est Hippocrate
» qui traça le premier la véritable route qui conduit
» aux connoissances médicales. C'est lui qui jeta les
» premiers fondemens de presque toutes les bran-
» ches de la Médecine, quoiqu'il n'en portât aucune
» à la perfection. Dans un espace de temps si court
» il fit des merveilles pour un seul homme ; mais
» l'édifice d'une science telle que la Médecine, étoit
» trop vaste pour être terminé par une seule per-
» sonne. Il aura toujours la gloire immortelle d'avoir
» fourni, le premier, le modèle que les Médecins de
» plusieurs siècles successifs ont imité et surpassé en
» grande partie. . . . Il exerçoit toutes les branches
» de la Médecine ; et il faisoit, suivant les occasions,
» l'office de Médecin, de Chirurgien, d'Accoucheur,
» et même par fois de garde-malade. » Nous nous
sommes un peu étendus sur l'article d'Hippocrate,
parce que c'est lui qui a posé le fanal. Il est un des
quatre grands hommes que les générations les plus
reculées envieront toujours à la Grèce. Je n'ai pas
besoin de nommer les trois autres : on devine aisé-
ment que je veux parler d'Homère, de Platon et
d'Aristote. Ces quatre têtes, malgré leurs erreurs,
sont les têtes les mieux organisées, les mieux pen-
santes, les plus richement ornées de l'antiquité. Les
beaux génies qui sont venus ensuite ont trouvé la
route éclairée et les écueils marqués (1).

L'Anatomie, portée de nos jours à un degré si
étonnant de perfection, n'avoit presque fait aucun

progrès au temps d'Hippocrate. L'art de disséquer les hommes trouvoit un obstacle naturel et pour ainsi dire insurmontable, dans le respect religieux des Grecs pour les morts. Toutes les observations anatomiques se faisoient sur les animaux, sur-tout sur les singes, dont la conformation se rapproche le plus de celle de l'homme. Hérophile de Chalcédoine et Erasistrate de Céos (aujourd'hui Zia), environ 250 ans avant l'ère vulgaire, disséquèrent les premiers des corps humains à Alexandrie, sous la protection des rois d'Égypte. « Au rapport de certains » Auteurs, il ne fallut rien moins que l'autorité despotique des rois d'Égypte pour protéger contre l'indignation publique les premiers disséqueurs de corps humains. Leurs travaux étoient regardés avec horreur, et on les taxoit d'impiété. »

La Médecine et la Chirurgie, qui jusqu'alors avoient été pratiquées par la même personne, se divisèrent du temps d'Hérophile et d'Erasistrate, en trois branches distinctes ; la *Diététique*, la *Pharmaceutique* et la *Chirurgie*. « Ces divisions ne répondent pas exactement à la division actuelle de la Médecine. Le Chirurgien, dans ce temps, n'exerçoit que la partie manuelle de l'art, et se bornoit aux seules opérations. Les ulcères, même les plaies et les tumeurs, qui sembleroient lui appartenir de droit, étoient confiés au Pharmacien. Il ne restoit au Médecin que le soin de régler la diète, et d'ordonner les médicamens internes, si le cas en indiquoit l'usage. »

Vers la même époque la Médecine se sépara en

deux sectes, celle des *Empiriques* (2) et celle des *Dogmatiques*. Il s'éleva, entre ces deux sectes, des disputes éternelles sur lesquelles on peut consulter Celse.

Selon Pline l'ancien, 600 ans s'étoient déjà écoulés depuis la fondation de Rome, et aucun Médecin ne s'étoit encore établi dans cette ville. Denys d'Halicarnasse ne compte que 300 ans; mais il y a peut-être un moyen facile de concilier ces deux auteurs; c'est de supposer que Pline n'a pas voulu donner le nom de Médecin aux empiriques ignorans qui exerçoient alors la Médecine. En effet, il faut descendre jusqu'à l'an 690 de la fondation de Rome, 62 de l'ère chrétienne, pour trouver, chez les Romains, un Médecin de quelque mérite. A cette époque nous rencontrons Asclepiade, natif de Bithynie, ami intime de Cicéron. Thémison, son disciple, fonda la secte des *Méthodiques*, ainsi nommés parce que leur doctrine fournissoit, selon eux, une *méthode* courte et facile pour acquérir les connoissances médicales. On croit qu'il fut le premier qui fit usage des sangsues, et qui les appliqua aux tempes, dans les maux de tête. Pline, liv. XXIX, fait mention de plusieurs Médecins habiles qui vinrent après Thémison; tels que Cassius, Calpetanus, Arruntius, Albutius, Rubrius, qui recevoient de la cour un traitement annuel de 25,000 de nos francs. Thessalus, qui vivoit sous Néron, se vantoit d'avoir tellement simplifié l'étude de la Médecine, que six mois suffisoient pour l'apprendre. C'étoit un ambitieux plein d'arrogance,

aux yeux duquel Hippocrate lui-même n'étoit qu'un ignorant. Jamais homme ne parut en public, accompagné d'un plus brillant cortège, et il porta l'impudence jusqu'à se faire appeler sur son tombeau, placé sur la voie Appienne, *Vainqueur des Médecins* (Ἰατρονίκης). Thessalus avoit pour concurrent le Marseillais Crinas, qui, réunissant les Mathématiques à la Médecine, consultoit les mouvemens des astres, pour assigner les heures où il falloit donner de la nourriture aux malades (a). Ces deux charlatans régloient les destinées de Rome, lorsqu'un autre Marsaillais, Charmis, vint tout-à-coup attaquer leur réputation et s'emparer de l'opinion publique. Il blâma hautement leur méthode, ainsi que les bains chauds; il mit en vogue les bains froids, même dans la saison la plus rigoureuse; il faisoit plonger les malades dans les lacs, et l'on vit bientôt des vieillards Consulaires se faire gloire du froid qui engourdissoit leurs membres (b). Il n'est pas douteux, ajoute Pline, que tous ces hommes, jaloux de se faire un nom à l'aide de quelque nou-

(a) De là naquit la dénomination d'Ἰατρομαθηματικός.

(b) Horace fait allusion à ces bains froids, lorsqu'il écrit à C. Numonius Vala.

*Quæ sit hiems Velicæ, quod cælum, Vala, Salerni,
Quorum hominum regio, et qualis via: (nam mihi Baias
Musa supervacuas Antonius, et tamen illis
Me facit invisum, gelida cum perluor unda
Per medium frigus.*

Ep. XV. I.

veauté , n'aient dès leur arrivée spéculé sur nos vies (c).

« La secte des Méthodiques conserva pendant
 » plusieurs siècles sa grande réputation. Les Méde-
 » cins de cette secte décrivoient les symptônes des
 » maladies , avec une exactitude particulière ; mais
 » ils négligeoient l'étude de l'Anatomie et de la
 » Physiologie. Ils ne faisoient pas non plus , dans
 » leur pratique , une grande attention à l'âge , au
 » sexe , aux coutumes et habitudes du malade , au
 » climat , à la saison de l'année , etc. Ils ne s'em-
 » barrassoient guère de l'état des fluides , persuadés
 » que la constitution du corps n'étoit dérangée le
 » plus souvent que par la trop grande tension , ou
 » par la trop grande relaxation des solides. Ces
 » trois sectes , d'Empiriques , de Dogmatiques
 » et de Méthodiques , donnèrent naissance à trois
 » autres , connues sous le nom d'Episynthétiques ,
 » d'Eclectiques et de Pneumatiques ».

Cælius-Aurelianus , originaire de Numidie , qui vivoit vers l'an 450 de l'ère chrétienne , nous a conservé le système le plus complet de la théorie et de la pratique des *Méthodiques*.

Ariétée de Cappadoce , l'une des lumières de la Médecine , florissoit vers l'an 150 de la même ère :

(c) *Frigidaque etiam hibernis algoribus lavari persuasit. Mersit ægros in lacus. Videbamus senes Consulares usque in ostentationem rigentes. Quâ de re extat etiam Annæi Senecæ adstipulatio. Nec dubium est , omnes istos famam nocitatis aliquâ aucupantes , anima statim nostra negotiari.*

Plin. *ibid.*

tout le monde connoît ses écrits ; mais ils ont beaucoup souffert. M. Kühn, savant professeur de Médecine à Leipsic, en prépare une édition, et le D. Coray, qui a purgé son texte des fautes innombrables qui en rendent la lecture pénible, en prépare une traduction française, accompagnée de remarques relatives à l'art, et du travail précieux qu'il a fait sur le texte.

Celse, qui vivoit à Rome vers l'an 25, avoit reçu de la Nature un génie flexible qui s'accommodoit à tout. Il écrivit sur la Rhétorique, sur l'Agriculture, sur l'Art militaire, sur la Médecine, et traita tous ces différens sujets avec beaucoup de netteté et d'ordre. Son style est si pur, et son habileté dans la Médecine si grande, qu'il a mérité d'être appelé le *Cicéron des Médecins* et l'*Hippocrate des Latins*. Quintilien dit de lui, liv. X, ch. 1 : *Scriptis non parum multa Cornelius Celsus, Scepticos secutus, non sine cultu ac nitore*. Le traducteur oppose, il est vrai, à ce témoignage, ce que le même Quintilien dit plus bas, liv. XII, ch. XI : *Mediocris vir ingenii*. Mais il faut s'en tenir au premier jugement, confirmé par tout ce qu'il y a eu d'hommes éclairés depuis lui. « Heureusement pour la Médecine et » pour la Chirurgie, dit Black, tous ses ouvrages, » relatifs à ces deux arts, sont parvenus jusqu'à » nous. Dans huit livres qui ne forment en tout » qu'un petit volume, il a décrit avec autant d'élé- » gance que de concision, toutes les maladies con- » nues de son temps ; et l'on peut dire que son

» ouvrage renferme en abrégé tout ce qu'il y a
 » d'essentiel dans l'ancienne Médecine et Chirurgie ».

Black, pour donner un échantillon du style de Celse, cite en entier le chapitre premier du livre premier. Je me contenterai de citer la fin du même chapitre, parce qu'elle renferme des préceptes extrêmement importans et pleins de sagesse.

Concubitus vero neque nimis concupiscendus, neque nimis pertimescendus est : rarus, corpus excitat ; frequens, solvit. Cum autem frequens non numero sit, sed natura, ratione ætatis et corporis, scire licet eum non inutilem esse, quem corporis neque languor neque dolor sequitur. Idem interdum peior est, noctu tutior ; ita tamen si neque illum cibus neque hunc cum vigilia labor statim sequitur. Hæc firmis servanda sunt, cavendumque ne, in secunda valetudine, adversæ præsidia consumantur.

Dioscoride de Cilicie, qui vécut sous les régnes de Néron et de Vespasien, nous a laissé cinq livres complets, dans lesquels il décrit les simples et les drogues qui étoient en usage de son temps. « Il » divise la matière médicale en trois classes ; savoir, » les plantes, les animaux et les minéraux ; il indique les endroits où l'on trouve ces différentes » simples, la manière de les préparer et de les conserver pour l'usage, ainsi que les vertus qu'on leur » attribuoit relativement aux différentes maladies. »

Pline le naturaliste doit trouver nécessairement sa place dans une histoire de la Médecine, lui qui

a écrit plusieurs chapitres sur l'origine et l'histoire de la Médecine, sur la matière médicale, et sur la Pharmacie. Selon Black, il appeloit le vin *le sang de la terre*, et il le considéroit comme le plus agréable cordial que la nature ait produit pour égayer l'homme. Le traducteur avertit avec raison, que ce fut Androcydes qui, dans une lettre à Alexandre, donna cette qualification au vin. Pline dit en effet, liv. XIV, chap. V (et non VII) : *Vino natura est, hausto accendendi calore viscera intus, foris infuso refrigerandi. Nec alienum fuerit commemorare hoc in loco quod Androcydes sapientia clarus ad Alexandrum magnum scripsit, intemperantiam ejus cohibens : vinum poturus, rex, memento te bibere sanguinem terræ.* Du reste, il étoit facile de se méprendre. Pline est rempli de ces expressions pittoresques et hardies.

Galien, né à Pergame vers l'an 131, sous le règne d'Adrien, est le dernier Médecin de marque qui ait exercé son art à Rome. Black lui consacre un long article, parce que Galien a été, pendant treize siècles, l'oracle des Médecins d'Europe, d'Afrique et d'Asie : il fut sur-tout en grande vénération parmi les Arabes ; et certes, malgré de grands défauts, une jactance souvent ridicule, et une partialité bien marquée dans tous les jugemens qu'il porte sur Hippocrate et sur les Médecins qui l'avoient précédé, c'est, après le père de la Médecine, celui qui a rendu les plus grands services à l'art. Le Médecin, le philosophe, le rhéteur, le critique,

le grammairien , lisent ses ouvrages avec un égal fruit : on y trouve même des fragmens d'élégies qu'on chercheroit vainement ailleurs. Il seroit important , pour le plus grand nombre des littérateurs , qu'une main patiente réunît les morceaux littéraires et en fît un recueil particulier.

Les Médecins qui vinrent après Gallien, tels qu'Oribase , Aëtius , Alexandre de Tralles, Paul d'Egine , etc. ne firent presque que le copier.

Jusqu'ici nous avons suivi d'assez près notre auteur , parce qu'il s'agissoit des grands hommes qui ont fondé l'édifice de la Médecine. Maintenant que les fondemens sont assis , et que nous voyons l'édifice s'élever majestueusement , confions - le à ses hautes destinées. Les mains les plus habiles travaillent , depuis la renaissance des lettres , à l'achever , et jamais elles n'ont été si actives que dans la dernière moitié du siècle qui va finir.

Nous nous contenterons donc d'indiquer les matières traitées dans les chapitres suivans V - IX. La destruction de l'Empire romain en Occident par les Goths et les Vandales , dans le sixième siècle ; Mahomet et l'invasion des Arabes ; l'influence de ce peuple sur la Médecine et sur la Littérature ; écrivains arabes sur la Médecine et sur la Chirurgie ; origine de la petite vérole et de la rougeole. — Etat de la Médecine et de la Chirurgie, depuis le onzième jusqu'au milieu presque du quinzième siècle ; la lèpre introduite en Europe. — Destruction de l'Empire romain en Orient , et prise de Constantinople au quin-

zième siècle. — Découverte de l'Imprimerie. — Découverte de l'Amérique. — Origine de la maladie vénérienne. — Origine du scorbut de mer. — Origine de la suette. — Esquisse générale des progrès de la Médecine et de la Chirurgie en Europe, ainsi que des principaux écrivains et des découvertes importantes depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à nos jours ; ce qui comprend environ l'espace de trois cents ans. — Anatomie et Physiologie. — Chymie et Physique. — Sociétés littéraires. — Botanique. — Histoire naturelle. — Matière médicale et Pharmacie. — Auteurs de Médecine-Pratique, de Thérapeutique et de Pathologie. — Art des accouchemens. — Chirurgie. — Théorie de la Médecine. — Revue générale et parallèle des anciens et des modernes, et conclusion de cette histoire par quelques réflexions générales.

L'ouvrage est terminé par une excellente table des matières et un tableau chronologique de deux pieds sur un et demi, et sur plusieurs colonnes, commençant à Hippocrate, 400 ans avant l'ère vulgaire, et marquant, de siècle en siècle, ceux qui se sont distingués dans l'Anatomie et la Physiologie ; la Chymie et la Physique ; l'Histoire naturelle, la Botanique, la matière médicale et la Pharmacie ; la Médecine-Pratique, Thérapeutique et la Pathologie ; l'Art des accouchemens ; la Chirurgie ; enfin les Historiographes et les Lexiques. Ce tableau a été revu avec soin, corrigé et accompagné de notes par le traducteur

On peut faire à l'auteur anglais plus d'un reproche grave. Trop souvent il divague et s'occupe d'objets étrangers à son livre, ou n'ayant avec lui qu'un rapport éloigné ; ce qui le force ensuite à étrangler des articles importans. Ses jugemens sont souvent erronés ou puisés dans des sources suspectes : je mets au nombre de ces derniers celui de Bolingbroke sur Platon et Aristote, pag. 51 et 52. Bolingbroke fut sans doute un grand homme ; mais son caractère ardent, ou plutôt fougueux, lui a fait avancer plus d'un paradoxe, et l'on trouve dans ses écrits d'étranges rêveries. D'ailleurs, l'Historien ne doit pas citer ; il doit lire et juger par lui-même. Le nôtre manque en général de méthode, et ce défaut lui est commun avec un grand nombre d'écrivains anglais, qui savent très-bien faire quelques chapitres d'un livre, mais qui ne savent pas faire un livre, et à qui l'on peut appliquer à chaque instant ce passage de l'Art poétique d'Horace :

*Infelix operis summa : quia ponere totum
Nesciet.*

On lui pardonne l'enthousiasme pour sa nation ; mais cet enthousiasme ne doit pas le rendre injuste envers les nations voisines. Heureusement son traducteur, impartial comme la vérité, a redressé notre auteur toutes les fois qu'il a eu besoin de l'être ; il a suppléé, dans les notes, les noms distingués que Black avoit oubliés ou négligés. Quelques-uns cependant lui ont échappé : par exemple, pag. 406, il

auroit dû rétablir, dans une note à l'occasion du Frère Jacques, le nom du Frère Cosme, Feuillant, l'un des plus habiles, et certainement le plus respectable des Lithotomistes; et dans la note de la page 412, ceux des deux frères Grand-Jean, qui ont toujours joui d'une réputation méritée en France et chez l'étranger.

Nous pensons cependant que l'auteur anglais a rendu un grand service aux élèves en Médecine et en Chirurgie, et même aux maîtres. Les premiers trouveront dans cet abrégé, des notions préliminaires suffisantes sur l'art auquel ils s'appliquent; il rappellera aux seconds ce qu'ils ont déjà appris. Le Clerc et Freind sont chers et assez rares, et d'ailleurs ils ne viennent pas jusqu'à nos jours. Nommer le traducteur français, le docteur Coray, c'est assurer le lecteur que la traduction est fidèle, et que des notes excellentes lui donnent un nouveau prix (d). Les gens de l'art savent que nous devons au D. Coray la traduction des ouvrages du D. Selle de Berlin, l'un des premiers, peut-être même le premier praticien de l'Allemagne, et du *vade mecum du médecin*, traduit de l'anglais, petit in-8°, élégamment imprimé, et qui est un véritable trésor portatif. Ce savant Grec, regardé comme un des premiers critiques du siècle, et certes l'homme le plus savant de sa nation, a fait une traduction nouvelle des caractères de Théophraste, accompa-

(d) Voyez entr'autres celle de la pag. 244.

gnée de notes , et précédée du texte grec corrigé. Comme une partie des usages dont parle Théophrate , existe encore en tout ou en partie dans la Grèce moderne , il n'y a guère qu'un Grec qui puisse nous donner le mot de toutes ces énigmes qui ont embarrassé le grand Casaubon , et ceux qui ont couru après lui la même carrière. L'ouvrage formeroit 1 vol. *in-8°*. d'une vingtaine de feuilles. Il a traduit encore le Traité d'Hippocrate , *de l'Air , des Lieux et des Eaux* ; c'est le chef-d'œuvre de ce père de la Médecine. Le texte , corrigé et revu sur les manuscrits , est accompagné d'une traduction française , de notes grammaticales , de notes relatives à l'art , et de notes historiques dans lesquelles on a recueilli tout ce qu'on trouve de curieux sur la Topographie des lieux , et l'influence du climat et des eaux , dans les auteurs anciens et modernes. Il faudroit y joindre deux cartes géographiques , et le tout formeroit 1 vol. *in-4°*. de 5 à 600 pages. Ces deux ouvrages seroient recherchés de l'étranger , et pour leur importance , et d'après le nom bien connu du traducteur. Si quelque libraire français vouloit en traiter avec le D. Coray , le citoyen Millin se feroit un plaisir de lui donner des renseignemens ultérieurs.

CHARDON-LA-ROCHETTE.

N O T E S.

(1) Dans le livre de l'Anthologie grecque de Constantin Cephalas , qui renferme les épigrammes descriptives

(Τ'Α ΑΠΟΔΕΙΚΤΙΚΑ'), on en trouve une de Nicodème d'Héraclée sur Hippocrate ; d'autres l'attribuent à Bassus, qui cependant n'a rien fait dans ce genre. Dans le recueil de Planude, elle est la première du chapitre XXXIX du livre I ; mais une erreur de copiste a changé Nicodème en Nicomède, et a fait croire à l'illustre éditeur des *Analectes*, que ce distique et les sept autres dont nous parlerons plus bas, étoient de Nicomède, Médecin de Smyrne, dont l'épithaphe élégante, gravée sur un cippe de marbre, fut découverte à Rome, et publiée, pour la première fois, par *Ottavio Falconieri*, pag. 135 de ses *Inscriptiones Athleticæ. Romæ*, 1668, in-4°.

Le distique sur Hippocrate est un de ceux qu'on appelle *anacycliques*, c'est-à-dire, qui roulent sur eux-mêmes, et que l'on peut prendre indifféremment par la tête ou par la queue. Dans le livre des épigrammes votives, il y a sept autres distiques du même genre : ils composent dans Planude le chapitre IV du livre VI, et, dans l'un et dans l'autre recueil, ils sont attribués à Nicodème d'Héraclée ; ce qui prouve invinciblement que le manuscrit palatin a eu raison de mettre sur son compte celui qui suit :

Ἴπποκράτης Φάος ἦν μερόπων, καὶ σώετο λαῶν
Ἔθνεα, καὶ νεκύων ἦν σπάνις ἐν αἰδή.

On le retourne ainsi :

Ἐν αἰδή σπάνις ἦν νεκύων, καὶ ἔθνεα λαῶν
Σώετο, καὶ μερόπων ἦν Φάος Ἴπποκράτης.

« Hippocrate fut le sauveur des hommes : des peuples entiers lui durent la vie, et tant qu'il vécut il y eut disette de morts dans les enfers. »

Quelques poètes latins, modernes, ont voulu imiter dans leur traduction le même tour de force. Florent Chrétien nous paroît l'avoir fait avec succès.

Hippocrates hominum est columen, decus, aura salutis.
Aula patet raris jam nigra funoribus.

*Funeribus nigra jam raris patet aula. Salutis
Aura, decus, columen est hominum Hippocrates.*

Le génie heureux de Grotius paroît l'avoir abandonné dans la traduction de cette épigramme, qui peut également se retourner.

*Hippocrates Deus est populis et lucifer orbi
Maximus, et paucos en rapit interitus.*

Nous avons parlé plus haut de l'épithaphe élégante de Nicomède de Smyrne, que Spon suppose avoir vécu à Rome du temps de l'empereur Gallien. Nous la donnons ici d'autant plus volontiers, que c'est l'épithaphe d'un Médecin, et que, dans les Analectes, tom. II, pag. 384, on n'a publié que les quatre vers iambes.

Θ. Κ.

Στήλην ἔθηκαν Νικομήδει συγγενεῖς,
ὅς ἦν ἀριστος ἰητρὸς ἐν ζώοις ὅτ' ἦν.
Πολλὰς τε σώσας φαρμάκοις ἀνάδύοις,
Ἀνάδυνον τὸ σῶμα νῦν ἔχει θανάιν.

Ἐυψυχῶ Νικομήδης, ὅσῳ ἐκ ἡμῶν, καὶ ἐγενόμην
ἐκ εἰμὶ, καὶ εὐλυπῆμαι, ζήσας ἔτη Μ Δ. καὶ ἡμέρας Κ Γ.

AUX DIEUX MANES.

« Les parens de Nicomède lui ont élevé ce cippe. Nicomède fut un médecin habile, lorsqu'il étoit au nombre des vivans. Par ses remèdes une infinité de malades furent délivrés de la douleur : maintenant qu'il n'est plus, son corps est à l'abri de ses atteintes. »

(Nicomède prend ici la parole.)

« Le courage de Nicomède est ferme : du néant je passai à l'être, et je retourne au néant sans en être affligé, après avoir vécu 44 ans et 23 jours. »

L'auteur des Analectes attribue cette épithaphe à Nicomède

lui-même. Nous croyons qu'il se trompe : le style en est plus élégant que celui des deux inscriptions publiées par le même Falconieri , et qui sont véritablement de lui. Ensuite la con-texture de l'épithaphe semble indiquer qu'elle est d'une main étrangère ; et si on lui fait prendre la parole dans la prose qui suit les vers , le savant éditeur des *Analectes* sait mieux que nous que cela ne prouve rien , et que , dans une partie des épigrammes sépulcrales , c'est le mort qui est censé adresser la parole au passant ; ce qui les rend plus touchantes.

(2) Plinè nous apprend que cette secte se forma en Sicile , et qu'elle eut pour fondateur , Acron , Médecin d'Agrigente. *Alia factio (ab experimentis cognominant Empirican (a)) , ab Acrone , Agrigentino , Empedoclis auctoritate commen-dato (b) .*

Diogène-Laerce raconte dans la vie d'Empedocle (c), qu'Acron demanda un jour au sénat d'Agrigente ; qu'attendu son extrême supériorité sur les autres Médecins , *διὰ τὴν ἐν τοῖς ἰατροῖς ἀκροθῆτα*, il lui fut accordé un terrain où il pût élever un tombeau à son père ; mais qu'Empedocle s'opposa à cette concession , et qu'après avoir rappelé Acron aux principes de l'égalité, il lui dit : Quelle inscription graverions-nous sur ce tombeau , si ce n'est celle-ci ?

Ἄκρον ἰατρὸν Ἀκρων Ἀκραγαντῖνον , πατρὸς ἄκρος ,
Κεῦπται κρημνὸς ἄκρος πατρίδος ἀκροτάτης.

Summum Medicum Acronem , Acragantinum , summi patris filium , tegit summus vertex summæ patriæ.

D'autres rapportent ainsi le second vers :

Ἀκροτάτης κορυφῆς τύμβος ἄκρος κατέχει.

Summi culminis summum habet sepulcrum.

(a) Ἐμπειρικὴν.

(b) Liv. XXIX , 1.

(c) VIII. 65.

Le jeu de mots ne peut se conserver en français ni même en latin. Empedocle joue sur le nom du médecin, dérivé d'*axgos*, qui occupe le sommet, l'extrémité, et sur l'expression dont il s'étoit servi dans le sénat, *axgónh̄a*, la *sommité*, et sur le nom d'Agrigente, qui commence aussi par *Axga*. Il a trouvé le moyen de faire entrer dans son distique onze *ε*, huit *α*, et d'accorder les honneurs de la *sommité* au médecin au père du médecin, à l'endroit escarpé sur lequel seroit bâti le tombeau, et à la patrie du mort.

B I O G R A P H I E.

NOTICE sur JEAN-BAPTISTE-LOUIS FAIVRE, Architecte.

LES arts viennent de perdre un ami digne de les cultiver et de hâter leurs progrès, dans la personne du jeune *Faivre*, architecte d'un talent distingué; une maladie de poitrine l'a enlevé à la société, qu'il eût enrichie par ses travaux, comme il en faisoit le charme par son esprit, son heureux caractère, et des vertus malheureusement plus rares encore que l'esprit et les talens.

C'est adoucir les regrets de ses amis, de ses camarades dont il étoit chéri, que de faire connoître les droits qu'il avoit à l'estime publique, et les espérances que tous avoient conçues de ses talens, de ses succès et de son ardeur infatigable pour le travail.

Jean-Baptiste-Louis Faivre naquit à Paris,

Tome I.

Q

le 13 avril 1766. Jean - Baptiste Faivre son père, le destina de bonne heure à embrasser l'architecture qu'il pratiquoit lui-même, et *J. F. Loir* sa mère, douée aussi d'un grand mérite, fit germer dans son cœur, dès les premières années, le goût des arts et de l'étude dont elle avoit hérité de ses ancêtres. Elle étoit petite-fille de *Nicolas Loir*, connu avantageusement dans l'Ecole française par plusieurs plafonds qu'on voit encore avec plaisir au palais des Tuileries et au château de Versailles, et arrière-nièce du célèbre *Girardon*, sculpteur, dont le ciseau a produit le mausolée du cardinal de *Richelieu* et tant d'autres chefs-d'œuvres.

Le jeune Faivre fit des progrès rapides dans le dessin, et fut bientôt présenté comme élève à l'Académie d'Architecture, par le citoyen *Trouard*, l'un de ses membres. Le citoyen Paris, membre de la même Académie, et célèbre Dessinateur (1), seconda de tout son pouvoir les dispositions du jeune Faivre son parent, et c'est particulièrement sur les dessins précieux de cet habile maître et par ses conseils, qu'il acquit bientôt cette finesse et cette légèreté si nécessaires pour bien rendre à la plume et au lavis les détails de l'architecture; il lui inspira également ce goût pour l'antique, et cette pas-

(1) Depuis long-temps on ne voit plus rien paroître de cet artiste, digne de servir de modèle par ses qualités sociales, la multiplicité de ses connoissances et l'étendue de ses talens. J'ai peu rencontré d'hommes qui réunissent à la pratique des arts, un esprit aussi aimable et aussi cultivé. A. L. M.

sion des recherches et des études relatives , qui , si elle n'est pas une preuve infailible du talent , est au moins un des plus grands moyens de l'acquérir.

Faivre n'avoit encore que 20 ans lorsqu'il remporta, en 1786 , la première médaille des prix d'émulation : elle fut bientôt suivie de six à sept autres , et enfin il obtint , et sur-tout mérita le grand prix d'architecture en 1789 ; le programme demandoit des écoles de médecine. Ce fut vers la fin de cette année qu'il partit pour l'Italie , ce but désiré de tous les artistes , et où ils s'empressent d'aller puiser des souvenirs délicieux pour le reste de leur vie.

Arrivé à Rome , avec une habitude du travail déjà contractée dans l'âge de la dissipation , Faivre se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur : les monumens anciens , les musées , les campagnes de cette ville célèbre , attirèrent ses regards curieux , enflammèrent son imagination , exercèrent son jugement et ses crayons : ce fut au *Panthéon* qu'il rendit son premier hommage ; il en leva et mesura le plan et tous les détails.

Les pensionnaires étoient encore frappés de la mort du jeune *Drouais* , qu'ils avoient perdu l'année précédente ; et si les peintres sentoient plus vivement la perte de cet émule , dont les essais avoient été pour ainsi dire des modèles pour eux , les architectes pouvoient concevoir du jeune Faivre une semblable espérance pour leur art , en voyant réunir dans sa personne la même ardeur au travail , de grandes dispositions et des moyens

de fortune qui lui permettoient de ne rien épargner pour porter ses études à la perfection.

Après un séjour de trois années à Rome, et malgré les obstacles que la révolution française commençoit à apporter aux voyages en pays étrangers, l'impatience de cet artiste, auquel Rome ne suffisoit plus, ne lui permit pas de différer son voyage de *Naples* et de *Pestum*; il vouloit même aller jusqu'en *Sicile*.

Il obtint par le citoyen *Makau*, alors ministre de France à Naples, la permission d'y satisfaire sa curiosité; il partit avec un de ses camarades peintre (2), devenu son ami intime; il partagea avec lui tous les événemens, toutes les jouissances du voyage. Ils entrèrent dans Naples au moment même de l'éruption du *Vésuve* et à l'arrivée de la division commandée par le général *Latouche*, deux événemens mémorables dans l'histoire de la nature et dans celle des peuples.

L'assassinat de *Basseville* lorsqu'il revint à Rome, obligea tous les Français de s'exiler. Ce ne fut pas sans danger, et sur-tout sans regrets que les deux amis s'en arrachèrent. Ils retrouvèrent à Florence, dans l'accueil du ministre français, sûreté, protection, et aussi le bonheur de l'étude. Faivre n'y vit point sans admiration l'architecture si imposante de cette ville superbe, non plus que les chefs-d'œuvres nombreux dont sa célèbre galerie est enrichie.

Venise, Padoue, Vicence, Vérone, Bologne et

(2) Le citoyen Gounod, pensionnaire de l'Académie de peinture.

Gènes frappèrent successivement ses regards. Le travail attisoit son ardeur ; et l'Italie n'ayant plus d'objets nouveaux à lui offrir, il voulut visiter encore la Provence et le Languedoc. Marseille, Aix, Saint-Remy, Arles, Nîmes, lui présentèrent des objets d'étude et d'observations, et il revint à Paris en 1793, ayant à vingt-sept ans recueilli la plus riche moisson d'études qu'un artiste de son âge puisse ambitionner ; personne aussi n'étoit plus fait pour en jouir : il trouvoit, si jeune encore, dans le sein de sa famille, dans la société d'un petit nombre d'amis et dans l'abondance de ses porte-feuilles, un bonheur qu'on ne croiroit fait que pour l'automne de la vie ; mais une application d'esprit trop constante rendit ce bonheur peu durable. En vain cherchoit-on à le distraire ou l'engageoit-on à se donner quelque relâche. Faivre ne voyoit dans son art qu'un champ vaste et sans limites, et ne paroissoit pas songer que les forces humaines ont un terme. Il ne se plaisoit que dans son cabinet, dont il avoit fait une espèce de muséum. Là, entouré de livres, de gravures, de médailles, de tableaux, de sculpture, il ne pouvoit assez repaître son esprit et ses regards de tous les fruits du génie qui lui retraçoient les plus beaux monumens de l'antiquité. Il ne comptoit enfin ses heures que par l'étude et le travail, abrégeant, pour s'y livrer, celles mêmes du repas et du sommeil ; ou si la Nature vaincue l'avertissoit de prendre quelque délassement, il ne le trouvoit que dans les conversations savantes, dans des lectures utiles ou dans le commerce des Muses, qui ne lui étoit pas non plus

étranger. Parmi quelques vers sans prétention qui lui sont échappés, on ne citera que ce *quatrain*, qu'il mit au bas du portrait de sa mère, dessiné de sa main :

Ah ! si de tes vertus fidèle imitateur ,
Ainsi que de tes traits je présentais l'image ,
Tu pourrais dire un jour, en voyant cet ouvrage :
Le peintre étoit mon fils , c'est moi qui suis l'auteur.

Le Gouvernement proposa successivement des prix aux architectes pour les projets d'une colonne à ériger aux défenseurs de la patrie, et d'un monument triomphal pour la place des *Victoires*. Le jeune Faivre concourut deux fois, et il obtint deux couronnes. On voyoit dans l'hôtel-de-ville de Marseille, patrie du célèbre Puget, une cheminée, ouvrage de cet artiste, à la fois architecte, peintre et sculpteur : ce monument ayant été détruit dans le cours de la révolution, on proposa aux artistes de le remplacer. Faivre envoya un projet ; il s'occupoit à refaire ce dessin pour dissiper les langueurs de sa maladie, et c'est le dernier qui soit sorti de ses mains ; il succomba le 18 germinal, n'ayant pas encore atteint sa trente-deuxième année.

Une partie des indemnités que la république a fait donner par la cour de Rome aux artistes pensionnaires qui avoient éprouvé des pertes par suite des troubles que causa l'assassinat de Basseville, fut consacré par le jeune Faivre, à l'exécution du modèle du premier prix qu'il avoit remporté pour le monument triomphal de la *place des Victoires*,

dont on a déjà parlé ; ce modèle sera achevé par les soins de son père et de son frère , et réuni aux ouvrages d'arts à la prochaine exposition qui aura lieu au Louvre.

Ainsi le public appréciera ce que les arts ont perdu ; et les compagnons d'étude , les amis de Faivre , pourront peut-être encore se dissimuler un moment cette perte en voyant ses ouvrages exposés parmi les leurs. Il n'appartient qu'à ceux qui ont vécu dans son intimité , de regretter en lui un modèle de piété filiale et de tendresse fraternelle (2).

LE GRAND, *Architecte.*

(2) J'ai été lié avec J. B. L. Faivre, depuis le temps où il est sorti de l'enfance ; j'ai connu sa respectable et intéressante mère, et son père qui lui a survécu ; son frère est mon ami : mais ce ne sont pas ces liaisons qui me font confirmer le jugement que le citoyen le Grand porte de ce jeune artiste ; tous ceux qui l'ont connu ont pensé de même , et c'est pour moi une satisfaction de contribuer à adoucir les regrets de sa famille en honorant sa mémoire , et en rendant un juste hommage à ses aimables qualités et à ses rares talens.

A. L. M.

BIBLIOGRAPHIE.

NOTE sur l'exemplaire acquis récemment par la Bibliothèque Mazarine, de l'*Acerba* de Cecco d'Ascoli, seconde édition de 1478.

L'INTÉRÊT particulier que je prends à la bibliothèque Mazarine, m'a fait voir avec une très-grande satisfaction, l'exemplaire qu'elle vient d'acquérir de la seconde édition de l'*Acerba* de Cecco Esculano, ou Francesco Degli STABILI, Ascolano, faite à Venise, curâ *Philippi-Petri Veneti et Bartholomæi Thei Campani ponticurvensis*, en 1478, 6^o. *nonas maias*, in-4^o. , beaux caractères ronds (1). L'exemplaire provenant de la bibliothèque des Petits-Pères de la place des Victoires, est beau et bien conservé.

Je qualifie *seconde* cette édition de 1478, parce que je regarde comme chimériques les trois citées sur la foi d'Appiani, par le P. Nicéron et le comte Mazzuchelli; savoir, une de Venise, in-4^o. , sans date; l'autre in *Bessalibus a Philippo Petro Veneto*, etc. 1458, aussi in-4^o. , qui ne doit évidemment l'existence qu'à la date 1458 au lieu de 1478; et la troisième de Venise, *per Maestro Phi-*

(1) Les feuillets de cette belle édition ne sont pas chiffrés; mais elle a des signatures depuis *a* jusqu'à *o* inclusivement; elle a aussi des réclames à la fin de chaque cahier. La souscription s'y trouve au quatrième feuillet recto de la signature *o*, dont le verso est tout blanc.

lippo de Piero, 1475. La première de toutes est celle de Venise *per Maestro Philippo de Piero*, 1476, in-4°, rarissime, dont la bibliothèque impériale à Vienne possède un exemplaire, au rapport de l'abbé Denis, pag. 59, n°. 388 de son supplément à Maittaire.

Cette seconde édition de 1478 est partagée en quatre livres, de même que celles de Venise *per Thomam de Alexandria*, 1481; les deux de la même année 1484, Venise, *Bapt. de Tortis*, die 12 februaris, et Milan, *Ant. Zarottus*, die 18 maii; celle de 1487, à Venise, *per Bernardinum de Novariâ*, et autres; au lieu que dans les éditions postérieures, le poëme est partagé en cinq livres, parce que l'on y a fait un cinquième livre des deux derniers chapitres du quatrième.

L'exemplaire de l'édition de 1478, acquis par la bibliothèque Mazarine, a un prix de plus que les autres, par l'addition que l'on y a faite d'une copie de la sentence prononcée par l'Inquisition de Florence contre l'auteur, le 15 septembre 1327, laquelle fut exécutée le même jour. Si cette sentence n'a pas été imprimée, la copie que l'on en a ici est précieuse, parce que l'on y voit un détail curieux des différentes accusations formées contre Cecco d'Ascoli, tant à Bologne où il s'étoit retracté et soumis, qu'à Florence où il fut condamné comme relaps (2). Niceron, tom. XXX, pag. 73 de ses mé-

(2) Les biographes de Cecco disent bien qu'un des chefs d'accusation contre lui, fut qu'il avoit soumis Jésus-Christ à l'empire des astres, dont les influences avoient dirigé la nais-

moires, paroît avoir vu cette sentence ; mais il est évident qu'il n'en avoit lu qu'un extrait informe. Après avoir rapporté qu'un des chefs d'accusation contre Cecco , étoit d'avoir enseigné « que , suivant la doctrine d'Hermès , quelques esprits qui » étoient dans la première sphère , étoient sou- » mis aux enchantemens , et qu'on pouvoit , par » leur moyen , faire des choses merveilleuses , » Nicéron ajoute qu'il *n'est pas fait mention de cet article dans les actes de sa condamnation* ; ce qui est très-vrai : dans toute la sentence , il n'est question qu'une fois d'Hermès , savoir , au feuillet second du manuscrit , où Cecco avoue qu'il a enseigné que « *Dell ottava sfera nascano huomini felici di » Divinita , i quali si chiamono dynabet , i » quali mutono le leggi secondo piu ò meno , » come fu Moise , Ermete , Merlo , e Simon » mago ;* » circonstance dont ne parle pas Nicéron : mais ce qui me persuade que ce Barnabite n'avoit vu que des extraits de la sentence dont il s'agit , c'est qu'après avoir cité l'*Acerba* , le commentaire sur la sphère de Sacro Bosco , et un sonnet italien

sance , la vie et la mort ; mais ils ne parlent pas d'un article concernant l'Ante-Christ , dont Cecco avoit dit qu'il « *Era » per venire in forma di buon soldato , et accompagnato nobil- » mente , ne verra in forma di poltrone come venne Christo , » accompagnato da' poltroni ,* » (feuillet second , verso de la copie). Les biographes ne parlent pas non plus du moyen astrologique employé par Cecco , pour expliquer le commerce criminel d'une femme avec un homme , etc. etc. Toutes ces réticences me confirment dans l'opinion qu'ils n'ont pas lu la sentence toute entière.

de Cecco d'Ascoli, il se contente de dire que celui-ci composa encore plusieurs ouvrages qui n'ont point vu le jour. Or, si Nicéron avoit vu la sentence entière, il y auroit lu que Cecco d'Ascoli, prié par un Florentin de lui expliquer le livre d'Alchabit traitant *désegni e congiuntione dé signi della nativita degl' huomini*, *insegno al detto Florentino trovare un certo comento, il quale l'istesso maestro Cecco fece sopra il medesimo libro, stimolandolo che procurassi d'haverlo*. Ce commentaire sur le livre des nativites d'Alchabit par Cecco, Nicéron n'auroit pas manqué de l'indiquer distinctement, s'il avoit eu sous les yeux la sentence entière. J'en dis autant de Mazzuchelli, qui donne les titres de plusieurs ouvrages manuscrits de Cecco d'Ascoli, sans dire un seul mot de son commentaire sur Alchabit.

Je pense donc que quand même cette sentence auroit été imprimée, soit en entier, soit par extraits, la copie qui se trouve à la fin de l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine en augmente certainement le prix, parce que les livres où la sentence pourroit avoir été imprimée sont peu connus (3).

Quoi qu'il en soit, je ne dis rien ici de la vie de Francesco Degli Stabili, parce que ce philosophe malheureux a un bon article dans le tome XXX, pag. 166—185 des Mémoires du P. Nicéron, et dans

(3) L'abbé Nicolas Rossi, mort à Rome en 1785, possédoit aussi une copie manuscrite de cette sentence. Voyez le catalogue de sa bibliothèque acquise par la maison Corsini, imprimé à Rome en 1786, in-8°. , pag. 40, n°. 403.

les *Scrittori d'Italia* de Mazzuchelli, tome I, part. 2, pag. 1151—1156. J'observe seulement qu'il y a, dans ces articles, quelques légères méprises, telles que celle où Nicéron rapporte (pag. 177) un passage de *la Cité des Dames*, par *Catherine de Pisan*, où il est question de Cecco. Nicéron devoit dire *Christine*, et non pas *Catherine de Pisan*, et Mazzuchelli ne devoit pas ajouter une seconde faute à la première, en nommant (pag. 1153, note 11) *Caterina da Pisa*, cette femme célèbre, sur laquelle on peut lire un bon précis de sa vie et de ses écrits par l'abbé Lebeuf, en tête de l'extrait étendu de la vie de notre roi Charles V, dans le troisième volume des *Dissertations sur l'Histoire ecclésiastique et civile de Paris*, publiées par ce laborieux Académicien en 1743, in-12.

Dans le passage de *Christine*, rapporté par Nicéron, elle observe que Cecco, *en un chapitre dit des Femmes, moult de abominations merveilleuses plus que nul autre*. J'ai été curieux de voir cet article dans le Poëme de Cecco ; je l'ai donc cherché, et trouvé dans le huitième chapitre du quatrième livre, feuillet 8^e. de la signature *M*, où, entre autres choses injurieuses au sexe, on lit :

*Femina che fece menda, et che fera
Radice e ramo e fructo dogni male,
Superba et avara, scioccha et austera,
Veneno che avenera il cor del corpo,
Via iniqua, porta prava, infernale
Quando se penge punge piu che Scorpo.*

*Tossico dolce, putrida sentina,
Arma del Diabolo et grån flagello,
Prompta nel mal et perfida assassina,
Luxuria maligna molle et vagha
Conduce l'homo ad fuste et a cappello
Gloria vana et insanabil piagha.*

Niceron dit encore pag. 169, que Cecco « fut ap-
» pelé à Bologne, où on lui donna de gros appoin-
» temens pour enseigner la Philosophie et l'Astro-
» logie, quoique ce poëte eût fort mal parlé dans
» son poëme, du peuple de cette ville. » C'est au
chapitre quinzième du livre second, intitulé : *De*
luxuriâ, feuillet E iiii de l'édition de Venise, 1478,
que je trouve l'apostrophe suivante :

« *O Bolognesi, o pur alme di focho,*
» *A picchol tempo vegneriti al ponto*
» *Che cadera Bologna a pocho a pocho;*
» *Hor ve ricorde chel divino archo*
» *Ogni peccato con la pena ha gionto*
» *Et aspectando assai piu sefa carcho. »*

Mazzuchelli rapporte ces vers (pag. 1152, note 4),
qu'il dit être du chapitre XIII, sans indication du
livre, et il les rapporte avec des différences, en
changeant l'orthographe ancienne.

Je ne finirai pas cette note sans avertir que Jean
Lami, dans le catalogue des manuscrits de la biblio-
thèque Ricardi à Florence, imprimé à Livourne en
1756, *in-folio*, publie (pag. 235 et 236, d'après un
manuscrit de cette bibliothèque) un précis histo-

rique des deux procès faits à Cecco, tant à Bologne en 1324, qu'à Florence en 1327; et qu'à la page 291 il rapporte un sonnet italien de *Mucio* de Ravenne à la louange de Cecco, qui y est porté aux nues, et loué avec autant d'excès, qu'il fut invectivé et maltraité par ses ennemis.

Je noterai encore que la bibliothèque de Nani à Venise possède un opuscule italien écrit sur la fin du dernier siècle, peut-être par Bernard *Benvenuti*, prieur de Sainte-Félicité, dans lequel l'auteur anonyme décrit, d'après les idées que l'on avoit données du pouvoir magique de Cecco, plusieurs de ses tours et de ses métamorphoses magiques. A Florence, Cecco fit croire à un barbier qui venoit de le raser, qu'il lui avoit coupé la tête : une autre fois, dans une place publique, il fit paroître un nuage comme descendu du ciel avec un moine et une religieuse, etc. etc. Voyez le catalogue des manuscrits italiens de Nani, par le docte Jacques Morelli, in-4°. page 100.

P. S. La bibliothèque Mazarine possédoit déjà deux éditions de l'*Acerba* de Cecco d'Ascoli : celle de Milan, Joan.-Angelo Scinzenzeler, 1521, *Adi 23 de Zenaro*, in-4°. de 76 feuillets chiffrés; et celle de Venise, sans nom d'imprimeur, 1624, *Adi 20 Auosto*, in-8°. de 128 feuillets. Ces deux éditions sont en caractères ronds, ornés de mauvaises figures en bois, et les deux premiers livres seuls y sont accompagnés d'un commentaire de Nicolas *Masseti*, de Modène, qui a encore ajouté une ex-

plication au Sixain du chapitre XI, quatrième livre, commençant par les mots : *Ben si vorria*, feuillet 70 de l'édition *in-4°*, et feuillet 118 de celle *in-8°*. Dans toutes deux, le poëme est divisé en cinq livres, parce que, du dernier chapitre du quatrième livre intitulé : *Della nostra sancta Fede*, on y a fait un cinquième livre, en ajoutant à ce chapitre-là quatorze vers sous le titre : *Conclusio hujus operis*, *cap. ultimo*, lesquels quatorze vers ne sont pas dans l'édition de 1478.

L'édition *in-4°* de 1521 fourmille de fautes grossières d'impression, quoique dans le titre on lise : « Cecco d'Ascoli... *revisto et emendato, da multa in correctione extirpato*, etc. » Celle *in-8°* de 1524 paroît moins incorrecte ; mais il s'y trouve encore bien des fautes, malgré l'avis au lecteur qui est un verso du frontispice : avis qui ne se trouve pas dans l'*in-4°* de 1521, et dans lequel on prétend avoir corrigé les fautes des éditions précédentes ; en sorte qu'à l'aide d'anciens exemplaires, le poëte est redevvenu ici *lucido, chiaro et intelligibile*.

Dans ces deux éditions, l'ordre des chapitres de chaque livre du poëme est le même ; mais il diffère de celui de l'édition de 1478. Par exemple, les vers injurieux au sexe s'y trouvent au chapitre XI du quatrième livre ; au lieu que dans l'édition de 1478, ils sont, comme je l'ai observé, au huitième chapitre. De même, l'apostrophe aux Bolonois, que j'ai copiée du chapitre XV du livre second, édition de 1478, se trouve dans nos deux éditions de 1521 et de 1524, au XIII^e. chapitre du troisième livre. En

outre, le texte a subi des changemens dans ces deux éditions où je lis :

O Bolognesi anime di fuoco! etc. de même qu'a lu Mazzuchelli qui paroît n'avoir vu qu'une de ces éditions du seizième siècle, totalement différentes de celles de 1478, et sans doute aussi des autres du quinzième siècle.

Ce détail que la crainte de fatiguer le lecteur m'empêche d'étendre encore, servira également à rectifier les méprises de Nicéron et de Mazzuchelli sur l'*Acerba* de Cecco, et à prouver que l'on se fourvoie presque toujours quand on parle des livres et de leurs diverses éditions sur parole, et sans les avoir vus par soi-même.

S. L***.

Paris, 28 germinal an VI.

P O É S I E.

ŒUVRES d'Horace, traduites en vers par PIERRE DARU. A Paris, chez De Mailly, rue de la Perle, n°. 470. 2 vol. in-8°.

LE juste succès de la traduction des Géorgiques de Virgile par Delille, a inspiré une noble émulation aux gens de lettres : plusieurs ont entrepris des traductions en vers de Théocrite, de Sophocle, de Juvenal, de Tibulle, d'Ovide, de la Jérusalem délivrée,

délivrée , et de divers poètes célèbres anciens et étrangers (1).

L'ouvrage que nous annonçons contient la traduction des Odes et des Epîtres d'Horace , ainsi que de son Art poétique. Le talent que montre le traducteur nous fait désirer qu'il y joigne la traduction des Satyres.

Le citoyen Daru a pris une épigraphe modeste qui lui fait honneur.

*Rumanæ fidicen lyræ ,
Quod spiro et placeo , (si placeo) , tuum est.*

On lira aussi avec plaisir les vers suivans , qui se trouvent dans son épître dédicatoire :

Mais si , des destins ennemis ,
Vous éprouviez un jour la haine ,
Songez que ces momens de peine
Appartiennent à vos amis.
Daignez songer qu'un cœur fidelle ,
Nourri par les neuf doctes Sœurs ,
Sait de la fortune cruelle
Mépriser les biens , les rigueurs ,
Et ne sait pas changer comme elle.

Ces vers plairont à toutes les ames sensibles , et rappelleront , 1°. l'Elégie que Lafontaine fit en faveur de Fouquet mis à la bastille ; 2°. et le trait

(1) On dit même qu'un poète travaille à la traduction de la Pædotropie de Sainte Marthe , et il seroit à souhaiter qu'on nous donnât quelque jour une traduction en vers français , de l'art poétique de Vida.

de Sruideri , auteur d'Alaric , qui , ayant dédié son poëme à un écrivain devenu malheureux , laissa subsister sa dédicace , qu'on lui proposoit de retrancher pour choisir un protecteur plus puissant , et déclara qu'il ne détruirait jamais l'autel sur lequel il avoit sacrifié.

Le traducteur rappelle dans sa préface , écrite avec goût et avec esprit , ceux qui ont donné des traductions d'Horace en vers. Il y parle avec éloge d'une traduction en vers de ce poëte , faite en 1789. Il auroit dû indiquer chez quel libraire elle a paru. Je ne sais si c'est celle qu'a publiée le citoyen Lefevre de la Roche , et qui n'a été distribuée qu'à ses amis.

Parmi ceux qui ont suivi la même carrière , le citoyen Daru a oublié , 1°. la traduction du premier livre complet des Odes d'Horace , faite par le citoyen Didot l'ainé , qui a paru en l'an V ; 2°. les traductions faites par la Harpe , par D. P. (du Poirier) , et par un grand nombre de gens de lettres , de plusieurs Odes ; 3°. les imitations qu'ont publiées les citoyens Ximenes et Cerutti ; 4°. les traductions que les citoyens Andrieux et Collin-d'Harleville ont faites de *Beatus ille qui procul negotiis*. Il auroit été à souhaiter que le citoyen Didot l'ainé continuât son travail , nous aurions eu plusieurs traductions estimables d'Horace.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici les vers suivans du citoyen Didot , qui forment le com-

mencement de sa traduction de la septième Ode :
Laudabunt alii claram Rhodon, etc.

D'autres célébreront Ephèse ou Mitylène ,
 Rhodes que dans son île admire l'univers ,
 L'orgueilleuse Corinthe assise sur deux mers ,
 Du berceau de Bacchus Thèbes encore plus vaine ,
 Tempé dont Flore habite et chérit le vallon ,
 Et Delphe où retentit l'oracle d'Apollon.

Ces beaux vers, et ceux où nos poètes ont décrit d'une manière brillante, des pays, des climats et les mœurs de divers peuples, mériteroient d'orner nos géographies, pour en corriger la sécheresse; ils auroient d'ailleurs l'avantage de faciliter l'étude de cette science importante.

Nous ne parlerons aujourd'hui que des Odes traduites par le citoyen Daru : les pères de famille lui sauront gré d'avoir adouci quelques traits dangereux, et supprimé deux Odes par respect pour les mœurs, en suivant le sage principe de Quintilien : *Horatium in quibusdam nolim interpretari*. On dit que Wieland, dans sa traduction d'Horace en vers allemands, n'a pas toujours eu cette sagesse.

La traduction des Odes par M. Daru, nous a paru en général élégante, et supérieure à celles qui ont paru jusqu'ici. L'homme de lettres, qui fait ses délices de la lecture du Pindare latin, regrettera nécessairement des beautés quelquefois omises, et quelquefois rendues foiblement; mais s'il est juste, il n'oubliera jamais combien un pareil ouvrage pré-

sente de difficultés, et il trouvera assez de mérite à la traduction pour la lire avec plaisir, et pour engager l'auteur à la perfectionner, en consultant des amis sévères. Le lecteur peut juger si nos éloges sont fondés par cette traduction faite par le citoyen Daru, de la troisième Ode du quatrième livre : *Quem tu, Melpomene, semel nascentem placido lumine videris*, etc.

Celui que tu vis naître avec un œil proce,
Nira point, Melpomène, au milieu de la lice,
Conquérir des lauriers :

On ne le verra point, guidant un char rapide,
Ramener en vainqueur, des plaines de l'Elide,
Ses dociles coursiers.

Mars ne le verra point monter au Capitole,
Après avoir puni la menace frivole
Des rois présomptueux ;

Mais plutôt de Tibur cherchant les doux ombrages,
Il fera retentir ses aimables rivages
De chants mélodieux.

Rome, parmi les chœurs des fils de l'harmonie,
Rome a marqué (2) ma place; et déjà de l'envie
Je méprise les coups (3).

(2) J'aimerois mieux substituer *daigne marquer*, pour rendre *dignatur* : on pourroit alors supprimer plus bas le mot *daigner*, en mettant :

Tu veux bien me prêter ta lyre enchanteresse,
au lieu du vers :

Tu daignes accorder ma lyre enchanteresse.

(3) Je proposerois de substituer *rossens moins* : *Et jam pente minus mordeor invido*.

Aux muets habitans de l'Empire liquide ,
 Tu peux donner du cygne , aimable Piéride ,
 Les accens les plus doux.

Tu daignes accorder ma lyre *enchanteresse* ,
 Et je vois sur mes pas la foule qui se presse
 Pour contempler mes traits.

Le premier des Latins , je maniai la lyre ;
 Si je vis pour la gloire , et si Rome m'admire ,
 Ce sont là tes bienfaits.

Cette traduction seroit encore plus fidèle en mettant *si le premier Latin* , au lieu de *le premier des Latins*.

Cette Ode est pleine de modestie , et peut servir d'excuse à l'*exegi monumentum*. Aussi *admire* , dans l'avant-dernier vers , est peut-être trop fort , ainsi que le mot *enchanteresse*.

Il nous seroit facile de multiplier ici des citations qui feroient honneur au citoyen Daru ; mais nous croyons que cette Ode suffit pour que les amateurs de la poésie puissent juger par eux-mêmes , et nous les prévenons que cette Ode n'est pas la mieux traduite du recueil.

Voici quelques passages que nous engageons l'auteur à retoucher.

Nous croyons que , dans l'Ode *intactis opulentior thesauris Arabum* , on ne doit pas dire :

Quand tu posséderois les trésors de l'Asie
 Qu'ont eneor épargnés les crimes des Romains.

Cette expression des *crimes des Romains*, appliquée

à la spoliation des autres nations , me paroît une idée des modernes , qu'Horace n'avoit peut-être pas , et qu'il n'auroit certainement point présentée sans ménagement à ses compatriotes : *intactis* est beaucoup plus doux.

On connoît ce beau vœu du *carmen seculare* , vœu que chaque bon citoyen doit former pour son pays :

*Dii ! probos mores docili juventæ ,
Dii ! senectuti placidæ quietem ,
Romulæ genti date , remque , prolemque ,
Et decus omne.*

Le citoyen Daru le rend ainsi :

Dieux protecteurs ! donnez des mœurs et des vertus
A notre docile jeunesse ;
Accordez le repos à la froide vieillesse ,
Le bonheur et la gloire aux fils de Romulus.

Il me semble que le mot de *froide* vieillesse rappelle ici des idées tristes , et que par *placidæ* Horace a voulu exprimer le *calme* que la vieillesse doit à l'exemption des passions : j'aimerois donc mieux substituer au mot de *froide* , celui de *sage* , ou tout autre qui rendroit la vieillesse intéressante.

Le vers , *nos humilem feriemus agnam* , est rendu ainsi :

Et moi , je vais offrir le sang d'une génisse.

L'*humilem* méritoit d'être exprimé : il rend le sacrifice plus touchant , et feroit d'ailleurs disparaître

le mot de *sang* qui souille les vers ; et qui malheureusement ne manque à la langue d'aucun peuple.

Natis ad usum lætitiæ scyphis

Pugnare Thracum est.

Combattre avec les *pots* destinés aux festins ,
C'est imiter le Thrace et ses fureurs cruelles.

Le mot *pot* ne peut pas entrer dans des vers , et sur-tout dans une Ode. Ces taches peuvent disparaître aisément.

... *Opere in longo fas est obrepere somnum ;*
Verum ubi plura nitent in carmine , non ego paucis
Offendar maculis.

On connoît l'art admirable avec lequel Lafontaine a présenté l'idée de *vieux pot cassé*, dans Philemon et Baucis.

Baucis en appuya les débris chancelans
Des débris d'un vieux vase , autre injure des ans.

Voilà un modèle que nos poètes doivent étudier sans cesse , ainsi que Boileau et Racine.

Cette traduction , qui présente en regard l'auteur latin , est bien imprimée et peu coûteuse. C'est un nouveau mérite de l'auteur , d'avoir mis son ouvrage à un prix accessible au plus grand nombre des hommes studieux. Nous pensons que les amateurs des lettres éprouveront de la satisfaction en lisant cette traduction , et doivent encourager l'auteur. Enfin , l'ouvrage nous paroît devoir être utile aux pères de familles , aux instituteurs et à la jeunesse.

A. M. H. B.

N O U V E L L E S
E T
CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

*NOTICE des travaux de la classe des sciences
Physiques et Mathématiques , pendant le
deuxième trimestre de l'an VI , par le citoyen
LEFÈVRE GINEAU.*

P A R T I E M A T H É M A T I Q U E .

LE citoyen *Flaugergue* , associé , a fait part à la classe des sciences Physiques et Mathématiques , de plusieurs observations de Physique générale , et lui a envoyé une table calculée par lui , des solides symétriques qui peuvent être inscrits dans une sphère.

Le citoyen *Lalande* a lu la description d'un Zodiaque sculpté sur le portail de l'église de Strasbourg. Il le compare avec ceux de Notre-Dame de Paris et de Saint-Denis , et avec celui qu'on voit sur de très-belles heures qui sont à la Bibliothèque nationale. Il explique la cause de quelques différences dans les signes et dans les tableaux des opérations agricoles qui accompagnent chaque signe.

Le même auteur a présenté la notice imprimée de l'histoire de l'Astronomie pour l'an V. Il y rend compte de la découverte de quatre nouveaux satellites de la planète Herschel , et des résultats où est arrivé le citoyen Lefrançais dans son travail de la

description du ciel : déjà le nombre des étoiles qu'il a observées, est de 44 mille. Il a aussi présenté une table propre à régler les horloges sur le temps moyen : on retrouve cette table dans la nouvelle édition des *Traité*s de la Sphère et du Calendrier, par Rivard, que le citoyen Lalande vient de publier.

Le citoyen *Thulis* a communiqué les observations météorologiques qu'il a faites à Marseille depuis plusieurs années.

Le citoyen *Prony* a rendu compte du travail de la commission chargée par l'Institut, de faire des recherches sur les moyens propres à sauver, lors d'un incendie, les personnes qui seroient enfermées dans la maison en feu.

Le citoyen *Rochon* a lu un mémoire sur la préparation et l'emploi des gazes métalliques recouvertes d'un enduit solide et transparent. Ces gazes sont un moyen de suppléer les cornes à lanternes dans la construction des fanaux de soute, d'entreponts, de combat. Le modèle du fanal a été mis sous les yeux de l'Institut.

Les matières qui fournissent l'enduit sont la colle de parchemin, la colle, les vessies à air, et les membranes de poissons. On le garantit de l'action de l'humidité par l'huile de lin rendue siccativ.

Dans un autre mémoire imprimé, le même auteur développe l'utilité des méthodes graphiques pour la détermination des longitudes en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles. Il est à désirer que l'instruction mathématique se répande assez dans la marine, pour que les méthodes graphiques cessent d'y être nécessaires. En attendant

que ce vœu s'accomplisse, le citoyen Rochon donne aux navigateurs deux cartes et une table, à l'aide desquelles ils pourront trouver, presque sans calcul, la distance vraie de la lune au soleil, d'après la distance apparente observée, et par cette méthode graphique obtenir la longitude du vaisseau.

Le citoyen *Laplace* a lu un mémoire sur les équations séculaires du mouvement de la lune, de son apogée et de ses nœuds.

La comparaison des observations modernes avec celles des Chaldéens et des Arabes, avoit fait connaître l'accélération du moyen mouvement de la lune; mais on n'avoit soupçonné aucune variation dans les moyens mouvemens des nœuds et de l'apogée. Le citoyen Laplace, après avoir trouvé la cause de l'équation séculaire des mouvemens de la lune, a reconnu que le mouvement des nœuds et celui de l'apogée se ralentissent, tandis que celui de la lune s'accélère: d'où il résulte que le mouvement séculaire de la nomaie de nos tables lunaires doit être augmenté de huit minutes et demie; et que dès aujourd'hui il faut, dans ces tables, augmenter l'anomalie de quatre minutes, si on veut leur conserver le degré de précision qu'elles avoient vers 1750.

Le citoyen Laplace soumet ensuite à l'analyse la résistance de l'éther et la transmission successive de la gravité. Ces deux causes hypothétiques, imaginées pour expliquer les variations du mouvement de la lune, lorsqu'on n'en savoit pas encore la véritable cause, ne produisent aucune altération sen-

sible dans les mouvemens des nœuds et de l'apogée ; ce qui suffit , ajoute le citoyen Laplace , pour les exclure , puisque le ralentissement de ces mouvemens est bien constaté par les observations.

Le 29 Nivôse dernier , vers une heure trois quarts , le citoyen *Dangos* , associé , vit sur le disque du soleil , un point noir qu'il prit d'abord pour une tache. A une heure 58 minutes , sa distance au bord du soleil avoit considérablement diminué. Ce mouvement fit penser au citoyen *Dangos* , que ce qu'il avoit pris pour une tache étoit un astre. A 2 heures 7 minutes 12 secondes et demie , le point noir étoit arrivé au bord du soleil ; alors le filet de lumière qui le rasoit encore s'éteignit instantanément , phénomène qui ne permet guère de douter que ce ne soit un corps qui ait passé sur le soleil.

Le citoyen *Coulomb* a lu un mémoire , dans lequel il donne le résultat de plusieurs expériences destinées à déterminer la quantité d'action que les hommes peuvent fournir par leur travail journalier , suivant les différentes manières dont ils emploient leurs forces.

Il y a deux choses à distinguer dans le travail des hommes ; l'effet que peut produire l'emploi de leurs forces , et la fatigue qu'ils éprouvent en produisant cet effet. Dans le transport des fardeaux , l'effet produit est d'autant plus grand , que le poids du fardeau à chaque voyage est plus grand , que la distance de transport est plus grande , et que le travail dure plus long-temps ; en sorte que deux

hommes auront produit des effets égaux, si l'un d'eux a transporté un poids double à une distance simple, et l'autre un poids simple à une distance double. Soit qu'on emploie la force des hommes à porter des fardeaux, à mouvoir des machines, à labourer la terre ou à tout autre travail, l'effet pourra toujours être évalué par un poids équivalent à la résistance qu'il aura fallu vaincre, multiplié par l'espace que l'on aura fait parcourir à cette résistance pendant la durée du travail.

Pour vaincre une résistance, l'homme exerce une pression sur un point qu'il met en mouvement, et la fatigue se compose de la grandeur de la pression, de la vitesse du point pressé et du temps que dure l'action; de sorte que la fatigue peut être exprimée en nombre, par le produit d'un poids équivalent à la pression exercée, et multiplié par la vitesse du point pressé, et par le temps que dure la pression.

De quelle manière faut-il combiner entr'eux les différens degrés de pression, de vitesse et de temps, pour qu'un homme, à fatigue égale, puisse fournir la plus grande quantité d'action?

C'est à la solution de ce problème intéressant, que le citoyen Coulomb applique les principes que nous venons d'exposer. Successivement il s'occupe du travail d'un homme qui s'élève par un escalier ou une rampe, ou qui marche sur un plan horizontal en portant une charge et sans charge; portant la charge à bras ou à dos, ou la portant sur une brouette.

En analysant le travail des transports , il distingue deux parties dans l'effet produit : l'une est le transport effectif du fardeau , c'est l'effet utile. Mais l'homme transporte aussi son propre corps avec la charge , et ensuite revient sans charge , c'est la seconde partie de l'effet ; elle exige une certaine quantité d'action , et par conséquent une certaine fatigue qui ne sert point du tout à l'effet utile , et qui devoit être déduite de l'action totale , dans la détermination de l'effet réel , utile , résultant de cette action.

Le citoyen Coulomb tourne ensuite ses recherches sur le travail des hommes appliqués au mouton pour battre et enfoncer des pilotis ; des hommes qui agissent sur des manivelles ou sur une bêche pour le labourage. Les résultats obtenus par l'analyse de ses divers travaux , donnent des quantités d'action moins considérables que celles dont la plupart des auteurs font usage dans le calcul des machines ; cela vient de ce que ces auteurs se sont fondés presque tous sur des expériences qui n'ont duré que quelques minutes , et qui ont été exécutées par des hommes choisis.

Le même auteur a donné une nouvelle édition de ses recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques , sans employer aucun épuiement. Nous désirons que les moyens proposés dans cet ouvrage reçoivent enfin leur application , lorsque le retour de la paix permettra de s'occuper de constructions d'une utilité générale

et majeure , et dont le gouvernement seul peut et doit faire les premiers essais.

Le gouvernement a donné ordre de mettre sur les principales portes du Louvre cette inscription : *Palais national des Sciences et Arts*. On voit par-là l'intention où il est de consacrer entièrement ce superbe édifice à des établissemens d'instruction publique.

LA citoyenne *Marie Joly* , qui a joué avec beaucoup de succès les emplois de soubrettes , d'abord au théâtre français , ensuite au théâtre de la république , est morte le 16 floréal ; elle avoit débuté sur le théâtre de Versailles , avant de succéder au théâtre français , à mademoiselle Fannier , qui s'est retirée en 1784. Elle avoit épousé M. de Longbois , ancien mousquetaire. Elle laisse cinq enfans. Ses deux filles aînées ont débuté à l'Odéon , et annoncent tous les talens de la mère. Elle avoit beaucoup d'esprit et un goût très-sûr. C'est elle qui , visitant l'île des peupliers à Ermenonville , suspendit des guirlandes autour du tombeau de *Jean-Jacques* , et y joignit cette inscription : *A J.-J. Rousseau , Marie Joly , épouse et mère*.

CHARDON-LA-ROCHETTE à A. L. MILLIN.

Paris, 21 floréal an VI.

MON CHER MILLIN,

Votre *Magasin Encyclopédique* deviendra l'entrepôt littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, de l'Europe, de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, lorsque la bienfaisante paix aura rétabli les communications, et rendu la confiance et le repos aux nations, à présent ennemies cachées ou ouvertes de la nôtre. Permettez-moi, en attendant cette heureuse époque, de faire à quelqu'un de vos correspondans de la république ligurienne (1), la question suivante :

Est-il vrai que, chez les Pères Dominicains de Gènes, on conserve encore *la Queue de l'Anesse ou de l'Anon*, dont l'un porta et l'autre accompagna Jésus-Christ lorsqu'il fit son entrée à Jérusalem ?

Il existe un petit livre de prières, intitulé : *Officium Hebdomadæ Sanctæ juxta Formam Missalis et Breviarum Romani*, Pii V. P. M. jussu editi, ad Fidelium devotionem excitandam,

(1) Quelques-uns de nos publicistes écrivent encore *Ligurienne*, *olyarchie*, *olygarques*. Je vous exhorte, mon cher Millin, à faire réimprimer dans le *Magasin*, en faveur de ceux de vos lecteurs qui ne lisent pas la *Décade Philosophique*, la lettre ingénieuse de l'Y grec, que vous y avez fait insérer il y a deux ou trois ans.

adjunctis italicis sermone declarationibus multarum rerum quæ sunt et dicuntur in earum recitatione.

Per Magistrum Hieronymum-Ioannem è Capugnano , Bononiensem , Instituti Prædicatorum.

Et in fine Psalmis pænentialibus et orationibus : aggiuntovi un breve esame della coscienza, per bene e perfettamente confessarsi. Venetiis, 1636, apud Petrum Turrinum (2), petit in-12 de 334 pages. Or, dans ce petit livre, pages 11 et 12, sur le Dimanche des Rameaux (la Domenica dell' Olivo) on lit ce qui suit :

Dalla parte d'Oriente stava il monte Oliveto, da Gierusalemme distante duo terzi di miglio, et in mezzo loro si vedeva la valle di Cedrone, alla quale avvicinandosi il Signore le turbe vennero ad incontrarlo quattro Giorni prima del Giovedì seguente.

La Palma da cui presero i rami hoggi le turbe, per far a Iddio un testimonio degno di così nobil trionfo, volse che per li molti secoli dappoi ancora verdeggiante si vedesse nel solito luogo chiamato FARINGE, quantunque tutti gli altri alberi quivi tagliati fossero, e sveltiti affatto, fin alle radici, mentre Gierusalemme da Tito attorniata fù con l'assedio, e distrutta.

(2) L'enseigne de ce libraire n'a pas été connue de Baillet: c'est, conformément à son nom, une Tour fortifiée, du sommet de laquelle s'élançe à mi-corps une renommée.

Degno

Degno è ancora di sapere come LA CODA D'UNO DI QUEI DUE ANIMALI, in questo atto adoperati dal signore, SENZA ARTE HUMANA INCORRUTIBILE SI CONSERVA OGGIDI IN GENOVA PRESSO I MIEI PADRI DI SAN DOMENICO, facendo pia rimembranza della humiltà c'hebbe il figliuol d'Iddio per noi in questa entrata, etc.

C'est-à-dire : « du côté de l'Orient étoit le Mont Olivet , éloigné de Jérusalem de deux tiers de mille. La vallée de Cédron est située entre la ville et la montagne. Ce fut près de cette vallée que la multitude vint au devant du Seigneur, quatre jours avant le jeudi suivant. »

« Le Palmier qui fournit les rameaux dont on fit usage ce jour-ci pour rendre le triomphé plus éclatant , Dieu a voulu que depuis cette époque il ait conservé pendant tant de siècles , et qu'il conserve encore sa verdure , dans le lieu appelé *Faringe* , quoique pendant le siège , et après la destruction de Jérusalem par Titus , tous les autres arbres eussent été non-seulement abattus , mais même déracinés. »

» Il est encore bon de savoir que la QUEUE DE L'UN DE CES DEUX ANIMAUX , employés par notre Seigneur dans cette cérémonie , SE CONSERVE ENCORE AUJOURD'HUI INCORRUPTIBLE , SANS AUCUN ARTIFICIE HUMAIN , A GENES , CHEZ MES PÈRES DE SAINT-DOMINIQUE , pour nous rappeler le pieux souvenir de l'abaissement au-

» quel se soumit pour nous le Fils de Dieu, dans
 » cette entrée, etc. »

Salut et amitié,

CHARDON-LA-ROCHETTE.

LE petit opéra de *la Rencontre en Voyage*, joué dernièrement sur le théâtre Feydeau, a eu beaucoup de succès. Voici quel en est le sujet.

Un jeune Français et un jeune Espagnol qui vont à Cadix, se rencontrent dans une auberge à quelques lieues de cette ville. Rassemblés par la circonstance, ils se racontent mutuellement le but de leur voyage : l'Espagnol va épouser une jeune personne qu'il ne connoît pas, et dont il n'est pas connu ; mais il veut se présenter à elle sous un nom emprunté, et ne prétend l'épouser qu'au cas où il lui plairait.

Le Français, au contraire, se rend à Cadix pour épouser une jeune personne qu'il a vue il y a trois ans, qu'il aime et dont il est aimé, et que *vingt bonnes fortunes*, dit-il, n'ont pu lui faire oublier. L'Espagnol, dont le caractère est bien différent, s'étonne que le jeune Français fasse si facilement des conquêtes : lorsqu'il arrive dans l'auberge, une jeune personne paroît avec son père. Le Français parie que, s'il veut, il rendra dans la journée cette jeune personne amoureuse de lui ; l'Espagnol parie le contraire. *Constance*, c'est le nom de cette jeune personne, entre et reconnoît dans le jeune Français

un amant qu'elle n'a pas vu depuis trois ans , et le Français reconnoît la maîtresse qu'il alloit chercher à Cadix , et qui est en même temps celle que l'Espagnol vouloit éprouver. Le père de Constance reçoit dans le même moment une lettre qui lui annonce le dessein de son gendre futur , et lui apprend qu'il doit être à Cadix. Cependant l'aubergiste lui ayant certifié que tous les voyageurs qui avoient passé la nuit dans l'auberge y étoient encore, il s'assure que ce ne peut être que l'un des deux jeunes voyageurs qu'il vient de voir, et croit que c'est le Français qu'il surprend aux genoux de sa fille pendant une partie de piquet qu'il fait avec l'Espagnol. Il le force à signer une promesse de mariage , et est fort étonné quand il voit sa signature ; il l'est encore bien plus quand il apprend que l'Espagnol est le gendre qu'il attendoit, et qu'il y a trois ans que sa fille aime le jeune Français. Comme il ne veut pas forcer ses inclinations , et que l'Espagnol ne vouloit l'épouser qu'au cas où il en seroit aimé, tout s'arrange très-facilement , et Constance épouse son amant. Tel est le fond de cette petite pièce que l'auteur a su rendre très-amusante par le contraste du caractère de l'Espagnol et du Français : le rôle de ce dernier a été parfaitement joué par le citoyen *Jausserand*.

L'auteur des paroles est le citoyen *Pujoux* , et celui de la musique le citoyen *Bruni*. Celui-ci avoit déjà fait preuve de talent dans un opéra intitulé *La Forêt de Sicile*, joué dernièrement au théâtre Montansier.

Paris, 12 prairial.

MONCHER MILLIN,

L'art auquel on a donné en France le nom de polytypie ou stéréotypie, est connu sous le nom de *block printing*, *impression en bloc* ou *en masse* chez les Anglais, qui probablement ne prennent des dénominations dans le grec, que lorsque leur langue, plus pauvre encore que la nôtre, se refuse absolument à leurs efforts.

Voici ce que disent les anecdotes de Bowger, p. 585, et le Dictionnaire biographique anglais, Art *Ged*.

Parmi les modernes, Guillaume Ged, orfèvre d'Edimbourg, artiste plein de génie, mais malheureux dans ses entreprises, est le premier qui ait renouvelé cette pratique usitée par les Chinois, les Japonois, et en Europe par les Coster, les Guttemberg, les Fauste, dans l'enfance de l'art.

Ce fut en 1725 qu'il tenta d'ajouter ce nouveau degré de perfection à l'art d'imprimer. Son procédé étoit fort simple. Au lieu de fondre séparément chacun des caractères qui devoient former une page ou une feuille d'impression, il les fondoit en masse; moyen, disoit Jacques Ged, qui réunissoit les avantages d'une dépense moindre, d'une plus grande correction, d'une exécution plus brillante et d'un tirage plus égal; ce qui lui fut alors contesté par M. Mores et plusieurs autres.

En Juillet 1729, Guillaume Ged s'associa avec M. Fermo, imprimeur de Londres, qui devoit avoir la moitié des bénéfices, parce qu'il avançoit

tous les fonds. En 1730, ils demandèrent à l'Université de Cambridge un privilège pour imprimer de cette manière les bibles et les livres d'église. Ils l'obtinent en 1731 ; ils dépensèrent des sommes immenses, et ne finirent que deux livres d'église ; de sorte qu'ils furent forcés de renoncer à leur entreprise, et de vendre le privilège. Ged rejetoit son peu de succès sur la mauvaise foi des garçons imprimeurs, et sur les prévarications de Fermo, qu'on lui conseilla de poursuivre en réparation. Cependant il n'en fit rien, et repartit pour l'Ecosse, où, à l'aide de quelques amateurs de l'art qui vouloient essayer cette nouvelle méthode, il fit paroître en 1736 un Salluste dont le titre porte : *Edimborgi Guillemus Ged, aurifaber Edinensi, non typis mobilibus, ut vulgo fieri solet, sed tabellis seu laminis fuis excudebat.*

Fermo mourut insolvable en 1735. Jacques Ged fils, désespéré du dérangement de ses affaires, se joignit en 1745 au parti du prétendant, et servit comme capitaine dans le régiment de Porth. Pris à Carlisle, il fut condamné à mort, et obtint sa grace du duc de Newcastle, en considération des malheurs et des talens de son père. En 1748, il travailloit comme ouvrier chez M. Beltenham. Il voulut former un nouvel établissement ; mais n'ayant pas pu satisfaire à ses engagements, il partit en secret pour la Jamaïque, où l'un de ses frères cadets, imprimeur comme lui, avoit été plus heureux. Avant son départ il avoit déposé ses outils chez un homme qu'il croyoit son ami, et qui, au lieu de les lui faire parve-

nir, eut la bassesse de les retenir pour essayer d'en faire usage.

M. Thomas Jacques, fondateur, qui mourut en 1748, consumma une grande partie de sa fortune dans ce projet, qui lui ôta même les ressources de son commerce ; car, dit M. Moret, les imprimeurs ne vouloient plus l'employer, parce qu'ils craignoient d'être ruinés si la nouvelle manière réussissoit.

Guillaume Ged mourut en 1749, dans un état très-voisin de la misère. Il venoit d'envoyer ses outils à Leith pour les faire passer à Londres, où il alloit s'associer avec son fils Jacques, qui y avoit une imprimerie.

Tel fut le terme de la vie et du projet de Guillaume Ged, qui probablement ne sera pas renouvelé ; car, ajoute M. Moret, il porte en lui-même un principe de ruine, et son succès n'eût fait qu'accélérer sa chute. Il appuie cette assertion de raisonnemens sur lesquels ce n'est pas ici le lieu d'insister.

En 1781, Jean Nichols publia des mémoires biographiques de Guillaume Ged, dans lesquels il entre dans beaucoup de détails sur les divers procédés employés par cet artiste pour parvenir à son but.

Caslon, célèbre fondateur de caractères à Londres, voulut aussi s'essayer dans ce genre ; mais il n'y réussit pas, et l'abandonna très-promptement.

L I V R E S D I V E R S .

B O T A N I Q U E .

DICIONNAIRE des termes latins consacrés à l'étude de la Botanique, composé d'après les auteurs les plus estimés. A Paris, chez Deterville, an VI, 1798, in-8°. Prix, 1 liv. 10 sous; franc de port, 2 liv.

Ce petit ouvrage pourroit être plus étendu ; mais il est utile et commode : on doit cependant regretter que quelques termes imaginés par les Botanistes les plus modernes, Scopoli, Willdenow, Persoon, etc. n'y trouvent pas leur explication.

A N N A L E S D E C H Y M I E .

ANNALES de Chymie, par les citoyens Guyton, Monge, Berthollet, Fourcroy, Adet, Hassenfratz, Seguin, Vauquelin, C. A. Prieur, Chaptal et Van-Mons, Numéros 73, 74 et 75, faisant le tome XXV de la collection, et le premier de l'année 1798 (v. st.). Prix, 3 liv. 15 sous pour Paris, et 4 liv. 10 sous francs de port. Au Bureau des Annales, rue de l'Eperon, n.º 12.

Ces trois cahiers, qui forment le volume du premier trimestre de l'année courante, contiennent plu-

sieurs mémoires importants, les uns fournis par les membres de la société, les autres envoyés par des savans étrangers, d'autres traduits ou extraits de ceux de leurs ouvrages qui renferment des observations et des vues propres à avancer la science de la chymie, et à éclairer les arts qui en dépendent.

Pour en faire sentir l'intérêt, il suffit d'indiquer les sujets de quelques-uns des principaux articles de ces trois cahiers.

Deux mémoires du citoyen Vauquelin sur le nouveau métal appelé *chrôme*, qu'il a découvert dans la mine dite de plomb rouge de Sibérie.

L'examen des propriétés du platine, par le citoyen Guyton.

Un rapport sur les couleurs pour la porcelaine, par le citoyen Fourcroy.

L'examen du suc acide de l'ananas, par le citoyen Adet.

Un mémoire contenant une suite d'expériences sur le gaz hydrogène sulfuré, par le citoyen Berthollet.

L'extrait d'un mémoire du citoyen Guyton sur les tables de composition des sels.

Des observations du citoyen Chaptal sur la fabrication de l'oxyde de cuivre appelé *vert-de-gris*, et sur la fabrication de l'acétate de cuivre ou verdet.

Des expériences de M. Rolle sur le sucre.

Des réflexions de M. Link sur la fluidité, la solidité et la solution des corps.

La description des machines pneumatiques perfectionnées par MM. Sienne et Cuthbertson, avec deux planches gravées.

L'analyse de l'eau minérale de Lasceldas près de Lisbonne, par M. Withering.

Un mémoire de M. Fabroni sur la couleur pourpre que donne l'aloës.

Enfin le mémoire de M. Klaprote sur le nouveau métal qu'il vient de découvrir dans la mine d'or de Nagyan, et qu'il a nommé *tellure*.

On trouve encore dans ces cahiers, comme dans les précédens, des extraits plus ou moins étendus, suivant l'intérêt des matières, des annales chimiques allemandes de Von Crell; des nouveaux objets de chimie de Richter, du journal universel de Jena; des annales chimiques italiennes de Brugnatelli et du journal de physique anglais de Nicholson; plusieurs articles de nouvelles relatives aux travaux des chimistes étrangers sont tirés de la correspondance que les rédacteurs entretiennent avec eux.

M O R A L E.

BIOGRAPHIES de Suicides, par CHR. SPIESS, traduites de l'allemand, et augmentées de quelques réflexions philosophiques et morales, par J. H. POTT, 2 vol. in-12. Prix, 4 liv. 10 s. et 6 liv. 5 sous francs de port. A Paris, chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins, maison Cluny, n.º 334.

Ce recueil paroît réunir de l'intérêt à une bonne morale, et présenter sous des couleurs vives les suites malheureuses des passions humaines. L'au-

teur et le traducteur y ont hasardé quelquefois des pensées philosophiques qui ne déparent pas l'ouvrage.

P O É S I E.

LES Dîners du Vaudeville, Numéro 19, Gérminal, an VI.

Il y a long-temps que nous n'avons parlé de ce joli recueil, qui se continue toujours avec le même succès.

V O Y A G E E T B E A U X A R T S.

Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie.

S E C O N D E L I V R A I S O N.

12. Vue de la ville et du port de Pola, prise du côté de l'amphithéâtre, gravée par *Pillement* et *Duparc*.

17. Vue de l'amphithéâtre de Pola, prise dans l'intérieur, en regardant l'entrée du port, gravée par *Paris* et *Liénard*.

20. Vue de l'arc-de-triomphe appelé Porta-Aurea, prise en dehors de la ville de Pola.

Dans cette vue sont réunis les costumes des habitans de l'Istrie et de la Dalmatie, gravés par *Réville* et *Croutelle*.

44. Plan et élévation du temple de Jupiter à Spalatro, gravés par *Delaporte* et *Giraud*.

49. Plan et élévation du temple d'Esculape à Spalatro, gravés par *Desmaisons* et *Frussotte*.

58. Vue de la grande cascade de la Cettina, ap-

pelée *Velika Gubowiza*, gravée par la citoyenne *Levée*.

T R O I S I È M E L I V R A I S O N .

4. Vue de la Grotte où la *Ruecca* se précipite , au dessous de *Saint-Canciana* ou *Sanct - Kožian* , gravée par *Levée*.

22. Vue en grand de la partie latérale de l'arc-de-triomphe ou *Porta-Aurea* , gravée par *Reville* et *Frussotte*.

26. Vue latérale du temple d'*Auguste* à *Pola* , gravée par *Desmaisons* et *Duparc*.

43. Elévation et détail des ornemens d'architecture d'une porte du palais de *Dioclétien* à *Spalatro* , gravée par *de la Porte* et *Frussotte*.

50. Elévation et coupe latérale du temple d'*Esculape* à *Spalatro* , gravée par *Desmaisons* et *Frussotte*.

53. Vue du temple d'*Esculape* , prise en face au milieu de la rue qui conduit au temple de *Jupiter* , gravée par *Lepagelez* et *Liénard*.

Q U A T R I È M E L I V R A I S O N .

10. Vue de *Pirano* , prise de la *Punta di Salvori* , en regardant *Capo d'Istria* et le fond du golfe de *Trieste* , gravée par *Chenu* et *Née*.

25. Vue du temple d'*Auguste* à *Pola* , prise du côté de la place , gravée par *Filhol* et *Duparc*.

27. Vue des deux temples et du palais du *Po-destat* , prise du côté de la mer , gravée par *Lepagelez* et *Giraud*.

29. Vue générale de la Cascade de la Kerka, prise en face sur la rivière, gravée par *Niquet frères*.

46. Détail des ornemens de la porte et des entablemens du Temple de Jupiter, gravé par *Réville*.

52. Vue de la porte et du vestibule du temple d'Esculape, ainsi que de quelques tombeaux et bas-reliefs, gravée par *Desmaisons et Liénard*.

Les numéros placés sur ces planches indiquent le rang qu'elles tiendront dans l'ouvrage.

Nous renvoyons, pour le but et le plan de ce grand ouvrage, à ce que nous en avons déjà dit dans le numéro 3 de la seconde année du *Magasin*, pag. 365. Nous ne pouvons qu'indiquer le sujet des planches des trois livraisons qui viennent de paroître : nous ferons connoître le texte aussitôt qu'il aura été publié. Cette entreprise est une des plus grandes et des plus importantes pour les arts et l'histoire : elle sert à compléter la suite curieuse des différens voyages pittoresques. L'ouvrage sera composé de 12 livraisons, qui paroissent de deux en deux mois. Chaque livraison coûte 15 liv.

A R C H Y O G R A P H I E.

GALERIE antique, première contrée, deuxième et troisième livraisons. A Paris, chez les cit. Delettre et Boutois, graveurs, rue et maison Serpente, *in-folio*. Prix, 6 francs chaque livraison, composée de huit planches.

Nous avons fait connoître précédemment dans notre tome de la troisième année, page cette

entreprise vraiment utile pour les artistes. Elle les mettra à même de jouir d'une manière peu dispendieuse de plusieurs monumens qui doivent être pour eux des sujets continuels d'étude.

Nous avons indiqué ce que contenoit la première livraison.

La seconde offre différens bas-reliefs du Parthenon au temple de Minerve à Athènes, le plan et l'élévation des Propylées.

La troisième présente les détails des Propylées et quelques-uns des bas-reliefs dont ils étoient décorés.

Les explications mises au bas des pages, quoique très-courtes, sont faites avec intelligence, et suffisent pour l'intelligence des sujets représentés.

M É L A N G E.

POGGII FLORENTINI Facietiarum libellus unicus, notulis imitatores indicantibus, et nonnullis sive latinis, sive gallicis imitationibus illustratus, simulque ad fidem optimarum editionum emendatus.

Cor lætum pro medicinâ est; spiritus verò tristis exsiccat ossa.

Lib. Proverb. c. 17, v. 22.

Tomus prior; Mileti. Londini, 1798. In-24 de 283 pag.

Londres, la ville du *Spléén*, la patrie des consommationnaires, et Milet, la ci-devant métropole des

plaisirs et de la gaieté, hurlent de se voir accolées sur ce titre. A notre avis, ni l'une ni l'autre n'a vu sortir de ses presses cette nouvelle édition des *Facéties du Pogge*, mais bien plutôt la patrie, aussi un peu sérieuse, de l'aimable *Jean Second*, si connu par ses *Baisers* charmans, si prématurément enlevé, il y a déjà plus de deux siècles et demi, à l'Amour et aux Muses. L'éditeur signe sa préface *Gelasius Fabulo*, *Milesius*. Ce nom vaut mieux sans doute, et sur-tout il est moins austère que celui qui ne retrace qu'un vilain instrument de pénitence, et la messe de minuit, quoique sous cet autre nom l'auteur ait également appelé à lui l'estime et l'intérêt. Nous sommes partisans à outrance du système de *Gelasius Fabulo*, qui étoit aussi celui du monarque hébreux cité sur le titre de ce petit volume; celui d'un fameux philosophe de l'antiquité, qui riait toujours, en dépit des Abbéritains ses compatriotes; celui d'Horace, témoin son précepte *frui quod adest*, et le conseil qu'il donne à *Albinovanus*, *Gaudere et bene rem gerere*; celui d'un saint apôtre (voyez première épître aux Thess., chap. V, vers. 16; celui enfin (pour ne pas nous étendre sans mesure) que pratiquoit avec ses amis, dans un petit réduit du Vatican, qu'ils appeloient *il Buggiale*, le secrétaire du Saint-Siège, depuis Boniface IX jusqu'à Calixte III, (c'est-à-dire, encore dans le bon temps), *Jean-François Poggio-Bracciolini*, communément appelé *le Pogge*, né à Terra-Nuova, dans le territoire de Florence, en 1380, et mort à 79 ans en 1459. Nous

n'entrerons ici dans aucun détail sur ce célèbre personnage, parce que *Gelasius Fabulo* nous en promet une nouvelle Biographie dans son second volume, où il doit en même temps nous faire connoître les nombreux imitateurs des *Facetiae*, soit en italien, soit en latin ou en français, au nombre desquels il nomme *Bocace, Rabelais, Verville, Lafontaine, Rousseau, Piron et la Monnoie*. L'éditeur publiera même de ce dernier plusieurs pièces, demeurées inédites jusqu'à ce jour, et que celles déjà connues ne peuvent que faire désirer avec impatience. Il y ajoutera des traductions en vers latins d'un de ses amis encore existant, et qui pareillement verront le jour pour la première fois. Ce premier volume ne contient autre chose que le texte même des *Facéties*, et une préface de l'éditeur, dont la latinité est digne d'éloges, ainsi qu'une courte dédicace aux mânes de *Bernard de la Monnoie*, dédicace qui rappelle l'envoi que *Catulle* faisoit de ses vers à *Cornelius Nepos*. Nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de leur transcrire ici cette dernière pièce :

*Quoi dono veterem et dico libellum ,
 Quem , jocos lepidum facetiisque ,
 Situ pulvereo in diem vocavi ?
 O Moneta , tibi , elegantiarum
 Parens , et salium artifex venuste ,
 Nugatorque placens ! Te enim legendo ,
 Te duce , auspice te , imbibere medullis
 Jocorum hanc animam et facetiarum ,
 Quos levamine temperant benigno ,*

Quidquid vita parit molestiarum.
Incepto faveas , sereno et ore
Ridens excipias , precor , libellum ,
Quem evoluisse tibi fuit voluptas
Olim tanta seni , labrisque risum
Qui fato gelidis adhuc reduxit.
Adsis , ô bone ! Grata fabulanti
Sic plaudant tibi Lucianus , atque hic ,
Quem fecere hominem rosæ ex asello ;
Et noster Rabelæsius , levesque
Umbrae omnes veterum et recentiorum ,
Quæ multo sale defricare nörunt
Errores hominum , et movere risum
Festivis salibus ; nemusque circa
Soluto Elysium sonet cæchinno.

P. H. M.

ERRATA.

Page 149 , ligne 20 , par le plus grand avantage , lisez :
pour le plus grand avantage.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer , d'en indiquer toujours le prix.



OUVRAGES DU CIT. MILIN.

ANTIQUITÉS NATIONALES, ou *Recueil de Monumens*, pour servir à l'Histoire générale et particulière de la France, tels que Tombeaux, Inscriptions, Statues, Vitraux, Fresques, etc. tirés des Abbayes, Monastères, Châteaux et autres lieux devenus Domaines nationaux.

Il paroît déjà 4 volumes *in-4°*. à 42 livres le volume, et 4 volumes *in-fol.* à 72 liv. le volume, en feuilles. (*On ne tire ce dernier format qu'à 200 exemplaires.*) Chaque volume est composé de 4 à 500 pages et d'environ 60 Estampes.

Les Monumens décrits dans cet ouvrage sont presque tous aujourd'hui détruits ou dégradés; l'auteur a encore beaucoup de Mémoires et de Dessins. Le cinquième volume est sous presse.

ÉLÉMENTS D'HISTOIRE NATURELLE. Ouvrage couronné par le Juri des livres élémentaires, et adopté par le corps législatif pour les écoles nationales. Seconde édition, *in-8°*. de 600 pages; prix, cinq francs.

Cette nouvelle édition est revue, corrigée et très-augmentée.

INTRODUCTION à l'étude des Pierres gravées. Seconde édition, augmentée et corrigée, *in-8°*. Prix, 2 liv. 8 s.

Chez l'AUTEUR, à la Bibliothèque Nationale, n°. II.

FUCHS, Libraire, -rue des Mathurins, Hôtel Clugny.

FRANÇOIS-GEORGES LEVRAULT, à Strasbourg.

INTRODUCTION à l'étude des Monumens Antiques, 1 l. 4 s.

INTRODUCTION à l'étude des Médailles, *in-8°*. 2 liv. 10 s.

T A B L E

Des articles contenus dans ce numéro.

<p>PHYSIQUE ANIMALE. J. L. Alibert. <i>Nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux.</i> 145</p> <p>AGRICULTURE. Lasterie. <i>Description d'une machine pour réduire les os en poudre, etc.</i> 171</p> <p>VOYAGES. Hélène-Maria Williams. <i>Nouveau voyage en Suisse, etc.</i> 174</p> <p>HISTOIRE. Robertson. <i>Histoire de l'Amérique, trad. par A. Morellet.</i> 195</p> <p>MÉDECINE. Corai. <i>Esquisse d'une histoire de la Médecine et de la Chirurgie, etc.</i> 220</p> <p>BIOGRAPHIE. Le Grand. <i>Notice sur J.-B.-L. Faivre, Architecte.</i> 241</p> <p>BIBLIOGRAPHIE. St.-L***. <i>Note sur l'exemplaire acquis récemment par la Bibliothèque Mazarine.</i> 248</p> <p>POÉSIE. P. Daru. <i>Œuvres d'Horace.</i> 156</p> <p>NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES. Institut national. 264</p>	<p><i>Palais national des Sciences et Arts.</i> 270 <i>Mort de la cit. Marie Joly.</i> ib. Chardon-la-Rochette à A. L. Millin. 275 <i>Théâtre de la rue Feydeau.</i> <i>La Rencontre en voyage.</i> 274 <i>Sur le Polytypage.</i> 276</p> <p>LIVRES DIVERS.</p> <p style="text-align: center;">Botanique.</p> <p><i>Dictionnaire des termes latins consacrés à l'étude de la Botanique, etc.</i> 279 <i>Annales de Chymie.</i> <i>Numéros 73, 74 et 75 des Annales de Chymie.</i> ibid.</p> <p style="text-align: center;">Morale.</p> <p>C. Spiess. <i>Biographies des suicides, etc.</i> 285</p> <p style="text-align: center;">Poésie.</p> <p><i>Les Dîners du Vaudeville.</i> 282 Voyage et Beaux-Arts. <i>Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie.</i> ibid.</p> <p style="text-align: center;">Archæographie.</p> <p>Galerie antique. 284</p> <p style="text-align: center;">Mélanges.</p> <p>Poggii Florentini libellus unicus, etc. 285</p>
---	--



